3 1761 05969716 9

THÉATRE

DE LA

RÉVOLUTION

DU MÊME AUTEUR :

A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Les pièces suivantes, faisant partie du **Théâtre de la Révolution**, se vendent séparément :

Les Loups. Un vol. in-16, br. . . . . 1 fr. 50
Le 14 Juillet. Un vol. in-16, br. . . . . 1 fr. 50

Musiciens d'autrefois. Un vol. in-16, br. . . . . 3 fr. 50
Musiciens d'aujourd'hui. Un vol. in-16, br. . . . . 3 fr. 50
Vie de Michel-Ange. Un vol. in-16, br. . . . . 2 fr. »
Vie de Beethoven. Un vol. in-16, br. . . . . 2 fr. »
Le Théâtre du Peuple. Un vol. in-16, br. . . . . 3 fr. 50

A LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

Jean-Christophe. Six vol. in-16, br.

I. *L'Aube*. Un vol.
II. *Le Matin*. Un vol.
III. *L'Adolescent*. Un vol.
IV. *La Révolte*. Un vol.
V. *La Foire sur la Place*. Un vol.
VI. *Antoinette*. Un vol.

Chaque vol. . . . . 3 fr. 50

LIBRAIRIE FONTEMOING

Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti. Un vol. in-8, br. . . . . 10 fr. »

R (49)

ROMAIN ROLLAND

THÉATRE
DE LA
RÉVOLUTION

LE 14 JUILLET — DANTON — LES LOUPS

98256
14/9/07

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1909

PQ
2635
O5Q3

PRÉFACE

Le 20 ventôse, an II (10 mars 1794), le Comité de Salut Public décidait :

« 1° *Que le Théâtre Français serait uniquement consacré aux représentations données de par et pour le peuple, à certaines époques de chaque mois ;*

« 2° *Que l'édifice serait orné, en dehors, de l'inscription suivante :* Théatre du Peuple, *et que les sociétés d'artistes établies dans les divers théâtres de Paris seraient mises tour à tour en réquisition pour les représentations, qui devaient être données trois fois par décade.* »

Le 27 floréal suivant (16 mai 1794), le Comité de Salut Public appelait les poètes « *à célébrer les principaux événements de la Révolution française, à composer des pièces dramatiques républicaines, à transmettre à la postérité les grandes époques de la régénération des Français, à donner à l'histoire le ferme caractère qui*

convient aux annales d'un grand peuple conquérant sa liberté, attaquée par tous les tyrans de l'Europe. »

(Signé : *Carnot, Couthon, Barère, Billaud-Varenne, C.-A. Prieur.*)

La place de la Révolution (place de la Concorde), convertie en cirque, devait servir aux spectacles populaires et aux fêtes nationales.

Tous ces projets d'art républicain s'écroulèrent, le 9 thermidor, avec les chefs de la République.

Lorsqu'il y a une dizaine d'années, un certain nombre de jeunes écrivains, groupés autour de la *Revue d'Art Dramatique,* prirent l'initiative d'un mouvement pour fonder un Théâtre du Peuple à Paris[1], ils ne firent donc que renouer la tradition interrompue de la Révolution ; et il était naturel que l'un d'entre eux fût amené à choisir comme sujet de ses premières œuvres populaires la Révolution elle-même, l'Iliade du peuple de France. Les trois pièces, que nous publions ici, devaient faire partie d'un ensemble dramatique sur la Révolution, — une sorte d'épopée comprenant une dizaine d'œuvres. *Le 14 juillet* en était la première page, et *Danton,* le centre, la crise décisive, où fléchit la raison des chefs de la Révolution, et où leur foi com-

1. J'ai raconté leurs tentatives et résumé leurs aspirations dans un volume, intitulé *le Théâtre du Peuple,* qui parut, en novembre 1903, aux *Cahiers de la Quinzaine.*

mune est sacrifiée à leurs ressentiments. Dans *les Loups*, où est peinte la Révolution, aux armées, — dans *le Triomphe de la Raison*, où elle traverse les provinces, à la chasse des Girondins proscrits, elle se dévore elle-même. J'aurais voulu donner, dans l'ensemble de cette œuvre, comme le spectacle d'une convulsion de la nature, d'une tempête sociale, depuis l'instant où les premières vagues se soulèvent du fond de l'océan, jusqu'au moment où elles semblent de nouveau y rentrer, et où le calme retombe lentement sur la mer.

Pour diverses raisons, j'ai dû interrompre l'œuvre. En attendant que les circonstances me permettent de la reprendre, je crois pouvoir présenter au public ces drames isolés. Mon effort, en les écrivant, a été de dégager autant que possible l'action de toute intrigue romanesque qui l'encombre et la rapetisse. J'ai cherché à mettre en pleine lumière les grands intérêts politiques et sociaux, pour lesquels l'humanité lutte depuis un siècle. Napoléon a dit à Gœthe : « *La politique, voilà la moderne fatalité* ». — La politique est aussi la vraie tragédie de notre temps. Il se joue dans le monde actuel de grandes tragi-comédies. C'est le devoir de l'art de tâcher de s'élever jusqu'à elles, s'il ne veut disparaître. Il doit reprendre pour son compte les paroles de Schiller, à la représentation du *Camp de Wallenstein*, le 12 octobre 1798 :

« *L'ère nouvelle qui s'ouvre devant nous enhardit le*

poète à quitter la route battue, à vous transporter du cercle étroit de la vie bourgeoise, sur un théâtre plus élevé qui ne soit pas indigne de cette heure sublime où s'agitent nos efforts. Au terme sérieux de ce siècle, où la réalité devient poésie, où nous voyons de puissantes natures lutter sous nos yeux pour un prix important, où l'on combat pour les grands intérêts de l'humanité : la domination et la liberté, — maintenant, l'art aussi, sur le théâtre où il évoque des ombres, peut tenter un vol plus hardi ; il le peut, il le doit même, s'il ne veut s'effacer, couvert de honte, devant le théâtre de la vie. »

Janvier 1909.

AU PEUPLE DE PARIS

Le 14 Juillet

Pour qu'une nation soit libre,
il suffit qu'elle le veuille.

LA FAYETTE.

11 juillet 1789.

L'auteur a cherché ici la vérité morale plus que la vérité anecdotique. Il a cru devoir user, dans cette action qu'enveloppe une poésie légendaire, de plus de libertés avec l'histoire qu'il ne se l'est permis en écrivant *Danton*. Dans cette dernière œuvre, il s'est astreint à serrer d'aussi près que possible la psychologie de quelques personnages : car le drame tout entier est concentré dans l'âme de trois ou quatre grands hommes. — Ici, rien de pareil : les individus disparaissent dans l'océan populaire. Pour représenter une tempête, il ne s'agit pas de peindre chaque vague, il faut peindre la mer soulevée. L'exactitude minutieuse des détails importe moins que la vérité passionnée de l'ensemble. Il y a quelque chose de faux et de blessant pour l'intelligence dans la place disproportionnée qu'ont prise aujourd'hui l'anecdote, le fait divers, la menue poussière de l'histoire, aux dépens de l'âme vivante. Ressusciter les forces du passé, ranimer ses puissances d'action, et non offrir à la curiosité de quelques amateurs une froide miniature, plus soucieuse de la mode que de l'être des héros ; rallumer l'héroïsme et la foi de la nation aux flammes de l'épopée républicaine, afin que l'œuvre interrompue en 1794 soit reprise et achevée par un peuple plus mûr et plus conscient de ses destinées : tel est notre idéal. Si nous ne sommes pas assez forts pour le réaliser, nous le sommes toujours assez pour y travailler de notre mieux. La fin de l'art n'est pas le rêve, mais la vie. L'action doit surgir du spectacle de l'action.

Juin 1901.

Cette pièce a été représentée pour la première fois au théâtre de la Renaissance-Gémier, le 21 mars 1902, avec la distribution suivante :

La Contat	Mmes André Mégard
Lucile Duplessis	Jane Heller
Marie Bouju	René Bussy
Première Femme du Peuple	Marcelle Jullien
Deuxième Femme du Peuple	Jeanne Lion
Première Fille	Dinard
Deuxième Fille	Hélène Milton
Troisième Fille	Delage
Une Jeune Fille	Renée Leduc
La Petite Julie	La petite Marcelle
Hoche	MM. Gémier
Hulin	Arvel
Marat	Beaulieu
Camille Desmoulins	Capellani
Vintimille	Lenormant
De Launey	Frédal
L'Homme en Faction	Maxence
Gonchon	Baudoin
De Flue	Mosnier
Béquart	Berthier
Robespierre	Godeau
Un Maniaque	Jehan Adès
Un Crocheteur	Jarrier
Un Notaire	Courcelles
Un Garde Française	Cailloux
Un Etudiant	Laforêt
Un Gueux	Edmond Bauer
Un Marchand	Gorieux
Premier Crieur de Journaux	Bertin
Deuxième Crieur de Journaux	Mallet
Un Abbé	Keller
Premier Bourgeois	Thoulouze
Deuxième Bourgeois	Ludwig
Troisième Bourgeois	Schells
Quatrième Bourgeois	Regnier

Musique de scène de M. Julien Tiersot

PERSONNAGES

LAZARE HOCHE, 21 ans. — Grand, maigre ; les cheveux et les yeux noirs ; une légère cicatrice, du milieu du nez à l'extrémité du front, à droite ; la bouche point grande, et de belles dents. La gravité est le fond de sa physionomie réfléchie, un peu mélancolique, qui porte, comme tout son être, l'empreinte de la volonté. Une tristesse cachée, lointaine. *(L'homme qui mourra jeune, usé par les fatigues, les insuccès, les soupçons, le mal qui mine sourdement sa poitrine athlétique.)* Mais une jovialité héroïque prend le dessus, et, dans les moments de crise, rit d'un rire juvénile qui étonne.

PIERRE-AUGUSTIN HULIN, 31 ans. — Très grand, très large, blond, flegmatique, parlant peu, sans violence, riant silencieusement, indifférent aux raisons, tranquillement obstiné, avec de subits accès de fureur qui brisent tout. Un héros qui n'agirait pas, sans l'exemple de son ami Hoche, sans son instinct de brave homme, et sans le besoin de dépenser une force herculéenne. *(L'homme qui, sans initiative personnelle, ne recule devant rien, et, sorti de rien, montera à tout, sans s'étonner, — plus tard comte de l'Empire, général de division, commandeur de la Légion d'honneur, gouverneur de Milan, de Vienne, de Berlin conquis, commandant de Paris, président de la commission militaire qui fera fusiller le duc d'Enghien.)*

JEAN-PAUL MARA[T], 46 ans. D'origine espagnole, né en Suisse. — Très petit (moins de cinq pieds). Robuste, non corpulent. — Fabre d'Églantine a tracé de lui un admirable portrait : « Le cou fort, le visage large et osseux, le nez aquilin, épaté et même écrasé, avec le dessous proéminent et avancé ; la bouche moyenne, souvent crispée dans l'un des coins par une contraction fréquente ; les lèvres minces ; le front grand, les yeux gris-jaune, vifs, perçants, naturellement doux, et d'un regard assuré ; le sourcil rare ; le teint plombé et flétri ; le poil noir, les cheveux bruns et négligés... Il marchait la tête haute, droite et en arrière, avec une rapidité cadencée, qui s'ondulait sous un balancement de hanches. Son maintien le

Cette pièce a été représentée pour la première fois au théâtre de la Renaissance-Gémier, le 21 mars 1902, avec la distribution suivante :

La Contat	Mmes André Mégard
Lucile Duplessis	Jane Heller
Marie Bouju	René Bussy
Première Femme du Peuple	Marcelle Jullien
Deuxième Femme du Peuple	Jeanne Lion
Première Fille	Dinard
Deuxième Fille	Hélène Milton
Troisième Fille	Delage
Une Jeune Fille	Renée Leduc
La Petite Julie	La petite Marcelle
Hoche	MM. Gémier
Hulin	Arvel
Marat	Beaulieu
Camille Desmoulins	Capellani
Vintimille	Lenormant
De Launey	Frédal
L'Homme en Faction	Maxence
Gonchon	Baudoin
De Flue	Mosnier
Béquart	Berthier
Robespierre	Godeau
Un Maniaque	Jehan Adès
Un Crocheteur	Jarrier
Un Notaire	Courcelles
Un Garde Française	Cailloux
Un Etudiant	Laforêt
Un Gueux	Edmond Bauer
Un Marchand	Gorieux
Premier Crieur de Journaux	Bertin
Deuxième Crieur de Journaux	Mallet
Un Abbé	Keller
Premier Bourgeois	Thoulouze
Deuxième Bourgeois	Ludwig
Troisième Bourgeois	Schells
Quatrième Bourgeois	Regnier

Musique de scène de M. Julien Tiersot

PERSONNAGES

LAZARE HOCHE, 21 ans. — Grand, maigre ; les cheveux et les yeux noirs ; une légère cicatrice, du milieu du nez à l'extrémité du front, à droite ; la bouche point grande, et de belles dents. La gravité est le fond de sa physionomie réfléchie, un peu mélancolique, qui porte, comme tout son être, l'empreinte de la volonté. Une tristesse cachée, lointaine. *(L'homme qui mourra jeune, usé par les fatigues, les insuccès, les soupçons, le mal qui mine sourdement sa poitrine athlétique.)* Mais une jovialité héroïque prend le dessus, et, dans les moments de crise, rit d'un rire juvénile qui étonne.

PIERRE-AUGUSTIN HULIN, 31 ans. — Très grand, très large, blond, flegmatique, parlant peu, sans violence, riant silencieusement, indifférent aux raisons, tranquillement obstiné, avec de subits accès de fureur qui brisent tout. Un héros qui n'agirait pas, sans l'exemple de son ami Hoche, sans son instinct de brave homme, et sans le besoin de dépenser une force herculéenne. *(L'homme qui, sans initiative personnelle, ne recule devant rien, et, sorti de rien, montera à tout, sans s'étonner, — plus tard comte de l'Empire, général de division, commandeur de la Légion d'honneur, gouverneur de Milan, de Vienne, de Berlin conquis, commandant de Paris, président de la commission militaire qui fera fusiller le duc d'Enghien.)*

JEAN-PAUL MARA[T], 46 ans. D'origine espagnole, né en Suisse. — Très petit (moins de cinq pieds). Robuste, non corpulent. — Fabre d'Églantine a tracé de lui un admirable portrait : « Le cou fort, le visage large et osseux, le nez aquilin, épaté et même écrasé, avec le dessous proéminent et avancé ; la bouche moyenne, souvent crispée dans l'un des coins par une contraction fréquente ; les lèvres minces ; le front grand, les yeux gris-jaune, vifs, perçants, naturellement doux, et d'un regard assuré ; le sourcil rare ; le teint plombé et flétri ; le poil noir, les cheveux bruns et négligés... Il marchait la tête haute, droite et en arrière, avec une rapidité cadencée, qui s'ondulait sous un balancement de hanches. Son maintien le

plus ordinaire était de croiser fortement ses deux bras sur sa poitrine. Il s'agitait avec véhémence en parlant, et terminait presque toujours son expression par un mouvement de pied qu'il tournait en avant, et dont il frappait la terre, en se relevant subitement sur la pointe, comme pour élever sa petite taille à la hauteur de son opinion. Le son de sa voix était mâle, sonore, un peu gras, et d'un timbre éclatant ; un défaut de langage lui rendait difficile à prononcer nettement le *c* et l'*s*, dont il mêlait la prononciation à la consonance du *g*, sans autre désagrément sensible que d'avoir le débit un peu lourd, une pesanteur maxillaire, qu'effaçait l'énergie de sa conviction. Il était vêtu d'une façon négligée, complètement ignorante des convenances de la mode et du goût, et même avec l'air de la malpropreté. » — Au moral, sous l'exaltation d'une sensibilité frémissante, qui le jette parfois dans des accès convulsifs, une bonhomie qui ne veut pas s'avouer, et un profond sens moral, un amour ardent de la vérité, — qui lui fait reconnaître ses propres erreurs, quand la raison les lui a démontrées.

CAMILLE DESMOULINS, 29 ans. Avocat au Parlement. — Voir son portrait dans *Danton*. — Bien que moins âgé que dans *Danton*, moins jeune en apparence : le bonheur n'a pas encore passé sur lui. — Un maigre levrier. Un gamin de Paris, audacieux et effronté ; la figure bilieuse, flétrie par la misère, les veilles, la vie dissipée ; la bouche rieuse, un peu grimaçante, et les traits irréguliers.

MAXIMILIEN DE ROBESPIERRE, 31 ans. Député à la Constituante. — Voir son portrait dans *Danton*. — Mais sa figure est plus pleine, plus molle ; elle n'a pas encore été pétrie par une âpre pensée, — creusée par la fatigue et la responsabilité. — Une flamme blanche. L'âme n'a pas pris conscience de sa force intérieure ; mais cette force est là, muette, se manifestant seulement par l'absolu renoncement qu'on sent qu'il a déjà fait de sa vie, sans croire au succès, par un stoïcisme hautain, pessimiste et glacé.

GONCHON LE PATRIOTE, 40 ans. Teneur de tripots au Palais-Royal. — Petit, énorme de figure et de stature, boursouflé, marqué de la petite vérole. Cabotin vaniteux, matamore et menteur, qui veut être terrible, et joue les Mirabeau grotesques.

FÉLIX-HUBERT DE VINTIMILLE, MARQUIS DE CASTELNAU, 60 ans.

BERNARD-RENÉ JOURDAN, MARQUIS DE LAUNEY, gouverneur de la Bastille, 49 ans.

DE FLÜE, commandant des Suisses, 50 ans.

BÉQUART, invalide, 70 ans.

LOUISE-FRANÇOISE CONTAT, du Théâtre Français, 29 ans. — Le type des peintures de Boucher. Blonde, grasse, rieuse, la bouche railleuse, l'œil un peu gros, le front et le menton fuyants, l'air hardi et sensuel. « Œil qui parle, regard qui mord » (Goncourt). Elmire du *Tartufe*, et surtout Suzanne de *Figaro*. « La Thalie du Théâtre-Français. »

ANNE-LUCILE-PHILIPPE LARIDON DUPLESSIS (LUCILE DESMOULINS), 18 ans. — Voir son portrait dans *Danton*, — et surtout, au musée Carnavalet, le charmant portrait de Boilly. — Tendre, sensuelle, enfantine, romanesque et railleuse.

LA PETITE JULIE, 9 à 10 ans. — Petite fille du peuple, grêle, menue, pâlotte, les yeux bleus.

MARIE-LOUISE BOUJU, marchande de légumes. Passé la soixantaine.

LE PEUPLE :

Une femme du peuple, mère de Julie ;
Un petit garçon de sept ans ;
Un crocheteur ;
Un maniaque ;
Un étudiant ;
Un patron menuisier ;
Un notaire ;
Marchands de journaux ;
Marchands du Palais-Royal ;
Filles du Palais-Royal ;
Gardes françaises ;
Invalides ;
Suisses ;
Badauds, Promeneurs, Élégants ;
Ouvriers, Gueux, Femmes du peuple, enfants :

toutes les classes ; tous les âges.

La scène à Paris, du 12 au 14 juillet 1789.

LE PREMIER ACTE.

Au Palais-Royal, dimanche matin, 12 juillet.

LE DEUXIÈME ACTE.

Au Faubourg Saint-Antoine, nuit du lundi, 13 juillet.

LE TROISIÈME ACTE.

A la Bastille, et Place de l'Hôtel-de-Ville, mardi, 14 juillet, de quatre heures à sept heures du soir.

ACTE PREMIER

Dimanche, 12 juillet 1789, vers dix heures du matin. — Le jardin du Palais-Royal, vu du café de Foy. — Au fond, le « Cirque »[1]. A droite, un bassin aux eaux jaillissantes. Entre le Cirque et les galeries du Palais, une allée d'arbres. — Les marchands sont embusqués à la porte de leurs boutiques, décorées d'enseignes patriotiques : *Au Grand Necker* ; *A l'Assemblée Nationale*. — Des filles, poitrine nue, épaules nues, et bras nus, empanachées d'énormes bouquets de fleurs, se promènent au milieu de la foule, d'un air provocant. — Des colporteurs crient des journaux. — Des teneurs de tripots circulent en robe de chambre, escortés d'hommes armés de gourdins. — Des « banquiers » en plein vent se glissent parmi les groupes, avec des tabourets-pliants sous le bras, s'installent un instant, déploient un jeu qui se plie comme une carte, sortent des sacs d'argent, s'esquivent brusquement, et passent. — Foule remuante et inquiète, incertaine de ses mouvements, qui s'assied devant les cafés, se lève, court au moindre bruit, monte sur les chaises et sur les tables, va, revient sur ses pas, augmente peu à peu, jusqu'à la fin de l'acte, où les galeries et le jardin regorgent de telle sorte que beaucoup montent aux arbres, se suspendent aux branches. Toutes les classes mêlées : — gueux faméliques, travailleurs, bourgeois, aristocrates, soldats, prêtres, femmes, enfants, dont quelques-uns continuent leurs jeux entre les jambes des promeneurs.

MARCHANDS DE JOURNAUX.

Grand complot découvert !... La famine ! V'là la famine ! L'arrivée des égorgeurs !

LA FOULE, les appelant.

Psst !... Par ici !

UN HOMME DU PEUPLE, anxieusement, à un bourgeois qui lit.

Eh bien ?

1. C'était une enceinte couronnée d'une terrasse, et revêtue de treillages, qui formait alors comme un bosquet fleuri, au milieu du jardin.

LE BOURGEOIS.

Ah ! mon ami ! ils viennent ! Les Allemands, les Suisses... Paris est cerné ! Dans un moment, ils seront ici !

L'HOMME DU PEUPLE.

Le Roi ne le permettra pas.

UN GUEUX.

Le Roi ? Il est avec eux dans le camp des Sablons, au milieu des Allemands.

L'HOMME DU PEUPLE.

Le Roi est un Français.

LE BOURGEOIS.

Le Roi, oui. La Reine, non. L'Autrichienne nous hait. Son maréchal des brigands, le vieux de Broglie, a juré d'écraser Paris. Entre les canons de la Bastille et les troupes du Champ de Mars, nous sommes pris dans un étau.

UN ÉTUDIANT.

Ils ne bougeront pas. Monsieur Necker est à Versailles, et il veille sur nous.

LE BOURGEOIS.

Oui, tant que monsieur Necker restera ministre, il ne faut pas désespérer tout à fait.

LE GUEUX.

Qui nous dit qu'il l'est encore ?... Ils se sont débarrassés de lui.

TOUS, protestant.

Non, non, il reste !... Le journal dit qu'il reste... Il faut qu'il reste !... Ah ! bien, si monsieur Necker n'était plus là, tout serait perdu.

LES FILLES, se promenant.

On n'en peut rien faire aujourd'hui. Ils sont fous. Ils ne pensent qu'à Versailles.

— J'ai eu, tout à l'heure, un petit qui ne m'a parlé que de Necker.

— Ah ça ! est-ce que c'est vrai que cette garce d'Autrichienne a foutu nos députés en prison ?

LES BANQUIERS, faisant tinter mystérieusement leurs sacs d'argent sous le nez des promeneurs.

Creps, passe dix, trente et un, biribi.... La fortune, messieurs, caressons la fortune !

LES MARCHANDS.

Belle matinée de dimanche. Dix heures. Et le jardin est plein ! Que sera-ce tout à l'heure ?

— Belle montre, et peu de rapport. Ils ne viennent que chercher des nouvelles.

— Bah ! quand on sait s'y prendre !

GONCHON, aux marchands.

Çà, mes enfants, remuons-nous, remuons-nous ! Ce n'est pas tout de faire bien ses affaires. Il faut les faire, cela s'entend. Mais il faut aussi être bons patriotes. L'œil au guet, morbleu ! Je vous préviens que cela mijote.

UN MARCHAND.

Vous savez quelque chose, monsieur Gonchon ?

GONCHON.

Attention ! Le grain approche. Tout le monde à son poste ! Et quand le moment sera venu, chauffez-moi ces idiots, et braillez avec ensemble...

UN MARCHAND.

Vive la Nation !

GONCHON, lui donnant une bourrade.

Veux-tu te taire, imbécile !... Vive le duc d'Orléans ! — Après ça, tu peux crier les deux. L'une fera passer l'autre.

CAMILLE DESMOULINS, sortant d'un tripot, excité, riant et bredouillant.

Plumé ! ils m'ont tout pris ! — Je te l'avais bien dit,

Camille, tu vas te faire voler. Te voilà content! C'est fait. Eh bien, ce n'est donc plus à faire. Je prévois toujours les sottises que je ferai. Mais, grâce à Dieu, je n'en manque pas une... J'ai toujours tué deux heures. Le courrier de Versailles est-il enfin arrivé? Ah! le coquin! Ils s'entendent tous comme larrons en foire. On meurt d'impatience à attendre sa venue. Les tripots vous font signe : on entre pour passer le temps. Il faut bien s'occuper les mains et le reste. Les cartes et les filles ont été faites pour cela. Elles savent vous soulager de l'argent inutile. Mes poches ne pèsent plus guère. Qui veut voir une bourse toute neuve? Aga! il n'y a pas une pièce!

LES FILLES, se moquant de lui.

« On t'y ratisse, tisse, on t'y ratissera. »

CAMILLE DESMOULINS.

Chauves-souris de Vénus, vous voilà bien fières d'avoir croqué l'argent d'un pauvre petit diable! — Morbleu! il ne vous en veut pas.

« Je le perdrais encor si j'avais à le perdre!... »

UN VIEUX BOURGEOIS.

A bourse de joueur n'y a point de loquet.

GONCHON.

Jeune homme, je vois que vous êtes gêné. Pour vous obliger, je vous prêterai sur cette chaîne trois écus.

DESMOULINS.

Généreux Gonchon, tu veux donc me mettre tout nu comme un Saint-Jean? Laisse faire ces demoiselles. Elles s'en chargent bien sans toi.

GONCHON.

Jean-foutre de petit gueux, sais-tu à qui tu parles?

DESMOULINS.

Tu es Gonchon : c'est tout dire. Tu es bijoutier, usurier, horloger, banquier, limonadier, bordelier. Tu es tout, tu es Gonchon, roi des tripots.

GONCHON.

Que parles-tu de tripots ? J'ai fondé quelques clubs, où sous prétexte de divertissements honnêtes et naturels, on se réunit pour étudier les moyens de réformer l'État : — des assemblées de libres citoyens, de patriotes...

DESMOULINS.

Où la patrie va-t-elle se nicher ?

GONCHON.

... La Société des hommes de la Nature...

DESMOULINS.

Des femmes de la nature.

GONCHON.

Mauvais plaisant ! Si tu n'as pas assez de pudeur pour respecter un homme respectable, respecte au moins l'enseigne sous l'égide de laquelle ma maison est placée.

DESMOULINS, sans regarder.

Quelle enseigne ? Aux quarante voleurs ?

GONCHON, furieux.

Au Grand Necker !

DESMOULINS.

Tu es dur pour lui, Gonchon. — Il regarde... Et qu'y a-t-il de l'autre côté ?

GONCHON.

Ce n'est rien.

DESMOULINS.

Je vois un autre portrait.

GONCHON.

C'est le duc d'Orléans. Deux faces d'une même figure.

DESMOULINS.

Le devant et le derrière ! — Ceux qui écoutent, rient. Gonchon

s'avance, menaçant, avec ses marchands. C'est bon, c'est bon, ne me fais pas assommer par ta garde prétorienne. Tu veux un certificat de civisme? O Janus Gonchon, je te l'accorde. Tu donnes du pain à tous les fripons de Paris, et tu prends celui des honnêtes gens, de sorte qu'ils n'ont plus qu'une envie : aller se battre. *Audax et edax*. Vive la Révolution !

GONCHON.

Je te pardonne, parce qu'on ne se bat pas en présence de l'ennemi... et parce que tu es un client. Mais je te donne rendez-vous tout à l'heure devant les Versaillais.

DESMOULINS.

Est-ce qu'ils viennent vraiment?

GONCHON.

Ah! tu pâlis déjà? — Le combat se prépare. Les mercenaires de Lorraine et de Flandre sont dans la plaine de Grenelle ; l'artillerie à Saint-Denis ; la cavalerie allemande à l'École militaire. A Versailles, le maréchal, entouré d'aides de camp, lance des ordres de guerre. Ils attaqueront, cette nuit.

UNE FEMME.

Miséricorde ! Qu'allons-nous devenir?

UN BOURGEOIS.

Les brigands! Ils nous traitent comme si nous étions l'ennemi.

UN OUVRIER, à Gonchon.

D'où sais-tu cela? La route de Versailles est coupée. Ils ont mis des canons au pont de Sèvres. Ils empêchent de passer.

GONCHON.

Des soupçons? Je fais manger mon poing au premier qui doute de mon civisme. Est-ce qu'on ne connait point Gonchon, ici?

L'OUVRIER.

On ne te soupçonne pas. Apaise-toi. Nous avons trop à faire pour nous quereller entre nous. On te demande d'où tu tiens ces renseignements.

GONCHON.

Je n'admets point qu'on me questionne. Je sais ce que je sais. J'ai mes informations.

UN AUTRE OUVRIER, au premier.

Laisse-le, c'est un bon, un avale-dru.

UN BOURGEOIS.

Qu'allons-nous faire, mon Dieu ?

UN ÉTUDIANT.

Aux portes ! Tous aux portes ! Empêchons-les d'entrer.

UN BOURGEOIS.

Comme si l'on pouvait empêcher d'entrer — (de pauvres gens comme nous, sans armes, sans habitude de la guerre) — les meilleures troupes du royaume !

UN AUTRE.

Eh ! ils sont entrés déjà ! Nous avons là cette Bastille, ce chancre installé dans notre corps, qui nous ronge, sans qu'on puisse l'extirper.

UN OUVRIER.

Ah ! la gueuse ! Qui nous en délivrera ?

UN ÉTUDIANT.

Ils y ont encore fait rentrer une compagnie de Suisses, aujourd'hui.

UN AUTRE.

Ses canons sont en batterie sur le faubourg Saint-Antoine.

UN OUVRIER.

Rien, on ne pourra rien faire, tant qu'on aura ce mors dans les dents. Il faudrait commencer par là, l'arracher.

UN BOURGEOIS.

Et le moyen ?

UN OUVRIER.

Le moyen, je ne sais pas, moi. Il faudrait la prendre.

TOUS, d'un air sombre et incrédule.

Prendre la Bastille !

Ils se détournent les uns des autres.

LES CRIEURS DE JOURNAUX, au loin.

V'là du nouveau !... Combat à mort !

UN HOMME, hâve et râpé, à l'air maniaque.

Ce n'est pas les soldats qu'il faut craindre. Ils n'attaqueront pas.

UN ÉTUDIANT.

Quoi ?

LE MANIAQUE.

Ils n'attaqueront pas. Leur plan est bien plus simple, ils nous bloquent. Ils attendent que nous mourions de faim.

UN OUVRIER.

Ma foi, s'ils continuent, nous en prenons le chemin. On perd sa journée de travail à attendre le pain aux boulangeries.

UNE FEMME.

Les farines se font rares.

LE MANIAQUE.

Elles n'arriveront plus demain.

UN BOURGEOIS.

Mais que font-ils des blés ?

LE MANIAQUE.

Je le sais, moi. Ils les ont enfouis dans les carrières de Senlis et de Chantilly, pour qu'ils pourrissent, et que nous ne les mangions pas.

LE BOURGEOIS, incrédule.

Allons donc !

LE MANIAQUE.

C'est ainsi.

UNE FEMME.

C'est vrai. En Champagne, la cavalerie a détruit le blé en herbe afin de nous affamer.

LE MANIAQUE.

Bien mieux que cela ! Ils empoisonnent le pain qu'ils nous donnent. Il brûle la gorge et les entrailles. Vingt personnes en sont mortes dans mon quartier. C'est l'ordre de Versailles. On veut nous faire crever comme des rats.

DESMOULINS.

C'est fou. Aucun roi ne peut vouloir assassiner son peuple. Il faut être Néron. Nous n'en sommes pas encore là.

LE MANIAQUE, mystérieusement.

Je sais le mot de la chose. La nation est trop nombreuse. Il y a des ordres pour dépeupler la France.

DESMOULINS.

Tu es malade, l'ami, il faut te faire soigner.

UN OUVRIER.

Il y a du vrai là-dedans. La Reine voudrait que nous fussions tous morts.

DESMOULINS.

Quel intérêt y a-t-elle ?

L'OUVRIER.

Elle est Autrichienne, parbleu. Les Autrichiens ont toujours été les ennemis de la France. Si celle-là a consenti à épouser notre roi, c'est pour nous faire du mal. Nous ne serons pas tranquilles, tant qu'elle sera chez nous.

LES AUTRES.

Il a raison. Hors de France, l'Autrichienne !

LA CONTAT, au milieu de la foule.

Pourquoi donc?

LA FOULE.

Comment ? Pourquoi donc ?

LA CONTAT, se montrant.

Eh bien, oui, pourquoi ? Êtes-vous fous de vous en prendre à la plus charmante des femmes ?

LA FOULE.

Ah ça ! qui ose dire du bien de l'Autrichienne, ici?
— Sacrebleu ! Voilà qui est fort ! On nous insulte, à notre face !

DESMOULINS, à la Contat.

Taisez-vous, partez sans leur répondre.

LA CONTAT.

Je ne suis pas pressée.

DESMOULINS.

On s'attroupe. On vient de tous côtés.

LA CONTAT.

Tant mieux !

UN GUEUX.

Qu'est-ce que tu as dit, l'aristocrate ? Qu'est-ce que tu as dit ?

LA CONTAT, l'écartant.

Ne me souffle pas dans le nez. J'ai dit : Vive la Reine !

LA FOULE, exaspérée.

Cré bon Dieu !

UN COMMIS.

Voilà une belle fille qui a besoin d'une fessée.

LA CONTAT.

Voilà un sot visage qui n'attendra pas la sienne.
Elle le souffllette.

LE COMMIS.

Au secours !
Les uns rient, les autres crient.

LA FOULE, accourant.

Venez voir ! — Qu'y a-t-il ? — C'est une aristocrate qui assomme un patriote ! — A l'eau !...

DESMOULINS.

Citoyens, c'est une plaisanterie...

LA FOULE, furieuse.

A l'eau !

HULIN, fendant la foule.

Holà ! — Il se met devant la Contat. Vous me connaissez bien, camarades. Je suis Hulin. Vous m'avez vu à l'œuvre, l'autre jour. J'ai enfoncé la porte de l'Abbaye, pour délivrer nos amis, les gardes-françaises emprisonnés. J'enfoncerai de même la tête du premier qui avance. Respect aux femmes, que diable ! Si vous voulez vous battre, l'ennemi ne manque pas. Allez le chercher !

LA FOULE.

Il a raison. — Bravo ! — Pas du tout ! Elle nous a insultés ! Il faut qu'elle demande pardon ! — A genoux, l'aristocrate ! — Qu'elle crie : A bas la Reine !

LA CONTAT.

Je ne crierai rien du tout. — A Desmoulins. Aidez-moi à monter. — Elle monte sur une table. Si vous m'ennuyez, je crierai : A bas Necker. Hurlements. Vous ne m'intimidez

pas. Croyez-vous me faire peur, parce que vous êtes une foule, et que vous avez cent gueules qui hurlent? Je n'en ai qu'une; mais elle sait se faire entendre. J'ai l'habitude de parler au peuple. Je vous vois, tous les soirs, en face. Je suis mademoiselle Contat.

LA FOULE.

Contat du Théâtre Français! — du Théâtre français! — Ah! ah! laissé voir! — Silence!

LA CONTAT.

Vous n'aimez pas la reine? vous lui donnez son congé? Est-ce que vous allez chasser de France maintenant toutes les jolies femmes? Vous n'avez qu'à le dire : nous ferons notre paquet. Nous verrons ce qui se passera sans nous. — Vous m'amusez, en m'appelant aristocrate! Je suis fille d'une friturière de harengs, qui avait son échoppe sous le Châtelet. Je travaille comme vous. J'aime autant que vous Necker. Je suis pour l'Assemblée. Mais je ne puis souffrir qu'on me commande; et je crois, têtebleu! que si vou vous avisiez de vouloir me faire crier : Vive la Comédie! je crierais : A bas Molière! Pensez ce que vous voulez. Il n'y a pas de lois contre la sottise. Mais il n'y a pas de lois non plus pour y obliger ceux qui gardent leur bon sens. J'aime la reine : je le dis.

UN ÉTUDIANT.

Je crois bien : elles sont de moitié ensemble. Elles ont toutes deux le comte d'Artois pour amant.

DEUX OUVRIERS.

Quel fil! ça parle tout seul!
— Elle est en gueule comme personne.

DESMOULINS.

Citoyens, on ne peut demander à une reine de parler contre la royauté. La vraie reine, la voici! Les autres soné reines de pacotille, monarques fainéants. Leur seule utilitt est de pondre un dauphin. Une fois le petit éclos, il n'y a plus rien à en faire. Elles vivent à nos dépens, et nous coû-

tent fort cher. Le plus sage serait de renvoyer cette volaille autrichienne à son poulailler, d'où on la fit venir à grands frais, comme s'il manquait de filles en France pour faire des enfants. — Parlez-moi des reines de théâtre. Celles-là sont faites pour le bonheur du peuple. Pas une heure de leur vie qui ne soit à notre service. Pas un pouce de leur personne qui ne soit pour notre plaisir. C'est notre chose, notre bien, notre propriété nationale. Par Vénus aux belles joues, défendons-la, et crions tout d'une voix : Vive la reine, la vraie, celle-ci, vive la Contat !

Applaudissements et rires.

LA FOULE.

Vive la reine Contat !

LA CONTAT.

Merci. — A Desmoulins. Donnez-moi le bras, vous ; vous êtes plus gentil que les autres. — M'avez-vous assez regardée ? C'est bon, laissez-moi passer. Si vous voulez me revoir, vous connaissez le chemin du théâtre. — Comment vous appelez-vous ?

DESMOULINS.

Camille Desmoulins. — Imprudente ! Je vous l'avais dit. N'avez-vous pas eu peur ?

LA CONTAT.

Peur de quoi ?

DESMOULINS.

Ils ont failli vous tuer.

LA CONTAT.

Allons donc ! ils crient toujours, ils ne font jamais de mal.

DESMOULINS.

O aveugle ! On a bien raison de dire que le mépris du danger n'est que l'ignorance du danger.

LA FOULE.

Une petite femme qui n'a pas froid aux yeux.

— Non, cristi, ni ailleurs.

UN OUVRIER.

C'est égal, mademoiselle, ce n'est pas bien de vous mettre contre les pauvres gens comme nous, avec les exploiteurs.

LE MANIAQUE.

Parbleu ! Une accapareuse !

LA CONTAT.

Comment ! Une accapareuse !

LE MANIAQUE.

Regardez-moi cette perruque.

LA CONTAT.

Eh bien ?

LE MANIAQUE.

Cette quantité de poudre ! Avec la farine qui passe sur la nuque de ces désœuvrées, on aurait de quoi nourrir tous les pauvres de Paris.

L'OUVRIER, à La Contat.

Ne faites pas attention à cet imbécile. Mais si vous avez bon cœur, mademoiselle, — et cela se voit dans vos yeux, — comment pouvez-vous défendre les brigands qui veulent notre mort ?

LA CONTAT.

Ta mort, mon pauvre ami ! Qui parle de cela ?

UN ÉTUDIANT.

Mais vous ne savez donc rien ? Tenez, voici une nouvelle lettre de l'homme de l'Autrichienne, le maréchal des jésuites, le vieil assassin, l'âne chargé d'amulettes, de reliques, de médailles, le de Broglie ! Savez-vous ce qu'il écrit !

LA FOULE.

Lisez ! Lisez !

L'ÉTUDIANT.

Ils ont fait une conspiration. Ils veulent briser nos États Généraux, enlever nos députés, les jeter en prison, expulser

notre Necker, vendre la Lorraine à l'Empereur pour avoir de l'argent et pour payer leurs troupes, bombarder Paris, écraser le peuple. Le complot est pour cette nuit.

GONCHON.

Avez-vous entendu ? En avez-vous assez, ou vous en faut-il davantage encore pour vous secouer ? Merci de ma vie ! Est-ce que nous allons nous laisser égorger comme des cochons ? Ah ! nom de nom ! Ah ! nom de nom !... Aux armes ! — Heureusement que nous avons un protecteur tout prêt, et qu'il veille sur nous. Vive Orléans !

LES GENS DE GONCHON.

Vive Orléans !

LA FOULE.

Aux armes ! Marchons sur eux !

MARAT, surgissant sur une chaise ; petit, nerveux, agité, se dressant sur la pointe des pieds, quand il enfle la voix.

Arrêtez ! — Malheureux, où courez-vous ? Ne voyez-vous pas que les égorgeurs n'attendent qu'un soulèvement de Paris, pour y déchaîner leur rage ? N'écoutez pas ces perfides conseils. Ce sont des ruses scélérates pour consommer votre perte. — Oui, toi, toi, qui excites ce peuple, toi qui te prétends un patriote, qui me dit que tu n'es pas un agent du despotisme, chargé de provoquer les bons citoyens, et de les livrer aux hordes de Versailles ? Qui es-tu ? D'où sors-tu ? Qui répond de toi ? Je ne te connais pas, moi.

GONCHON.

Je ne te connais pas non plus.

MARAT.

Si tu ne me connais pas, c'est que tu es un scélérat. Je suis connu partout où est la misère et la vertu. Je passe mes nuits à soigner les malades, mes jours à veiller sur le peuple. Je me nomme Marat.

GONCHON.

Je ne te connais pas.

MARAT.

Si tu ne me connais pas, tu me connaîtras bientôt, traître ! — O peuple crédule, peuple absurde, ouvre donc les yeux ! Sais-tu seulement où tu es ? Quoi ! C'est ici que tu te réunis pour préparer ta liberté ! Mais regarde, regarde ! C'est ici le repaire de tous les exploiteurs, de tous les désœuvrés, des banquiers escrocs, des voleurs, des prostituées, des mouchards déguisés, des suppôts de l'aristocratie !

Protestations et hurlements d'une partie de la foule, qui crie : A bas ! en montrant le poing.

DESMOULINS.

Bravo, Marat ! Bien touché !

LA CONTAT.

Qui est ce sale petit homme qui a de si beaux yeux ?

DESMOULINS.

Un médecin journaliste.

UNE AUTRE PARTIE DE LA FOULE.

Continuez ! Elle applaudit.

MARAT.

Que m'importent les clameurs de ces traîtres, ces complices de la famine et de la servitude ? Ils vous volent ce qui vous reste d'argent avec le jeu, de vigueur avec les filles, de bon sens avec l'eau-de-vie. — Idiots ! et vous venez vous mettre dans leurs mains, leur apporter vos secrets, vous livrer tout entiers ! Mais derrière chaque pilier, à chaque coin de café, à vos côtés, à votre table, un espion vous écoute, vous observe, note ce que vous dites, prépare votre perte. Fuyez cette sentine, vous qui voulez être libres ! Avant d'engager le suprême combat, commencez par faire le compte de vos forces. Où sont vos armes ? Vous n'en avez pas. Forgez des piques, fabriquez des fusils... Où sont vos amis ? Vous n'en avez pas. Votre voisin vous trompe. Celui qui vous donne la main, peut-être vous trahit. Vous-mêmes, êtes-vous sûrs de vous-mêmes ? Vous êtes en guerre

avec la corruption, et vous êtes corrompus. — Huées du peuple. Vous protestez? Si l'aristocratie vous offrait de l'or et de la ripaille, osez me jurer que vous ne deviendriez pas tous des aristocrates !... Vous ne m'imposerez pas silence. Vous entendrez la vérité. Vous êtes trop habitués aux flatteurs qui vous courtisent et vous trahissent. Vous êtes vains, vaniteux, frivoles ; vous n'avez ni force, ni caractère, ni vertu. Toute votre vigueur se dépense en discours. Vous êtes mous, incertains, sans volonté ; vous tremblez devant le bout d'un fusil...

LA FOULE.

Assez ! Assez !

MARAT.

Vous criez : Assez ! Et je le crie avec vous, je le crie plus fort que vous : Assez de vices, assez de sottises, assez de lâchetés ! Recueillez-vous, surveillez-vous, épurez-vous, retrempez vos âmes, ceignez vos reins ! — O mes concitoyens, je vous dis vos vérités un peu durement ; mais c'est que je vous aime !

LA CONTAT.

Regardez ! Il pleure maintenant.

MARAT.

On vous donne de l'opium. Moi, je verse de l'eau-forte dans vos blessures, et j'en verserai jusqu'à ce que vous ayez repris conscience de vos droits et de vos devoirs, jusqu'à ce que vous soyez libres, jusqu'à ce que vous soyez heureux. Oui, en dépit de votre légèreté, vous serez heureux, vous serez heureux, ou je ne serai plus !

Il finit, les joues couvertes de larmes, la voix coupée par ses sanglots.

LA CONTAT.

Ses joues ruissellent de larmes. Ah ! qu'il est drôle !

LE PEUPLE, moitié riant, moitié acclamant.

Voilà un ami du peuple ! Vive Marat !

Ils l'entourent, le soulèvent, le mettent sur leurs épaules, malgré qu'il se débatte, et ils le promènent quelques pas.

HULIN, remarquant une petite fille qui regarde Marat avec des yeux pleins de larmes.

Eh ! petite, qu'as-tu ? Tu pleures aussi ?

La petite ne détourne pas les yeux de Marat, que ses porteurs posent à terre. Elle court à lui.

LA PETITE JULIE, à Marat, joignant les mains.

Ne pleurez pas, ne pleurez pas !

MARAT, regardant la petite.

Qu'as-tu, petite fille ?

JULIE.

Ne soyez pas malheureux, je vous en prie !... Nous serons meilleurs, oui, je vous promets, nous ne serons plus lâches, nous ne mentirons plus, nous serons vertueux, je vous jure !...

La foule rit. Hulin fait signe à ses voisins de se taire, pour ne pas troubler la petite. Marat, qui s'est assis, change d'expression en l'écoutant. Sa figure s'éclaire. Il regarde l'enfant avec une grande douceur, et il lui prend les mains.

MARAT.

Pourquoi pleures-tu ?

JULIE.

Parce que vous pleurez.

MARAT.

Est-ce que tu me connais ?

JULIE.

Quand j'étais malade, vous m'avez soignée.

MARAT, l'attire doucement vers lui, la regarde dans les yeux, lui écarte les cheveux.

Oui, tu te nommes Julie. Ta mère est blanchisseuse. Tu as eu la rougeole, cet hiver. Tu avais peur. Tu criais dans ton lit que tu ne voulais pas mourir. Elle détourne la tête, il la serre contre sa poitrine, en souriant. N'aie pas honte. — Tu me comprends donc, toi ? Tu es avec moi ? Sais-tu seulement ce que je veux ?

JULIE.

Oui, je veux aussi...

Le reste de sa phrase se perd dans un balbutiement.

MARAT.

Qu'est-ce que tu veux ?

JULIE, relevant la tête et parlant avec une conviction qui fait sourire.

La liberté.

MARAT.

Pour quoi faire ?

JULIE.

Pour la donner.

MARAT.

A qui ?

JULIE.

Aux malheureux qui sont enfermés.

MARAT.

Où donc ?

JULIE.

Là-bas, dans la grande prison. Ceux qui sont seuls toujours, que tout le monde oublie.

La foule a changé d'attitude. Elle est devenue sérieuse, brusquement ; quelques-uns froncent le sourcil ; ils ne se regardent pas entre eux ; ils ont les yeux fixés à terre, et semblent parler seuls.

MARAT.

D'où sais-tu cela, petite ?

JULIE.

Je sais... On me l'a dit... J'y pense souvent, la nuit.

MARAT, lui caressant la tête.

Il faut dormir, la nuit.

JULIE, après un silence de quelques instants, prend avec vivacité la main de Marat.

Nous les délivrerons, n'est-ce pas ?

MARAT.

Comment ?

JULIE.

Il n'y a qu'à aller tous ensemble.

LA FOULE, riant.

Voilà ! Ce n'est pas plus difficile que cela !

La petite lève les yeux, voit le cercle de têtes curieuses, qui la regardent. Elle est intimidée, et se cache la figure dans un de ses bras, appuyé sur la table de Hulin.

LA CONTAT.

Est-elle gentille !

MARAT, la regarde.

O sainte vertu de l'enfance, pure étincelle de bonté, comme ta lumière repose ! Ah ! que le monde serait sombre sans les yeux des enfants !

Il va gravement vers l'enfant, lui prend la main qui pend le long du corps, et l'embrasse.

UNE FEMME DU PEUPLE, arrivant.

Julie !... Comment ! tu es ici ? — Que fait-elle au milieu de tout ce monde ?

DESMOULINS.

Elle haranguait la foule.

On rit.

LA MÈRE.

Mon Dieu ! Elle, si timide ! Qu'est-ce donc qui l'a prise ?

Elle va vers Julie ; mais dès qu'elle veut toucher la petite, celle-ci se sauve sans parler, avec une sauvagerie enfantine.

LA FOULE, riant et frappant des mains.

Sauve-toi, vermisseau !

On entend de grands cris au fond du jardin.

LA FOULE.

Venez donc ! Venez donc !
— Qu'est-ce qu'on voit ?
— On baigne une comtesse !

LA CONTAT.

On baigne une comtesse ?

LA FOULE.

Elle a injurié le peuple ; on la trempe dans le bassin.

LA CONTAT, au bras de Desmoulins, riant.

Courons vite ! Dieu ! que c'est amusant !

DESMOULINS.

Le premier spectacle de l'Europe !

LA CONTAT.

Insolent !... Et la Comédie !

Ils sortent en riant. Le peuple court au dehors. Marat et Hulin restent seuls au premier plan, l'un debout, l'autre assis à une table de café. — Une foule compacte occupe le fond de la scène, quelques-uns debout sur des chaises, regardant ce qui se passe dans le jardin. Des promeneurs continuent de circuler sous les galeries, au second plan.

MARAT, montrant le poing à la foule.

Histrions ! — Ce n'est pas la liberté qu'ils cherchent, c'est la comédie ! Dans un jour où leur vie à tous est en jeu, ils ne pensent qu'à se donner en spectacle les uns aux autres. J'ai assez de ce peuple. Ses soulèvements ne sont qu'un tissu de pantalonnades. Je ne veux plus les voir. Ah ! vivre enfermé dans une cave, muré aux bruits du dehors, afin que la bassesse du monde n'arrive plus jusqu'à moi !

Il s'assied, la tête dans ses mains.

HULIN, tranquillement assis, et fumant, regarde Marat avec un flegme ironique.

Allons, monsieur Marat, ne vous découragez pas. Cela n'en vaut pas la peine. Ce sont de grands enfants qui jouent. Vous les connaissez comme moi : il n'y a rien de sérieux dans tout cela. Pourquoi le prendre au tragique ?

MARAT, relevant la tête, et le fixant durement.

Qui es-tu, toi ?

HULIN.

Je suis de votre pays, de Neuchâtel en Suisse. Vous ne

me remettez pas ? Moi, je vous connais bien. Je vous ai vu tout enfant, à Boudry.

MARAT.

Tu es Hulin, Augustin Hulin ?

HULIN.

Vous y êtes.

MARAT.

Que fais-tu ici ? Tu étais horloger à Genève.

HULIN.

J'étais tranquille, là-bas. Mais je comptais sans mon frère, un drôle, qui s'est lancé dans des spéculations, de louches entreprises, où il a engagé sa signature. Naturellement, il s'est avisé de mourir ensuite, laissant sa femme et un enfant de trois ans sans ressources. J'ai vendu ma boutique pour les tirer d'affaire ; et je suis venu à Paris, où je suis entré au service du marquis de Vintimille.

MARAT.

Je ne m'étonne plus de tes lâches paroles. Tu es un domestique.

HULIN.

Et quel mal y a-t-il ?

MARAT.

N'as-tu pas honte de servir un homme comme toi ?

HULIN.

Il n'y a aucune honte à cela. Nous servons tous, chacun à notre manière. N'êtes-vous pas médecin, monsieur Marat ? Vous passez vos journées à examiner des plaies, à les panser de votre mieux. Vous vous couchez fort tard, vous vous levez dans la nuit à l'appel de vos clients. N'est-ce point là servir ?

MARAT.

Je ne sers point un maître, je sers l'humanité. Mais toi, tu t'es fait le valet d'un homme corrompu, d'un misérable aristocrate.

HULIN.

Ce n'est pas parce qu'il est corrompu, qu'il n'a pas besoin de service. Vous ne demandez pas à ceux que vous soignez s'ils sont bons ou mauvais. Ce sont des hommes, c'est-à-dire de pauvres diables comme nous. Quand ils ont besoin d'un coup de main, il faut le leur donner sans marchander. Mon maître, comme tant d'autres, est atrophié par la richesse. Il ne peut se suffire à lui-même ; il lui faut cinquante bras pour le servir. Moi, j'ai trois fois plus de force qu'il ne m'en faut pour moi-même ; je ne sais à quoi l'employer. De temps en temps, j'ai envie de briser quelque chose pour me soulager. Puisque cet imbécile a besoin de ma force, je la lui vends. Nous sommes quittes. Je lui fais du bien, et à moi aussi.

MARAT.

Tu vends aussi ton âme libre, ta conscience.

HULIN.

Qui parle de cela ? Je défie bien qui que ce soit de me la prendre.

MARAT.

Tu te soumets pourtant. Tu ne dis point ta pensée.

HULIN.

Qu'ai-je besoin de la dire ? Je la connais. Bon pour ceux qui n'en sont point sûrs, de la crier aux vents ! Ce n'est pas pour les autres que je pense, c'est pour moi.

MARAT.

Rien n'est à toi de ce qui est en toi. Tu ne t'appartiens pas, tu es solidaire du monde. Tu lui dois ta force, ta volonté, ton intelligence, — si peu que tu en aies.

HULIN.

La volonté et l'intelligence ne sont pas une monnaie qui se donne. L'ouvrage qu'on fait pour les autres est de l'ouvrage mal fait. Je me suis fait libre. Qu'ils fassent comme moi !

MARAT.

Je reconnais bien là mes odieux compatriotes. Parce que la Nature leur a donné une taille de six pieds et des muscles de brute, ils se croient le droit de mépriser ceux qui sont faibles et malades. Et quand, après avoir travaillé leurs champs et rentré leurs récoltes, ils s'asseyent à leur porte, en suçant pendant des heures une pipe dont la dégoûtante fumée achève d'assoupir leur morne conscience, ils croient leur devoir accompli, et disent aux malheureux qui leur tendent la main : « Tu n'as qu'à faire comme moi. »

HULIN, tranquillement.

Vous me connaissez à merveille. C'est ainsi que je suis.
Il rit dans sa barbe.

HOCHE, arrivant. Il est en costume de caporal des gardes-françaises. Il porte des habits sur son bras. — A Marat.

Ne le crois donc pas, citoyen. Il se calomnie. Il ne voit pas une infortune sans lui tendre la main. L'autre semaine, il s'est mis à notre tête, pour délivrer nos camarades, les gardes-françaises, emprisonnés à l'Abbaye par les aristocrates.

HULIN, sans se retourner, lui tend la main par-dessus son épaule.

C'est toi, Hoche ? Qui te demande ton avis ? — Balivernes que tout cela ! Je le disais tout à l'heure : ma force me gêne parfois ; alors j'enfonce une porte, ou je démolis un mur. Parbleu ! quand je vois un homme se noyer, je lui tends aussi la main : cela ne se raisonne pas. Mais je ne suis pas à l'affût des gens qui se noient ; ni surtout, je ne vais pas les jeter à l'eau d'abord, comme ces faiseurs de révolutions, pour les sauver après.

MARAT.

Tu as honte du bien que tu fais. Je hais les fanfarons de vice. — Il lui tourne le dos. — A Hoche. Et toi, que portes-tu là, sur ton bras ?

HOCHE.

Des gilets que j'ai brodés, et que je tâche de vendre.

MARAT.

Belle tâche pour un soldat ! Tu couds des habits ?

HOCHE.

Cela vaut toujours autant que d'en découdre.

MARAT.

Tu ne rougis pas de voler leur métier aux femmes ? Et voilà ce dont tu t'occupes ! Tu penses à ton commerce, tu supputes tes gains, tu amasses des écus, quand Paris va s'écrouler dans le sang !

HOCHE, tranquille et un peu dédaigneux.

C'est bon, nous avons le temps. Chaque chose en son lieu.

MARAT.

Ton cœur est froid. Ton pouls bat lentement. Tu n'es pas un patriote. — A Hulin. Quant à toi, tu es plus coupable qu'un méchant homme. Ta nature était saine, ton instinct te portait au bien, et c'est volontairement que tu les pervertis. — O Liberté ! voilà tes défenseurs ! Indifférents à tes dangers, ils ne feront rien pour les combattre.... Eh bien, moi, moi, quand je resterais seul, je ne t'abandonnerai pas. Je veillerai sur ce peuple. Je le sauverai, malgré lui.

Il sort.

HULIN le regarde partir, en riant sous cape.

Un joyeux compère ! Il voit le monde en rose. — C'est un médecin de mon pays. On sent qu'il a l'habitude d'expédier les gens. Son métier ne lui suffisait plus ; afin d'aller plus vite en besogne, il s'est mis en tête de soigner l'humanité.

HOCHE, suivant des yeux Marat, avec un mélange de pitié et d'intérêt.

Un honnête homme. Les souffrances du monde résonnent trop fort en lui ; elles troublent son jugement. Il est malade de vertu.

HULIN.

D'où le connais-tu ?

HOCHE,

J'ai lu ses livres.

HULIN.

Tu as du temps à perdre. Où les as-tu trouvés?

HOCHE.

Je les ai achetés avec le produit de ces gilets, qu'il me reprochait.

HULIN, le regardant.

Montre un peu. Qu'as-tu là? tu t'es encore battu?

HOCHE.

Ma foi, oui.

HULIN.

Sauvage! Où as-tu attrapé cela?

HOCHE.

Place Louis XV. Je passais. L'arrogance de ces Allemands, campés dans mon Paris, m'a porté sur les nerfs. Je n'ai pu m'empêcher d'aller leur rire au nez. Ils sont tombés sur moi, toute une bande. Le peuple m'a dégagé. Mais j'en ai toujours salé un ou deux, pour ma part.

HULIN.

Voilà une belle équipée! Cela te coûtera cher.

HOCHE.

Bah! — Rends-moi un service, Hulin. Lis-moi cette lettre.

HULIN.

Une lettre à qui?

HOCHE.

Au Roi.

HULIN.

Au Roi? Tu écris au Roi, toi?

HOCHE.

Pourquoi n'écrirais-je pas au Roi? Il est fils d'Adam comme moi. Si je puis lui donner un bon conseil, pourquoi me serait-il défendu de le lui donner, et à lui de le suivre?

HULIN, gouailleur.

Et qu'est-ce que tu lui dis, au Roi ?

HOCHE.

Voilà : je lui dis de renvoyer ses troupes, de venir à Paris, seul, et de faire lui-même la Révolution.

Hulin rit bruyamment.

HOCHE, souriant.

Je te remercie de ton avis ; tes raisons sont excellentes, et même communicatives ; mais ce n'est pas ton avis que je te demande.

HULIN.

Que veux-tu donc ?

HOCHE, embarrassé.

C'est pour le style, vois-tu. L'orthographe... Je n'en suis pas très sûr.

HULIN.

Si tu crois qu'il va te lire !

HOCHE.

N'importe.

HULIN.

C'est bon, je t'arrangerai cela.

HOCHE.

Ah ! Hulin, que tu es heureux d'avoir eu de l'instruction ! Moi, j'ai beau travailler maintenant, je ne regagnerai jamais les années perdues.

HULIN.

Naïf ! — Et tu comptes sur cette lettre ?

HOCHE, de bonne humeur.

A dire vrai, je n'y compte pas beaucoup. — Et pourtant, il serait si facile à tous ces animaux qui gouvernent l'Europe, d'être grands à bon marché, simplement en appliquant à leur gouvernement le sens commun, le bon

seus ordinaire ! Tant pis pour eux ! S'ils ne le font pas, on le fera sans eux.

HULIN.

Au lieu de réformer le monde, tu ferais mieux de chercher les moyens de te tirer d'affaire. Tu vas être dénoncé, tu l'es déjà sans doute. Sais-tu ce qui t'attend, à ta rentrée à la caserne ?

HOCHE.

Oui ; mais sais-tu ce qui attend la caserne, à ma rentrée ?

HULIN.

Quoi ?

HOCHE.

Tu verras.

HULIN.

Que médites-tu encore ? Tiens-toi tranquille un peu. Tu trouves qu'il n'y a pas assez de désordre déjà ?

HOCHE.

Quand l'ordre est l'injustice, le désordre est déjà un commencement de justice.

HULIN.

La justice ! La justice est de ne pas demander aux choses ce qu'elles ne peuvent pas donner. On ne refait pas le monde, il n'y a donc qu'à l'accepter. Pourquoi vouloir l'impossible ?

HOCHE.

Mon pauvre Hulin, sais-tu seulement tout ce qui est possible ?

HULIN.

Que veux-tu dire ?

HOCHE.

Que ce peuple fasse seulement ce qu'il peut faire, et tu verras si l'on ne refait pas le monde [1] !

1. *Pour la représentation, passer à la réplique de Hulin, page :* 38 « *Tu es un ambitieux. Tu rêves de dominer le peuple.* »

HULIN.

Si tu aimes à te duper, je n'ai rien à dire, garde tes illusions.

HOCHE.

Arrache-les sans crainte, ne me ménage pas. Je déteste le mensonge avec soi-même, l'idéalisme poltron, qui se met un bandeau sur les yeux pour ne pas voir le mal. Je le regarde, et il ne me trouble pas. Je connais aussi bien que toi cette pauvre foule si peu sûre, qui croit ce qu'on lui dit, qui est la proie de ses passions, qui s'épouvante d'une ombre, qui oublie sa propre cause, et trahit ses amis.

HULIN.

Eh bien ?

HOCHE.

La flamme aussi est capricieuse, et tremble ; un souffle la tord, la fumée l'enveloppe. Elle brûle cependant, et monte vers le ciel.

HULIN.

Comparaison n'est pas raison. Regarde-moi ce ramassis de désœuvrés, de bavards, ce petit avocat brouillon, cette grande fille qui n'aime que crier, ces vieux enfants fanfarons et peureux !.. Croire au peuple ! la bonne duperie ! Ne compte pas sur les autres : voilà ma règle dans la vie. Rends-leur service toutes les fois que tu peux, mais n'attends rien d'eux... J'ai une bonne tête et de bons poings. Voilà en quoi je crois : en moi.

HOCHE.

Tu es un solide compagnon ; mais il y a plus de force, plus de bon sens, plus même de sens moral dans cette masse obscure que dans un d'entre nous. Nous ne sommes rien sans le peuple. D'où me vient ce besoin de justice, cette émotion qui m'étreignait, enfant, et que je ne comprenais pas, quand nous arrivaient les nouvelles de l'Amérique soulevée contre les despotes anglais, l'ivresse qui me montait à la tête, il y a quinze jours, lorsque nos députés

faisaient le serment de ne se séparer point, qu'ils n'eussent fait le monde libre ?

HULIN.

De toi, parbleu.

HOCHE.

Tu ne comprends pas. C'était une force qui dépassait mille fois la mienne. Elle faisait éclater ma poitrine. Et je l'ai sentie aussi chez d'autres, des ouvriers, des soldats comme moi. Tu n'es pas de ce peuple, tu ne sais pas lire en lui. Lui-même ne sait pas bien. La misère, l'ignorance, la faim, les soucis ne lui laissent ni le temps ni la force de se connaître. Il voit ; mais il croit qu'il rêve. Il sent gronder sa force ; mais il en doute, elle lui fait peur. Que ne pourrait-il, s'il savait ? Que ne fera-t-il, quand il saura ?

HULIN.

Et quelle pensée commune peut mener ce chaos ?

HOCHE.

La nécessité. Un moment vient où un geste suffit pour précipiter les mondes.

HULIN, lui frappe sur l'épaule.

Tu es un ambitieux. Tu rêves de dominer le peuple.

HOCHE.

Stupide colosse ! Voilà une belle ambition ! Tu me crois l'âme d'un caporal ? Il regarde son uniforme.

HULIN.

Tu fais le dégoûté ? Qu'as-tu donc ? Tu as l'air tout joyeux aujourd'hui. Es-tu promu sergent ?

HOCHE, hausse les épaules.

Il y a de la joie dans l'air.

HULIN.

Tu n'es pas difficile ! La famine. Le massacre imminent. Ton peuple sur le point d'être écrasé... Toi-même, que vas-

tu faire? Il te faudra marcher contre ce que tu aimes, ou te faire tuer avec lui.

HOCHE, sourit.

C'est bien.

HULIN.

Tu trouves cela bien? Le tonnerre suspendu; tout prêt à s'écrouler? [1] ...

HOCHE.

Oui.

HULIN, le regarde.

Tu crois à ton étoile?

HOCHE, secoue la tête en riant.

Mon étoile? non, Hulin, je n'y crois pas. Les étoiles, cela est fait pour les fainéants, les aristocrates. Les pauvres garçons comme moi n'en ont pas. — Tu sais bien comment j'ai vécu jusqu'ici. J'ai eu la misère pour marraine. Orphelin en naissant, je n'ai jamais vu ma mère. Sans ma vieille tante, la marchande de légumes, j'eusse été élevé dans quelque hospice hypocrite, ou livré à mes mauvais instincts. Grâce à elle, j'ai connu la pauvreté laborieuse qui trempe l'âme. Grâce à elle, j'ai connu les vertus de ce peuple, que tu dédaignes, de la table d'un café. — Brave vieille, écrasée de fatigue, condamnée jusqu'au dernier jour à pousser, par tous les temps, sa petite voiture, avec ses doigts goutteux et le sifflement de sa poitrine asthmatique, qui l'obligeait à s'arrêter constamment pour souffler, — et sa bonne figure rouge et riante, — car avec tout cela, elle était gaie, Hulin! Tu penses si j'ai eu hâte de trouver un emploi qui la déchargeât de moi! J'ai commencé ma carrière comme palefrenier. Je deviendrais général, je n'aurais pas autant de joie que le jour où j'ai gagné mon pain pour la première fois. Bah! Ce n'a pas été la plus mauvaise période de ma vie. Encore aujourd'hui, je ne

1. *Pour la représentation, passer à la fin du récit de Hoche, page 41 : « C'est au milieu des tempêtes, qu'éclate le feu du ciel. »*

pense pas à mon écurie, sans reconnaissance. J'y ai vécu de fameuses heures ! C'est là que j'ai lu Rousseau. J'avais ramassé dans le: ruisseau des feuilles arrachées d'un volume (je les ai toujours, je ne m'en séparerai jamais). ... Un dimanche, — les camarades étaient sortis, — seul, couché sur la paille, aux pieds de mes chevaux, je lus, ... non, ce n'est pas lire, — j'entendis... Tout disparut. Par-dessus Versailles, le souffle de la Nature me frappa au visage. Je vis ma conscience divine. Je m'arrêtai, je ne pouvais plus lire ; j'entendais les coups de mon sang, accourant à l'assaut de mon cœur. Un fleuve coulait en moi. Je me levai, riant et pleurant à la fois. Je criais, j'étreignais l'air, j'embrassai mes chevaux ; j'aurais embrassé le monde. — Quand je pense, Hulin, que cet homme qui nous apporta tant de joie, a vécu malheureux, trahi par ses amis, bafoué par la sotte ironie, aigri par le chagrin, et se croyant haï de tous les hommes... je me sens honteux, comme si j'étais responsable de cette honte... Ah ! que n'ai-je été là, pour le défendre ! ...Vois-tu, c'est en souvenir de lui que j'ai de la sympathie pour ce pauvre Marat, malgré ses égarements. Il souffre comme lui, comme tous ceux qui aiment trop l'ingrate espèce humaine. — Moi-même, je ne suis pas toujours aussi calme que j'en ai l'air. Enfermé depuis cinq ans dans le triste métier, où m'a fait tomber l'infâme supercherie des sergents recruteurs, je le fais de mon mieux, parce que, où qu'on soit, il y a du bien à faire, et les moyens de se faire grand. Mais tu peux croire que ce n'est pas d'un cœur impassible que je subis les hontes de cette vie, et l'odieux arbitraire, auquel je suis livré. ... Bah ! Après tout ce que j'ai vu, on finit par se cuirasser contre le mal. En ce moment, je sors à peine du cachot où m'a fait jeter la calomnie d'un dénonciateur. J'y suis resté trois mois, pourrissant sur l'ordure. J'y serais mort, si j'étais capable de mourir : car la Nature prévoyante a cimenté mon corps, de façon à résister aux boulets de la Destinée. — Il y a cinq ans que je peine ; je suis encore caporal, et je n'ai aucun espoir de sortir de cette impasse ; car on nous défend jusqu'à la pensée de nous élever, un

jour. — Voilà mon étoile, Hulin ! La vie m'est dure ; et elle me le sera toujours, je le sens bien. Je ne suis pas de ceux qui naissent avec la chance. N'importe ! Je ne mets pas ma confiance dans les étoiles filantes. Tout mon recours est en moi. Cela suffit. Le mal peut se déchaîner ; les victoires de l'injustice, les crimes de la force ne me troubleront pas, car la lumière est là, — il montre sa poitrine, et dans le cœur de mes frères, malheureux comme moi. Rien ne l'éteindra ; elle conquiert le monde, et ne se hâte point, ayant l'éternité. Je ne suis pas impatient. La victoire vient. — Tu as peur de l'orage ? C'est au milieu des tempêtes qu'éclate le feu du ciel. Gronde donc, tonnerre ! Brûle la nuit, Vérité !

HULIN.

Je ne crains pas l'orage. Tout ce que je t'ai dit, camarade, ne me rend pas plus timide. Je n'ai pas peur pour ma peau. Mais je n'y vois goutte. Si tu as de meilleurs yeux montre-moi le chemin. Partout où il y aura des coups de poing à donner, tu peux être sûr que je les donnerai juste et bien. Conduis-moi. Que faut-il faire ?

HOCHE.

Point de plan d'avance. Surveille l'événement ; et quand il sera là, empoigne sa crinière, et monte sur son dos. — En attendant, faire ce qu'on fait. ... Vendons nos gilets.

La foule fait de nouveau irruption sur le théâtre, en s'annonçant par des rires et des cris. Un gamin de cinq à six ans est porté sur les épaules d'un grand diable de crocheteur. La Contat, Desmoulins, et la foule, les suivent en riant.

L'ENFANT, criant d'une voix aiguë.

A bas les aristos, aristocrocs, aristocrânes, aristocruches, les aristocrossés !

HULIN.

A quoi jouent-ils maintenant ? — Ah ! c'est leur grand passe-temps. Ils jugent les aristocrates.

LE CROCHETEUR.

Attention, la voix du Peuple ! A quoi condamnons-nous...

Holà ! monsieur ! est-ce que tu ne m'entends pas, Léonidas ?... A quoi condamnons-nous d'Artois ?

L'ENFANT, de sa voix pointue.

Au carcan !

LE CROCHETEUR.

Et la Polignac ?

L'ENFANT.

A la fessée !

LE CROCHETEUR.

Et Condé ?

L'ENFANT.

A la potence !

LE CROCHETEUR.

Et la Reine ?

L'ENFANT.

Au b... !

La foule éclate de rire et acclame le petit, qui répète plus fort, tout gonflé de son succès. Le crocheteur continue son chemin avec lui.

LA CONTAT.

Ah ! le mignon ! Il est à croquer !

DESMOULINS.

Croquons le marmot ! Bravo, la terreur des aristos ! — Messieurs, le jeune Léonidas a oublié un de nos amis, M. de Vintimille, marquis de Castelnau.

HULIN, à Hoche.

Écoute, c'est de mon patron qu'on parle.

DESMOULINS.

Nous lui devons bien quelque chose. Le maréchal vient de le nommer à la garde de la Bastille, avec M. de Launey ; et il s'est engagé à ce qu'en moins de deux jours, nous allions demander grâce, pieds nus et la corde au cou. Je propose que l'un de nous fasse don de sa corde à cet ami du peuple.

LA FOULE.

Qu'on le brûle !... Il habite près d'ici... Qu'on brûle sa maison, ses meubles, sa femme, ses enfants !...

VINTIMILLE, paraissant au milieu de la foule, froid et ironique.

Messieurs...

LA CONTAT.

Ah ! mon Dieu !

HULIN.

Hoche ! — Il saisit Hoche par le bras.

HOCHE.

Qu'est-ce que tu as ?

HULIN.

C'est lui.

HOCHE.

Qui ?

HULIN.

Vintimille.

VINTIMILLE.

Messieurs, le tapissier de M. de Vintimille demande la parole.

LA FOULE.

La parole au tapissier !

VINTIMILLE.

Messieurs, vous avez bien raison de vouloir brûler ce méchant aristocrate, qui se rit de vous, qui vous méprise, et qui va répétant qu'il faut fouailler les chiens, quand ils montrent les dents. Brûlez, messieurs, brûlez, ne lui faites grâce de rien. Mais, s'il vous plaît, que les éclats d'une fureur si juste n'aillent point se retourner contre vous-mêmes, et confondre dans une même destruction votre bien et le sien. Tout d'abord, messieurs, est-il juste de ruiner à la fois M. de Vintimille et ceux qui le ruinent, j'entends ses créanciers ? Permettez que je demande grâce, au moins pour

les meubles qui sont à moi, et dont ce fesse-mathieu ne m'a jamais rien payé.

LA FOULE.

Oui, oui, reprends tes meubles !

VINTIMILLE.

Le succès de ma requête m'encourage, messieurs, à vous en présenter une seconde pour l'architecte de l'hôtel. Pas plus que moi, il n'a réussi à voir la couleur des écus de M. de Vintimille ; et il vous prie de considérer que vous lui feriez un dommage très sensible, en brûlant un immeuble qui est le gage de sa créance.

LA FOULE.

Passe encore pour l'hôtel !

VINTIMILLE.

Quant à sa femme, messieurs, — pourquoi brûler ce qui vous appartient ? Sa femme est au public. La cour, la ville, le clergé, la roture, ont souvent apprécié ses grandes qualités. Esprit libéral, elle ne reconnaît point de privilèges ; les trois ordres sont égaux devant elle : elle réalise en elle l'union de la nation. Honorons une vertu si rare. Messieurs, grâce pour Madame.

DESMOULINS.

Grâce pour Notre Dame !

LA FOULE, riant.

Oui, oui, grâce pour la femme !

VINTIMILLE.

Enfin... Messieurs, j'abuse...

LA FOULE.

Non ! non !...

VINTIMILLE.

Enfin, messieurs, en livrant au bûcher les enfants de M. de Vintimille, ne frémiriez-vous point de faire concur-

rence à nos tragédiens ordinaires, et d'être infanticides sans le savoir ?

LA FOULE, se tord de rire.

Ha ! Ha ! Vivent les bâtards !

VINTIMILLE, changeant de ton à la fin de son discours.

Quant à lui, messieurs, pendez-le, taillez-le, brûlez-le : — et je vous y engage même : car si vous ne le brûlez point, c'est lui qui vous brûlera.

Il descend de sa chaise, et disparaît dans la foule, qui rit, crie, et l'acclame.

LA CONTAT, va rapidement à Vintimille.

Partez vite ! Ils peuvent vous reconnaître.

VINTIMILLE.

Tiens, Contat, vous étiez là ? Que faites-vous en si sale compagnie ?

LA CONTAT.

Il ne faut pas se moquer des chiens, qu'on ne soit hors du village.

VINTIMILLE.

Peuh ! tout chien qui aboie ne mord pas... Venez.

LA CONTAT

Plus tard.

VINTIMILLE.

Rendez-vous à la Bastille.

LA CONTAT.

A la Bastille, soit.

Il sort.

HOCHE.

La canaille ! quelle effronterie !

HULIN.

Un mélange de courage et d'ignominie

HOCHE.

Cela se voit souvent chez nos chefs.

HULIN.

Celui-là a fait sa fortune en épousant une des catins de l'ancien roi ; et le même homme fit des prouesses à Crefeld et à Rosbach.

UNE VIEILLE MARCHANDE.

Mes enfants, qu'est-ce que vous avez donc à parler toujours de brûler, et de pendre, et de tout saccager ? A quoi ça vous avancera-t-il ? Je sais bien que vous n'en ferez rien. Mais alors, pourquoi le dire ? Croyez-vous que ça rendra votre soupe meilleure, d'y faire cuire quelques aristocrates ? Ils s'en iront avec leur argent, et nous serons encore plus malheureux que devant. Voyez-vous, il faut accepter les choses comme elles sont, et ne pas croire aux menteurs qui prétendent qu'on peut les changer avec des cris. Voulez-vous que je vous dise ? Nous perdons notre temps ici. Il ne se passera rien. Il ne peut rien se passer. On vous menace de la famine, de la guerre, de toute l'Apocalypse. Tout ça, ce sont des inventions de journaux qui n'ont rien à dire, d'agents provocateurs. Il y a un malentendu avec le roi. Mais ça s'arrangera, si nous allons chacun tranquillement à notre besogne. Nous avons un bon roi ; il nous a promis de nous garder notre bon monsieur Necker, qui nous donnera une bonne Constitution. Pourquoi ne pas y croire ? Est-ce que ça n'est pas le bon sens même ? Pourquoi voulez-vous que ça ne soit pas le bon sens qui ait raison ? Moi, j'y crois ; j'ai été aussi badaude que vous ; j'ai perdu quatre heures ici ; je m'en vas vendre mes navets.

LA FOULE, murmure approbatif.

Elle a raison. — Tu as raison, la mère. Allons-nous-en chez nous.

HULIN.

Que dis-tu de cela ?

HOCHE, souriant.

Elle me rappelle ma vieille tante. Elle parlait toujours de patience, au moment où elle allait me calotter.

HULIN.

Ce qu'elle dit me semble fort raisonnable.

HOCHE.

Je ne demanderais pas mieux que d'y croire ; je trouve si naturel que la raison l'emporte, que, si je m'écoutais, je m'en remettrais à mes ennemis mêmes de la faire triompher. Mais j'ai été trop de fois désabusé par l'expérience ; j'ouvre les yeux, et je vois Gonchon et ses commis, qui s'empressent à fermer leurs boutiques. Ils ne font rien sans motif. J'ai grand peur que ce brusque apaisement ne soit que l'accalmie qui précède l'orage. Personne n'y croit au fond. Ils sont tous restés, même la vieille. Ils essaient de se faire illusion ; mais ils ne peuvent pas. Ils ont la fièvre. Écoute ce bruit de foule. Elle ne crie plus, elle chuchote... Un frémissement d'arbre... Le petit vent avant la pluie... — Il saisit la main de Hulin. Et tiens !... Attention ! Hulin... Voici ! Voici !...

Une grande clameur confuse monte du fond du jardin, et éclate comme le tonnerre.

UN HOMME, hors d'haleine, sans chapeau, les vêtements en désordre, se précipite sur la scène, en criant d'une voix terrifiée.

Necker est exilé !

LA FOULE, saisie, se ruant sur l'homme.

Quoi ? quoi ?... Necker !... Ce n'est pas vrai !

L'HOMME, criant.

Necker est banni ! Il est parti, parti !

LA FOULE, hurle.

A mort ! — C'est un agent de Versailles ! A mort !

L'HOMME, épouvanté, se débattant.

Que faites-vous ? — Mais vous n'avez pas compris ! — Je vous dis que Necker...

LA FOULE.

Au bassin, le mouchard ! Noyez-le !

L'HOMME, hurlant.

A moi !

HOCHE.

Sauvons-le, Hulin !

HULIN.

Il faudrait en assommer vingt, pour en sauver un.

Ils tâchent en vain de se frayer un passage à travers la foule, qui emporte le malheureux. — Robespierre surgit sur une table, et fait signe qu'il veut parler.

HOCHE.

Ce petit homme étriqué, qui essaie de parler...

DESMOULINS.

C'est Robespierre, le député d'Arras.

HOCHE.

Crie, Hulin ! fais-les taire !

HULIN.

Écoutez ! Écoutez le citoyen Robespierre !

Robespierre tremble d'abord ; on ne l'entend pas au milieu du bruit ; on crie : « Plus haut ! »

DESMOULINS.

Parle, Robespierre.

HULIN.

N'ayez pas peur.

Robespierre le regarde avec un sourire timide et méprisant.

DESMOULINS.

Il n'est pas habitué à parler.

HOCHE.

Faites silence, camarades !

ROBESPIERRE, se contraint au calme.

Citoyens, je suis député du Tiers. Je viens de Versailles.

Cet homme dit vrai : Necker est renvoyé. Le pouvoir est aux mains des ennemis de la nation. De Broglie, Breteuil, Foulon : le Carnage, le Vol, la Famine, sont ministres aujourd'hui. C'est la guerre. Je viens m'enfermer avec vous, pour partager votre sort.

LE PEUPLE, épouvanté.

Nous sommes perdus !

DESMOULINS.

Que faut-il faire ?

ROBESPIERRE.

Sachons mourir.

HOCHE, haussant les épaules.

Avocat !

HULIN.

Parlez-leur, citoyen député.

ROBESPIERRE.

A quoi bon les discours ? Que chacun interroge sa conscience !

HOCHE.

Ils s'affolent. Si on ne les fait pas agir sur le champ, ils sont perdus.

Robespierre sort de sa poche des feuilles manuscrites et des épreuves d'imprimerie.

HULIN.

Que va-t-il lire ?... Laissez donc vos écritures ! Comme si le moindre mot généreux n'avait pas mille fois plus de pouvoir que toutes vos paperasses !

ROBESPIERRE déplie les papiers, et lit de sa voix froide, faible, et tranchante :

« Déclaration des Droits ».

HOCHE.

Écoutez !

ROBESPIERRE.

« Déclaration des Droits, proposée dans la séance d'hier, samedi, onze juillet, à l'Assemblée nationale :

« L'Assemblée Nationale proclame, à la face de l'Univers, et sous les yeux de l'Être Suprême, les droits suivants de l'homme et du citoyen :

« La Nature a fait les hommes libres et égaux...

Tonnerre d'applaudissements qui couvre la fin de la phrase.

« Tout homme naît avec des droits inaliénables et impres-
« criptibles : la liberté de ses pensées, le soin de son hon-
« neur et de sa vie, l'entière propriété de sa personne, la
« recherche du bonheur, et la résistance à l'oppression. »

Les acclamations redoublent.

HOCHE, tirant son sabre.

La résistance à l'oppression !

On l'imite ; en un instant, la foule se hérisse d'armes.

ROBESPIERRE.

« Il y a oppression contre le corps social, lorsqu'un seul
« de ses membres est opprimé. Il y a oppression contre
« chaque membre, lorsque le corps social est opprimé. »

GONCHON.

Est-ce qu'ils vont continuer longtemps ? Il faut les éloigner d'ici. Si l'armée vient, qu'ils aillent se faire tuer ailleurs ! — Il parle bas à ses gens.

ROBESPIERRE.

« La nation est souveraine... »

On entend une voix crier. — La foule frémit et écoute distraitement.

HOCHE.

Le coup de barre, Hulin ! Voici la tempête !

UNE VOIX, terrifiée, criant.

Ils viennent ! ils viennent ! la cavalerie !

UN DES GENS DE GONCHON, d'une voix aiguë.

Sauve qui peut !

Un instant de bousculade et de cris.

HULIN, sautant sur l'homme qui crie, et lui assénant sur la tête un coup de poing qui le fait taire, suffoqué.

Mille Dieux ! — Continuez !

Robespierre essaie de continuer ; mais sa voix s'étrangle et se perd, au milieu du tumulte de la foule..

Hoche s'élance sur la table à côté de Robespierre, qu'il domine de sa haute taille, lui arrache le papier, et lit, d'une voix ardente, dont les accents remuent aussitôt la foule.

HOCHE.

« La nation est souveraine, le gouvernement est son « ouvrage...

« Quand le gouvernement viole les droits de la nation, « l'insurrection de la nation est le plus saint des devoirs...

« Ceux qui font la guerre à un peuple pour arrêter les « progrès de la liberté, doivent être poursuivis par tous, « non comme des ennemis ordinaires, mais comme des « esclaves révoltés contre le Souverain de la terre, qui « est le Genre Humain. »

Au milieu des acclamations, Desmoulins, les cheveux au vent, les yeux exaltés, saute sur la table d'où descend Hoche.

DESMOULINS.

Liberté ! Liberté !... Elle plane au-dessus de nos têtes. Elle m'emporte dans sa tempête sacrée. A la victoire ! Marchons dans le vent de ses ailes ! Le temps de la servitude passe... il est passé. Debout ! Retournons la foudre contre les misérables qui l'ont armée ! — Au Roi ! La foule crie : « Au Roi ! » — Regardez-moi, espions, qui êtes ici cachés ! C'est moi, Camille Desmoulins, qui appelle Paris à la révolte ! Je ne crains rien : quoi qu'il arrive, on ne me prendra pas vivant. Il montre un pistolet qu'il a sorti de sa poitrine. Le seul malheur serait de voir la France redevenir esclave. Nous ne le verrons point. Elle sera libre avec nous, ou mourra avec nous. Oui, comme Virginius, nous la poignarderons de nos mains, plutôt que de la laisser violer par les tyrans. ... Frères, nous serons libres ! Nous le sommes déjà ! Aux Bastilles de pierre opposons la muraille de nos poitrines, forteresse inexpugnable de la Liberté ! — Regardez ! Le ciel s'ouvre, les dieux sont pour nous. Le soleil déchire les

nuées. Un frisson de joie remue les feuilles des marronniers. O feuilles, qui frémissez de la fièvre d'un peuple qui s'éveille à la vie, soyez nos couleurs, notre signe de ralliement, notre promesse de victoire, feuilles, couleur d'espérance, couleur de la mer, couleur de la Nature jeune et libre ! — Il arrache une petite branche. *In hoc signo vinces !* Liberté ! Liberté !

LE PEUPLE.

Liberté !

Ils se pressent autour de Desmoulins, l'étreignent et l'embrassent.

LA CONTAT, parant ses cheveux avec les feuilles d'arbre.

O jeune Liberté ! verdoie dans mes cheveux et fleuris dans mon cœur ! — Elle jette à poignées les feuilles autour d'elle. Amis, fleurissez-vous de la cocarde de l'été !

Le peuple arrache les feuilles et dépouille les arbres.

LA VIEILLE MARCHANDE.

Au roi ! il l'a bien dit ! Il faut aller au roi ! — A Versailles, mes enfants !

HULIN, montrant la vieille et la Contat.

Les voilà plus enragées que les autres !

HOCHE.

Nous aurons du mal à les arrêter maintenant.

LE PEUPLE.

Au Champ de Mars ! — Au devant des Versaillais ! Nous allons leur montrer de quel bois on se chauffe ! — Misérables ! ils pensaient étouffer en silence le peuple de Paris !

LA VIEILLE.

J'aurai leur poil. Je leur ferai la barbe, à ces brigands d'Allemands !

DESMOULINS.

Ils ont banni notre Necker. — Et nous, nous les bannissons ! Nous voulons que Necker reste. Et nous allons montrer au monde notre volonté.

LE PEUPLE.

Une procession en l'honneur de Necker ! — Son portrait est ici, chez Curtius, dans le cabinet des figures de cire. — Promenons-le en triomphe ! — Le magasin est fermé ! — Enfonçons la boutique !

GONCHON, à ses gens.

Attention ! Profitons de l'occasion !

UN DES GENS DE GONCHON.

Monsieur Gonchon ! Ils dévalisent tout !

GONCHON.

Laisse-les faire, fais comme eux.

LE MARCHAND.

Mais ils vont entrer chez nous !

GONCHON.

Contre le tonnerre ne pète !

Il entre dans la boutique à la suite du peuple, et crie comme les autres. Le reste de la foule court de tous côtés ; et en quelques moments, on voit surgir partout des bâtons, des épées, des pistolets, des haches.

LE PEUPLE.

Du recueillement, camarades ! point de désordre ! — Holà, gamin ! à l'école ! On n'est pas ici pour rire ! — Il faut que ce soit solennel, lugubre ! Il faut apprendre aux tyrans la terreur sacrée de la nation.

Le buste de Necker sort de la boutique, porté triomphalement par le crocheteur athlétique, qui le serre contre sa poitrine. La foule se presse autour de lui.

LE PEUPLE.

Chapeaux bas ! Voici notre défenseur, notre père ! — Couvrez-le de crêpe ! La Patrie est en deuil !

Gonchon et ses gens sortent de la boutique, portant derrière les autres le buste du duc d'Orléans, et affectant les attitudes recueillies et exaltées des autres. Le peuple n'y prend pas garde.

HULIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

HOCHE.

C'est le patron de notre ami Gonchon, le citoyen d'Orléans.

HULIN.

Je m'en vais lui casser la tête, ainsi qu'à ceux qui le portent.

HOCHE, souriant.

Non, non, laisse-le. Il faut toujours laisser se compromettre les gens.

HULIN.

Tu ne le connais donc pas ?

HOCHE.

Un Orléans ? Qui en connaît un, les connaît tous. Un gamin vicieux, qui s'accroche aux jupes de la Liberté, et tâche de fourrer sa main dessous. Il veut se faire gifler. Il le sera. Laisse-le faire.

HULIN.

Mais s'il veut escamoter la Liberté ?

HOCHE.

Cet avorton ? Qu'il prenne garde seulement qu'elle ne lui escamote la tête !

Gonchon et ses gens couvrent d'un crêpe le buste de d'Orléans, à l'imitation des porteurs de Necker. Un cortège s'organise avec un ordre bizarre et solennel. Silence imposant. — Tout à coup, la vieille marchande arrive en battant du tambour. Une clameur formidable s'élève.

LE PEUPLE.

En avant !

Le cortège s'ébranle. D'abord, la vieille au tambour. Puis le buste de Necker, que le crocheteur a posé sur sa tête. Il est entouré d'hommes du peuple avec des bâtons et des haches, — de jeunes élégants vêtus de soie rayée, parés de montres et de bijoux, et armés de gourdins ou d'épées, — de gardes françaises, le sabre nu, — de femmes, au premier rang desquelles vient la Contat, au bras de Desmoulins. — Puis, Gonchon, portant le buste du duc d'Orléans, entouré des marchands du Palais-Royal. — Puis

la foule. — Grand silence bourdonnant et solennel, d'où s'élèvent, de distance en distance, des acclamations qui parcourent tout le cortège en même temps, comme des frissons, et se taisent en même temps.

HOCHE, montrant le peuple à Hulin.

Eh bien, Hulin, es-tu convaincu maintenant ?

HULIN.

C'est absurde... Cette foule en désordre, qui va attaquer une armée... Ils vont se faire massacrer. Cela ne rime à rien. — Il suit la foule.

HOCHE.

Où vas-tu ?

HULIN.

Avec eux, naturellement.

HOCHE.

Vieux camarade, ton instinct est meilleur que ta tête.

HULIN.

Voyons, tu comprends cela, toi ? Tu sais où va ce peuple d'aveugles ?

HOCHE.

Ne t'inquiète pas de comprendre. Il sait, il voit pour toi.

HULIN.

Qui ?

HOCHE.

L'Aveugle.

Roulement lugubre du tambour qui s'éloigne. Le peuple défile lentement. — Silence.

ACTE II

La nuit du lundi 13 au mardi 14 juillet. — Deux à trois heures du matin.

Une rue de Paris, au faubourg Saint-Antoine. — Au fond se dresse, au-dessus des maisons, la masse énorme et noire de la Bastille, dont les tours, que la nuit enveloppe, surgissent peu à peu sur le ciel, à mesure que l'aube approche. — A droite, à un tournant de la rue, la maison de Lucile. Un volubilis s'enroule à l'appui du balcon, et grimpe le long du mur. — Point de réverbères. La rue est éclairée par des chandelles, placées au rebord des fenêtres. — Au loin, sonnent les enclumes des forges et les marteaux, parfois le tocsin des cloches d'églises, ou des coups de feu très éloignés. — Des gens du peuple et des bourgeois travaillent à une barricade de tonneaux, de bois et de pierres, au détour de la rue, sous la fenêtre de Lucile.

UN MAÇON.

Encore quelques pierres.

UN OUVRIER, chargé de son lit.

Tiens, mets cela. C'est mon lit.

LE MAÇON.

Tu vas dormir ici?

L'OUVRIER.

Tout à l'heure, avec une balle dans le corps.

LE MAÇON.

Tu es gai.

L'OUVRIER.

Si les brigands passent, nous n'avons plus besoin de rien. Nos lits sont faits ailleurs.

UN MENUISIER.

Aide-moi à tendre cette corde.

UN APPRENTI.

Pourquoi faire ?

LE MENUISIER.

Pour faire tomber les chevaux.

UN OUVRIER TYPOGRAPHE.

Camuset, eh !

UN AUTRE.

Quoi ?

LE TYPOGRAPHE.

Écoute.

L'AUTRE.

Quoi ?

LE TYPOGRAPHE.

Tu n'entends pas ?

L'AUTRE.

J'entends les enclumes qui tintent. Dans toutes les forges, on fabrique des piques.

LE TYPOGRAPHE.

Non, ce n'est pas cela. — Par là... — Il montre la terre.

L'AUTRE.

Par là ?

LE TYPOGRAPHE.

Oui. Sous terre. Il se couche, l'oreille contre le sol.

L'AUTRE.

Tu rêves.

L'OUVRIER, couché par terre.

On dirait un bruit de mine.

L'AUTRE.

Sacrebleu ! ils vont nous faire sauter !

LE MENUISIER, incrédule.

Allons donc !

L'OUVRIER, couché.

Ils ont caché là-dessous des milliers de tonneaux de poudre.

L'AUTRE OUVRIER.

C'est pour cela qu'on n'en trouve plus nulle part.

LE MENUISIER.

Crois-tu qu'une armée se promène sous terre, aussi aisément qu'une bande de rats ?

L'OUVRIER, couché.

Tiens, parbleu ! ils ont des souterrains qui vont de la Bastille à Vincennes.

LE MENUISIER.

Tout ça, ce sont des contes de peau d'ânon.

L'AUTRE OUVRIER, s'est aussi mis à quatre pattes pour écouter.

Le bruit s'éloigne.

LE PREMIER OUVRIER, se relevant.

Je vas toujours voir dans la cave. Viens-tu avec moi, Camuset ?

Ils entrent tous deux dans une maison.

LE MENUISIER, riant.

Dans la cave ? Ah ! la, la ! — Ils cherchent un prétexte pour s'huiler le gosier. Nous, finissons notre travail.

LE MAÇON, jetant un regard derrière lui, en travaillant.

Ah ! bon Dieu !

LE MENUISIER.

Qu'est-ce que tu as ?

LE MAÇON, montrant la Bastille.

J'ai ça, ça, qui me pèse sur le dos. Toutes les fois que je me retourne et que je la vois, cette Bastille, cela me serre à la gorge.

LE MENUISIER.

Bon ! L'un regarde sous terre, l'autre regarde en l'air. Ne te retourne pas, et travaille.

LE MAÇON.

J'ai beau faire. Je la sens là. C'est comme si quelqu'un se tenait derrière moi, le poing levé sur ma tête, prêt à m'assommer. — Bon Dieu !

UN VIEUX BOURGEOIS.

Il a raison : nous sommes guettés par ses canons. A quoi sert ce que nous faisons ? D'un revers de la main, elle abattra tout cela comme un château de cartes.

LE MENUISIER.

Mais non, mais non.

LE MAÇON, montrant le poing à la Bastille.

Coquine ! — Ah ! quand est-ce qu'on en sera débarrassé ?

LE MENUISIER.

Bientôt.

PLUSIEURS.

Tu crois ? — Comment ?

LE MENUISIER.

Je ne sais pas, moi. Mais cela sera. Courage ! Allons ! Il n'y a si longue nuit, qui n'aboutisse au jour. — Ils travaillent.

L'APPRENTI.

En attendant, on n'y voit guère.

LE MENUISIER, criant aux fenêtres.

Hé ! là-haut ! — Hé ! les femmes ! Soignez vos lampions ! Nous avons besoin d'y voir, cette nuit.

UNE FEMME, à une fenêtre, rallumant des chandelles.

Eh bien, cela avance-t-il ?

LE MENUISIER.

Il y en a plus d'un qui y laissera sa carcasse avant qu'ils passent.

LA FEMME.

Viennent-ils bientôt ?

LE MENUISIER.

On dit que Grenelle est en sang. On entend tirer du côté de Vaugirard.

LE VIEUX BOURGEOIS.

Ils attendent le jour pour entrer.

LE MAÇON.

Quelle heure est-il ?

LA FEMME.

Trois heures. Écoute : le coq chante.

LE MAÇON, s'essuyant avec sa manche.

Hâtons-nous, hâtons-nous ! Cré Dieu ! qu'il fait chaud !

LE MENUISIER.

Tant mieux donc ! Labour d'été vaut fumier.

LE VIEUX BOURGEOIS.

Je n'en puis plus.

LE MENUISIER.

Reposez-vous un peu, monsieur le notaire. Chacun n'est tenu de faire que ce qu'il peut.

LE VIEUX BOURGEOIS, apportant un pavé.

Je veux encore mettre celui-là.

LE MENUISIER.

Allez plus posément. Qui ne peut galoper, qu'il trotte.

LA FEMME.

A-t-on enfin des fusils ?

LE MENUISIER.

Bah ! à l'Hôtel de Ville, ils nous bernent toujours avec des promesses. Ils sont quelques centaines de bourgeois qui accaparent tout.

LE MAÇON.

N'importe ! On a des couteaux, des bâtons, des pierres. Pour tuer, tout est bon.

LA FEMME.

J'ai monté dans ma chambre des tuiles, des tessons, des culs de bouteilles ; j'ai tout apporté près de la fenêtre, tout, la vaisselle, les meubles. S'ils passent, je leur casse la gueule.

UNE AUTRE FEMME, à sa fenêtre.

Moi, ma chaudière est sur le feu, et bout depuis le dîner. J'y fais cuire des pavés. Qu'ils viennent : je les grillerai.

UN GUEUX, avec un fusil, s'adressant à un bourgeois.

Donne-moi de l'argent.

LE BOURGEOIS.

On ne mendie pas ici.

LE GUEUX.

Je ne te demande pas du pain, quoique j'aie les boyaux vides. Mais j'ai un fusil, et rien pour acheter de la poudre. Donne-moi de l'argent.

UN AUTRE GUEUX, un peu aviné.

De l'argent, j'en ai, moi, tant que tu veux.

Il sort une poignée d'argent.

PREMIER GUEUX.

D'où as-tu ça ?

DEUXIÈME GUEUX.

Je l'ai pris aux Lazaristes aujourd'hui, quand on a pillé le couvent.

PREMIER GUEUX, le prend à la gorge.

Tu veux donc déshonorer le peuple, cochon ?

DEUXIÈME GUEUX, cherchant à se dégager.

Eh bien, quoi ? Tu es fou ?

PREMIER GUEUX, le secouant.

Vide tes poches !

DEUXIÈME GUEUX.

Mais...

PREMIER GUEUX, vidant les poches de l'autre.

Vide tes poches, voleur !

DEUXIÈME GUEUX.

Est-ce qu'on n'a plus le droit de voler les aristos ?

LA FOULE.

Pends-le ! — Accroche-le à l'enseigne ! — Non, une rossée suffit. Demande pardon au peuple. — Bon. — Maintenant, déguerpis !

L'homme se sauve à toutes jambes.

PREMIER GUEUX, se remettant au travail.

On aurait mieux fait de le pendre, pour l'exemple. Il en reviendra d'autres. On est exposé à se salir, dans la compagnie de ces voleurs. C'est désagréable.

CAMILLE DESMOULINS, entrant comme toujours, le nez au vent, flânant et distrait.

Tu en seras quitte pour un coup de brosse.

Ils rient et se remettent au travail.

LE PEUPLE.

Allons, finissons-en.

DESMOULINS, regardant la maison et les travailleurs.

Ma Lucile est ici. Je viens de chez elle. La maison était vide. On m'a dit que toute la famille était allée dîner chez des parents, au faubourg Saint-Antoine. Ils n'ont pas pu revenir, sans doute. Ils ont été bloqués. — Eh ! parbleu ! je crois bien ! Quelle fortification ! Escarpe et contrescarpe, lune et demi-lune, rien n'y manque. Ils font le siège de la maison. — Mais, mes enfants, il s'agit de démolir la Bastille ; il ne s'agit pas d'en construire une autre. — Je ne sais pas ce que vos ennemis en penseront. En tout cas, c'est excessivement dangereux pour vos amis. Je viens de me prendre les jambes dans vos ficelles ; un peu plus, j'y restais. — Ce tonneau ne tient pas. Il faut remettre des pavés.

LE MENUISIER.

Est-ce que tu travailles aussi bien que tu parles ?

DESMOULINS, gaiement, prenant un pavé.

Je sais aussi travailler.

Du sommet de la barricade, où il monte, il peut toucher la fenêtre de la maison. A l'intérieur de la chambre, on voit passer une lumière. Desmoulins regarde.

Elle est là.

LE VIEUX BOURGEOIS.

Le prévôt Flesselles trahit. Il feint d'être avec nous. Il est en correspondance avec Versailles.

LE MAÇON.

C'est lui qui a inventé cette milice bourgeoise, qui, sous prétexte de nous défendre, cherche à nous lier les mains. Ce sont tous des Judas, là-dedans, vendus, et prêts à nous vendre.

LE MENUISIER.

Tout ceci nous apprend, mes amis, qu'il ne faut compter que sur soi. Il y a longtemps que je sais cela.

Pendant ce temps, Camille frappe doucement du doigt la vitre, en murmurant : « Lucile ». — La lumière s'éteint. La fenêtre s'ouvre. Le minois de Lucile paraît, avec ses dents qui sourient. — Ils mettent tous deux un doigt sur leur bouche, pour s'avertir de prendre garde. Ils se parlent par signes amoureux et amusés. Chaque fois que les travailleurs de la barricade relèvent la tête de leur côté, Lucile referme vite la fenêtre entr'ouverte. Deux ouvriers l'aperçoivent pourtant.

UN OUVRIER, montrant Desmoulins.

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc ?

DEUXIÈME OUVRIER

Le petit est amoureux. Bah ! ne les gênons pas !

PREMIER OUVRIER.

Il ne s'en battra que mieux. Le coq défend sa poule.

Ils continuent de travailler, tout en jetant de temps en temps un regard curieux et bon enfant au petit manège des deux amants : mais c'est avec précaution, pour ne pas les gêner.

LUCILE, à voix basse.

Que faites-vous là ?

DESMOULINS.

Un fort pour vous défendre.

Ils se regardent avec des yeux riants.

LUCILE.

Je ne peux pas rester. Mes parents sont à côté.

DESMOULINS.

Encore un peu !

LUCILE.

Plus tard. Quand tout le monde sera couché, et qu'ils seront partis. Même jeu. Lucile prête l'oreille aux bruits de la maison.

On m'appelle. Attendez-moi.

Elle lui envoie un baiser et disparaît.

LE MAÇON, regardant la barricade.

Là ! Voilà qui est fait, — et bien fait, j'ose le dire. Il ne manque plus qu'un bouquet sur le faîte.

LE MENUISIER, frappant sur l'épaule de Desmoulins.

Ne travaille pas trop ; tu attraperas la pleurésie.

DESMOULINS.

Chacun son ouvrage, camarade. Après tout, si cette barricade est debout, c'est ma voix qui l'a fait lever.

LE MAÇON.

Que chantes-tu là ?

LE MENUISIER.

C'est de la voix que tu travailles ?

DESMOULINS.

Aucun de vous n'était-il au Palais-Royal, hier ?

LA FOULE.

Au Palais-Royal ? — Attends donc ! — Est-ce que tu serais le petit qui nous a appelés aux armes, qui a donné la cocarde ? C'est toi monsieur Desmoulins ? — Sacrebleu ! que c'était beau ! comme tu as parlé ! J'en ai pleuré comme

un veau. — Ah ! le brave petit homme ! — Monsieur Desmoulins, monsieur Desmoulins, voulez-vous me permettre ? Il faut que je vous serre la main ! — Vive monsieur Desmoulins ! Vive notre petit Camille !

GONCHON, capitaine de la milice bourgeoise, entrant, suivi d'une patrouille de sa compagnie.

Qu'est-ce que vous foutez là ? Qu'avez-vous à gueuler ? Vous troublez l'ordre, vous réveillez le quartier. Au large ! Rentrez chez vous !

LE PEUPLE.

C'est encore cette sacrée garde bourgeoise ! Mousse pour le guet ! Bran pour les sergents ! — Troubler l'ordre ? C'est trop fort ! — Nous défendons Paris.

GONCHON.

Cela ne vous regarde pas.

LE PEUPLE, stupéfait et indigné.

Cela ne nous regarde pas ?

GONCHON, plus fort.

Cela ne vous regarde pas. Cela ne regarde que nous. C'est nous, que le Comité permanent a chargés de la défense. Foutez le camp !

DESMOULINS, regardant de plus près.

Mais c'est Gonchon !

GONCHON, tombant en arrêt devant la barricade.

Nom de nom de nom de nom de sacré mille tonnerres ! Qui sont les enfants de garce qui se sont permis d'élever cette machine, de démolir la rue, d'interrompre la circulation ? Flanquez-moi ça par terre !

LE PEUPLE, hors de lui.

Renverser notre barricade ! Qu'ils s'en avisent !

LE MENUISIER.

Écoute, capitaine, écoute bien, et pèse ce qu'on va dire.

On consent à s'en aller, et à ne pas discuter les ordres du Comité, quoiqu'ils soient imbéciles. Il faut de la discipline, quand on est en guerre ; et on se soumet. Mais, si on touche une pierre à notre fortification, on te casse la figure, à toi, et à tes singes.

LE PEUPLE.

Démolir notre barricade !

GONCHON.

Qui parle de la démolir ? Sommes-nous des maçons ? Nous avons autre chose à faire. Au large !

LE MAÇON, menaçant.

On s'en va, mais tu as compris ?

GONCHON, avec aplomb.

J'ai dit qu'on n'y toucherait pas ; et personne n'y touchera. Pas de réplique !

Les travailleurs de la barricade se dispersent. Desmoulins s'attarde.

GONCHON.

Est-ce que tu n'as pas entendu, toi ?

DESMOULINS.

N'y a-t-il pas de privilèges pour les amis, Gonchon ?

GONCHON.

C'est toi, damné bavard ? — Arrêtez ce drôle !

ROBESPIERRE, entrant.

Sacrilège, qui ose porter la main sur un fondateur de la Liberté !

DESMOULINS.

Ah ! Robespierre ! — Merci.

GONCHON, lâchant Desmoulins.

A part. Un député ! au diable ! — Haut. C'est bon. Je suis chargé de défendre l'ordre. Je maintiendrai l'ordre malgré tout.

ROBESPIERRE.

Viens avec moi, Camille. Nos amis se réunissent, cette nuit, dans cette maison.

Il montre la maison de gauche, au premier plan.

DESMOULINS, à part.

D'ici, je verrai la fenêtre de Lucile.

Ils s'approchent de la maison, à la porte de laquelle, dans un renfoncement obscur, un homme en chemise, jambes nues, un fusil sur l'épaule, fumant sa pipe, monte la garde.

L'HOMME EN FACTION

Qui êtes-vous ?

ROBESPIERRE.

Robespierre.

L'HOMME.

Connais pas.

ROBESPIERRE.

Député d'Arras.

L'HOMME.

Montrez votre carte.

DESMOULINS.

Desmoulins.

L'HOMME.

Le petit à la cocarde ? Passez, camarade.

DESMOULINS, montrant Robespierre.

Il est avec moi.

L'HOMME.

Allons, passez aussi, citoyen Robert Pierre.

DESMOULINS, fat.

Admire, mon ami, le pouvoir de l'éloquence.

Robespierre le regarde, sourit amèrement, soupire, et le suit sans parler.

GONCHON, s'approchant de l'homme en faction.

Qu'est-ce encore que celui-là ?

L'HOMME.

Au large !

GONCHON.

Comment, coquin ? Que fais-tu là ?

L'HOMME, emphatique.

Je veille sur la nation, sur la pensée de la nation.

GONCHON.

Qu'est-ce qu'il raconte ? As-tu des papiers ? Qui t'a chargé de ce soin ?

L'HOMME.

Moi.

GONCHON.

Veux-tu rentrer chez toi !

L'HOMME.

Je suis chez moi ici. Mon chez moi, c'est la rue. Je n'ai pas de maison. Rentre chez toi toi-même, bourgeois. Ote-toi de mon pavé !

Il s'avance vers lui, d'un air menaçant.

GONCHON.

C'est bon. Pas de querelles.... Je ne perdrai pas mon temps à me colleter avec un ivrogne. Cuve ton vin, soûlard ! — Et nous, continuons notre ronde.... Ah ! les gueux ! on n'en viendra jamais à bout ! On a beau avoir l'œil ouvert ; les barricades sortent de terre, comme des champignons ; et toutes les rues sont pleines de ces fainéants, qui ne pensent qu'à se battre. Si on les laissait faire, morbleu ! il n'y aurait plus de roi demain.

Il sort avec ses hommes.

L'HOMME EN FACTION.

Regardez-moi ces empotés, ces crapauds bleus, ces Jocrisses qui mènent les poules pisser ! Parce que ça s'est donné des titres, ça prétend faire la loi à unhomme libre !... Bourgeois ! Dès qu'ils sont quatre ensemble, ils forment

des comités, ils noircissent du papier, ils veulent tout réglementer. — Montre tes papiers, qu'il dit ! — Comme si on avait besoin de leur permission, de leurs signatures, et autres simagrées, pour se défendre, quand on vous attaque ! Que chacun se garde soi-même ! Est-ce pas honteux, quand on est un homme, de s'en remettre à d'autres du soin de vous défendre ! De vrai, ils voudraient bien nous faire rendre nos fusils, nous remettre sous le licou. — C'est le ventre de ma mère : on n'y retourne plus. — Et ces autres naïfs, qui crient qu'on les trahit, et qui, à la première injonction, plantent là leur barricade, par respect pour les autorités constituées, et pour ceux qui ont des quibus ! L'habitude du collier : ça ne se perd pas en un jour. C'est heureux qu'il y ait comme moi des chiens errants qui n'ont pas de gîte, et qui ne respectent rien. C'est bon : on reste là, et on veille à leur place. Tonnerre ! On ne laissera pas prendre notre Paris. On a beau n'avoir rien : c'est à moi, comme à eux ; on y tient maintenant. Hier, je ne m'en souciais guère. Que me faisait cette ville, où je n'ai même pas une niche pour m'abriter quand il pleut, et trouver ma pâtée quand j'ai faim ? Que me faisait leur bonheur ou leur malheur à tous ? — Tout est changé maintenant. J'ai ma part dans tout ce qui se fait ici ; tout est un peu à moi ; leurs maisons, leur argent, leur cerveau. Il faut que je veille dessus ; ils travaillent pour moi. On est égaux, qu'ils disent, égaux et libres... Bon Dieu ! je sentais ça, mais je ne pouvais pas le dire.... Libre !... On est gueux, on a faim, on a le ventre vide, ça ne fait rien : on est libre. Libre ! Ça dilate la poitrine. On respire. On est un roi. On marcherait sur le monde. — Il s'exalte en parlant, et marche à grands pas. Hé là ! Je suis comme ivre, la tête me tourne ; je n'ai pourtant pas bu. Qu'est-ce donc ? — C'est la gloire !

HULIN, sortant de la maison.

Ouf ! j'étouffe là-dedans. Il faut que je sorte.

L'HOMME EN FACTION.

Eh ! Hulin ! qu'est-ce qu'ils font ?

HULIN.

Ce qu'ils font ? — Ils parlent, ils parlent. Ah ! les sacrés bavards ! ils ne sont jamais embarrassés pour enfiler des phrases... Desmoulins fait des coq-à-l'âne, et bredouille des mots latins. Robespierre, lugubre, offre de s'immoler. Ils mettent tout en question : les lois, le contrat social, la raison, les origines du monde. L'un fait la guerre à Dieu, et l'autre à la Nature. Mais quand il s'agit d'aviser à la guerre réelle, de parer au danger, plus personne ! en fait de conseil, faire comme on fait à Paris, quand il pleut : laisser pleuvoir. — Au diable les phraseurs !

L'HOMME.

Il ne faut pas en dire du mal. C'est beau de bien parler. Mâtin ! il y a de ces mots qu'ils disent, qui vous remuent jusqu'au fond des tripes. Ça fait froid dans le dos. On pleurerait, on tuerait son père, on est fort comme le monde, on se croit le bon Dieu. — Seulement, chacun sa besogne ! Ils pensent pour nous. C'est à nous d'agir pour eux.

HULIN.

Et que diable veux-tu faire ? Regarde.

Il montre la Bastille.

L'HOMME.

Des lumières se promènent sur la tour de gauche. Ils ne dorment pas plus que nous, là-haut. Ils font la toilette de leurs canons.

HULIN.

Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec eux ? On ne peut pas résister.

L'HOMME.

Voire.

HULIN.

Qu'est-ce que tu dis ?

L'HOMME.

Je dis : Voire. Deux petits font un grand.

HULIN.

Tu es un optimiste.

L'HOMME.

C'est ma nature.

HULIN.

Ça ne paraît pourtant pas t'avoir très bien réussi.

L'HOMME, de bonne humeur.

C'est ma foi vrai. La chance et moi, nous ne sommes pas cousins. Depuis que je me connais, je ne me rappelle pas avoir souhaité une seule chose qui soit jamais arrivée. — Riant. Bon sang ! J'en ai-t-y eu du guignon dans ma vie ! Ah ! on n'a pas toujours du plaisir en ce monde ; la vie est mélangée, toutes heures ne sont pas bonnes. — Ça ne fait rien. J'espère toujours. On se trompe quelquefois. Mais cette fois-ci, Hulin, je sens que c'est la bonne. Le vent tourne. La fortune est avec nous.

HULIN, goguenard.

La fortune ? Tu feras bien de lui demander d'abord qu'elle te chausse un peu mieux.

L'HOMME, regardant ses pieds nus.

J'aime mieux être dans ces souliers que dans ceux de Capet. J'irai bien sur ces pieds-là jusqu'à Vienne ou Berlin, s'il le faut, pour faire la leçon aux rois.

HULIN.

Tu n'as pas assez de besogne ici ?

L'HOMME.

Cela ne durera pas toujours. Quand nous en aurons fini, quand on aura fait la toilette de Paris et de la France, pourquoi n'irions-nous pas ensemble, — hé ! Hulin ! — bras dessus bras dessous, tous, soldats, bourgeois, et canaille, écheniller l'Europe ? On n'est pas égoïste. Il n'y a pas de plaisir à garder son plaisir pour soi. Moi, toutes fois que je sais quelque chose de nouveau, il faut que j'en fasse part aux autres. Depuis que ces choses bourdonnent en moi :

Liberté, et tout ce nom de Dieu de tonnerre, je crève d'envie de les répéter à tous, de les gueuler dans le monde. Cré nom ! Si les autres sont comme moi, cela fera une belle musique ! Je vois déjà le sol trembler sur notre passage, et l'Europe bouillir, comme le vin dans la cuve. Les peuples se jettent à notre cou. C'est comme des ruisseaux qui forment une rivière. On est un fleuve, on balaye tout.

HULIN.

Est-ce que tu es malade ?

L'HOMME.

Moi ? Je suis sain comme un chou cabus.

HULIN.

Et tu rêves souvent tout éveillé, comme ça ?

L'HOMME.

Tout le temps. Ça fait du bien. A force de rêver, il finira bien toujours par arriver quelque chose de ce que je rêve. — Hein ! Hulin, qu'en dis-tu ? ça ne serait-il pas une belle promenade ? Est-ce que tu n'en es pas ?

HULIN.

Bon. Quand tu auras pris Vienne et Berlin, je me charge de les garder.

L'HOMME.

Ne ris pas. Qui sait ?

HULIN.

Après tout ! Tout arrive.

L'HOMME.

Tout ce qu'on veut, arrive.

HULIN.

En attendant, je voudrais bien savoir ce qui arrivera tout à l'heure.

L'HOMME.

Ça, c'est le difficile. Comment est-ce qu'on fera ? — Bah ! nous verrons bien. A chaque heure suffit sa tâche.

HULIN.

Diables de Français, ils sont tous les mêmes. Ça pense à ce qui se passera dans un siècle, et ça ne pense pas au lendemain.

L'HOMME.

Possible. Aussi, on pensera à nous dans les siècles à venir.

HULIN.

Cela te fera grand bien !

L'HOMME.

Mes os en jubilent d'avance. Ce qui me vexe seulement, c'est qu'on ne saura pas mon nom dans l'histoire.

HULIN.

Vaniteux !

L'HOMME.

Que veux-tu ! J'aime la gloire.

HULIN.

C'est une belle chose, bien sûr. — Le malheur est qu'on n'en jouit que quand on est pourri. Une bonne pipe vaut mie ux

Vintimille arrive de la droite.

VINTIMILLE.

Les rues vides. Deux gueux qui parlent de gloire, en s'épuçant. Un monceau de meubles brisés par une population d'épileptiques. Voilà cette grande révolte ! Une patrouille suffirait à mettre Paris à la raison. Qu'attendent-ils à Versailles ?

L'HOMME, se relevant brusquement et allant à Vintimille.

Et cet autre, que veut-il ?

VINTIMILLE, le regardant ironiquement.

Est-ce le nouvel uniforme de MM. les archers du guet? — Ote-toi de là, mon ami !

L'HOMME.

Qui êtes-vous ? où allez-vous, à cette heure ?

VINTIMILLE, lui tendant un papier.

Sais-tu lire ?

L'HOMME.

Des papiers? — Évidemment que je sais lire. — A Hulin. Lis, toi. Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

HULIN, après avoir lu.

Laissez-passer. C'est en règle. Signé du Comité de l'Hôtel de Ville. Contresigné : le capitaine de la milice bourgeoise, Gonchon.

L'HOMME.

Une bonne plaisanterie ! Tout cela, ça s'achète.

Tout en grognant, il laisse passer Vintimille.

VINTIMILLE.

Sans doute. Tout s'achète.

Tout en passant, il tend dédaigneusement de l'argent à l'homme.

Bonsoir.

L'HOMME, sursautant.

Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

VINTIMILLE, sans se retourner.

Tu le vois bien. Prends, et tais-toi.

L'HOMME, courant à Vintimille et lui barrant le passage.

Tu es donc un aristocrate ? tu veux m'acheter !

HULIN, s'interposant.

Laisse, camarade, laisse. Je le connais très bien.

Il s'avance vers Vintimille.

VINTIMILLE, sans se troubler.

Mais en effet, c'est...

HULIN.

C'est Hulin.

VINTIMILLE.

Oui da.

Un instant de silence. Ils se regardent tous deux.

HULIN, à l'homme.

Laisse passer.

L'HOMME, criant, furieux.

Il a voulu m'acheter, acheter ma conscience !

VINTIMILLE.

Ta conscience ? Que veux-tu que j'en fasse ? Voilà une belle denrée ! Je paye pour les services qu'on me rend. Prends vite.

L'HOMME.

Je ne rends pas de services. Je fais mon devoir.

VINTIMILLE.

Alors, c'est pour payer ton devoir : que m'importe ?

L'HOMME.

On ne paye pas un devoir. Je suis libre !

VINTIMILLE.

Ce n'est ni ton devoir, ni ta liberté, qui te nourrira. Je n'aime pas les phrases. Allons, dépêche-toi. L'argent est toujours bon à prendre, pour quelque raison que ce soit. Ne fais donc pas de façons. Tu en meurs d'envie. Je sais bien que tu cèderas toujours, c'est une question de prix. Tu n'en as pas assez ? Combien veux-tu, homme libre ?

L'HOMME, qui a été plusieurs fois sur le point de prendre l'argent, se jette sur Vintimille. Hulin l'arrête.

Laisse-moi, Hulin, laisse-moi !

HULIN.

Paix !

L'HOMME.

Non, il faut que je le tue !

VINTIMILLE.

Qu'a-t-il ?

L'HOMME, maintenu par Hulin, — à Vintimille.

Allez-vous en ! — Pourquoi êtes-vous venu ? J'étais heureux, je ne sentais pas ma misère, j'étais libre, j'étais maître de tout. Vous me rappelez que j'ai faim, que je n'ai rien, que je ne m'appartiens pas, qu'un gredin peut être maître de moi, avec un peu de sale argent, qui avilit, et dont on a besoin. Vous m'avez gâté toute ma joie. Allez-vous en !

VINTIMILLE.

Voilà bien du bruit pour peu de chose. Qui se soucie de tes scrupules ? Je ne te demande rien. Prends.

L'HOMME.

J'aimerais mieux crever. — Toi, Hulin, donne-moi.

Vintimille tend l'argent à Hulin, qui retire sa main. L'argent tombe. L'homme le ramasse.

HULIN.

Où vas-tu ?

L'HOMME.

Me soûler, afin d'oublier.

VINTIMILLE.

Oublier quoi ?

L'HOMME.

Que je ne suis pas libre. — Canaille !

Il sort.

VINTIMILLE.

Faiseur d'embarras ! Il n'y a rien de si sot qu'un gueux, qui se permet de faire l'orgueilleux, et qui n'a pas les moyens de l'être. — Bonsoir, mon garçon. Merci.

HULIN.

Gardez vos remerciements. Je n'ai pas voulu vous nommer : car vous ne seriez pas sorti vivant d'ici. C'eût été une trahison de ma part, et je suis un honnête homme. D'ail-

leurs, je n'aime pas toutes ces violences, et je ne crois guère à leurs révolutions. Mais je ne suis pas des vôtres, et je ne veux pas non plus que vous puissiez nuire à mes camarades. Qu'êtes-vous venu faire ici ?

VINTIMILLE.

Je te trouve bien curieux.

HULIN.

Pardon ; mais vous jouez avec la mort. Ignorez-vous comme on vous hait ?

VINTIMILLE.

Je viens de chez ma maîtresse. Pour deux ou trois fous, vais-je changer mes habitudes ?

HULIN.

Ils sont plus nombreux que vous ne croyez.

VINTIMILLE.

Tant mieux. Plus ils seront nombreux et insolents, mieux cela vaudra.

HULIN.

Pour qui ?

VINTIMILLE.

Pour nous. Notre temps est infecté par la sensiblerie : on n'ose pas agir. On craint de donner un ordre pour réprimer l'infâme licence de la populace, de peur de faire couler quelques gouttes de sang. Cette faiblesse est la cause des désordres qui ruinent le royaume. Nous ne serons sauvés du mal que par l'excès du mal. Une bonne émeute : voilà ce qu'il nous faut. Un prétexte à la répression. Nous sommes prêts. Ce sera l'affaire d'un jour ; et l'on en aura fini pour cinquante ans avec les stupides rêveries des philosophes et des avocats.

HULIN.

Ainsi une révolution ferait votre jeu ? Il ne vous déplairait pas que le peuple se livrât à de sanglantes violences ? Au besoin, quelques crimes ?

VINTIMILLE.

Pourquoi non ? Quelque chose qui fît du bruit.

HULIN.

Et si l'on commençait par vous ?

VINTIMILLE.

Quelle idée !

HULIN.

Savez-vous qu'il m'en prend envie, en ce moment ?

VINTIMILLE.

Non.

HULIN.

Ne me mettez pas au défi !

VINTIMILLE.

Eh non ! tu ne le feras pas, mon bon. Tu es honnête.

HULIN.

Qu'en savez-vous ? Je l'ai dit, je me suis vanté.

VINTIMILLE.

Mais non ; c'est maintenant que tu te vantes. Quand tu ne l'aurais pas dit, tu ne saurais être autrement ; cela se lit sur ta face.

HULIN.

Et cela m'empêche-t-il de vous arrêter, si je veux ?

VINTIMILLE.

Assurément. Il faut bien payer son honnêteté par quelques sacrifices. Que penserais-tu de toi-même, Hulin, si tu me trahissais ? Ne perdrais-tu pas à tout jamais ce bien inappréciable : ta propre estime ? Il n'est pas si facile que tu crois de se passer de scrupules. Tu te vantes, je te dis : tu es un honnête homme. — Adieu.

Il s'éloigne.

HULIN.

Il se moque de moi. Il me connaît. — C'est vrai. Les ca-

nailles auront toujours l'avantage sur les honnêtes gens, puisque ceux-ci s'imposent des règles, et les autres non. Alors, pourquoi rester honnête, puisque c'est une duperie? — Parce qu'on ne peut pas faire autrement, sans doute. Bah! cela vaut mieux ainsi. Je ne pourrais pas respirer, si j'étais aussi mal bâti moralement, aussi malpropre d'âme. — Il n'est que trop sûr qu'ils auront raison de nous... Le jour vient... C'eût été bon pourtant de vaincre... Les pauvres bougres! ils vont nous écraser! — Il hausse les épaules. Et puis après!...

On entend au *loin* la voix joyeuse de Hoche, au milieu des acclamations et des rires de la foule. — Les fenêtres des maisons s'ouvrent. Les gens se penchent pour voir. — Desmoulins, Robespierre et leurs amis sortent du café où ils sont réunis.

HULIN.

C'est Hoche! J'entends son rire! Ah! cela fait du bien!

Hoche entre, au milieu d'une troupe de gardes françaises en armes comme lui, et d'une foule qui rit et crie. La Contat se distingue entre tous par sa belle humeur. Marat, inquiet et soupçonneux, vient par une autre rue.

HOCHE, riant, montrant à ses camarades les fortifications populaires.

Regardez-moi ce travail. Quel est le Vauban qui a bâti cela? Ah! les braves gens! Je vous embrasserais tous. Quelle peine ils se sont donnée! Et pourquoi faire, bon Dieu? — Eh! mes amis, contre qui tout cela? Est-ce contre vos amis? Les ennemis ne viendront pas, allez, soyez tranquilles!

LE PEUPLE.

Vivent les gardes françaises!

Marat s'élance devant Hoche et lui barre le passage, les bras étendus.

MARAT.

Arrête, soldat! Pas un pas de plus!

La foule étonnée parle confusément, et se presse pour voir.

DESMOULINS.

Qu'a-t-il? Il perd la tête?

HULIN.

Il y a longtemps que c'est fait.

MARAT.

Rends ton sabre ! Rendez vos armes, tous !

DESMOULINS

Il va se faire écharper.

LES GARDES FRANÇAISES.

Comment, coquin ! — Rendre mon sabre ? — Je vais te le rendre dans le ventre.

LE PEUPLE.

Assommez-le !

HOCHE.

Paix ! Laissez-moi m'expliquer avec lui. Je le connais. — Lâche-moi, l'ami !

MARAT, se dressant sur la pointe des pieds pour prendre Hoche au collet.

Rends ton sabre !

HOCHE, se dégageant tranquillement et, de sa main posée sur lui, le maintenant malgré ses contorsions.

Et qu'en feras-tu, mon garçon ?

MARAT.

Je t'empêcherai de poignarder la liberté.

HOCHE.

Tu soupçonnes ceux qui viennent donner leur sang au peuple ?

MARAT.

Qui me prouve ta loyauté ? Pourquoi aurais-je confiance en des soldats inconnus ?

LES GARDES FRANÇAISES.

Casse-lui la tête, Hoche !

Hoche les apaise du geste, regarde Marat en souriant, et le lâche.

HOCHE.

Il a raison. Pourquoi aurait-il confiance en nous ? Il ne nous a pas vus à l'œuvre.

Marat, interdit, devient brusquement silencieux et immobile.

LES GARDES FRANÇAISES.

Sapristi ! C'est un peu fort de se laisser accuser, quand on risque la mort pour ces oiseaux-là !

HOCHE.

Bah ! il ne nous connaît pas, cela ne fait rien. Avec bonté. Tu te trompes. Marat ; mais tu fais bien de veiller sur le peuple. Au peuple. Nous nous comprenons à demi-mot, camarades ; il ne nous a fallu qu'un instant pour sentir que nous étions de braves gens, et pour avoir foi les uns dans les autres. Pourtant, il n'a pas tort de vous donner une leçon de prudence : nous sommes en temps de guerre, vous avez le droit de demander des comptes à tous, personne ne peut s'y soustraire.

LE PEUPLE.

Nous te connaissons, Hoche, tu es un ami.

HOCHE.

Prenez garde à vos amis. Souriant. Je ne dis point cela pour moi. Au reste, vous êtes encore en trop mauvaise situation pour avoir beaucoup d'amis : ils ne sont pas très dangereux. Mais quand vous serez puissants, vous les verrez venir, et c'est alors qu'il faudra ouvrir l'œil.

LES GARDES FRANÇAISES.

Il est bon avec ses conseils. Il veut qu'on soit prudent, et il ne se défie de personne.

HOCHE, riant.

Oh ! moi, quand deux yeux me plaisent, je m'y laisse toujours prendre. Mais si je suis un sot, cela ne regarde que moi. Vous, vous avez le monde à sauver. Ne m'imitez pas. — Nous sommes quelques centaines de gardes françaises. Nos officiers, qui savaient nos sympathies pour le peuple,

ont voulu nous envoyer à Saint-Denis pour nous éloigner de vous. Nous avons quitté la caserne, et nous vous offrons nos sabres. Pour rassurer Marat, divisez-nous en groupes de dix ou de vingt, et que chacun de ces groupes soit encadré dans un bataillon populaire. Ainsi, vous serez maîtres de nous, et nous pourrons vous diriger et faire votre apprentissage. Veux-tu m'accompagner, Marat? Il y aura profit pour tous deux. Tu verras qu'il y a de braves gens encore, et peut-être m'apprendras-tu à me défier des traîtres, bien que je craigne que tu ne perdes ta peine.

Marat, qui n'a cessé de dévorer des yeux Hoche, et de suivre ses paroles, avec une attention violente, s'avance vers lui, et lui tend la main.

MARAT.

Je me suis trompé.

HOCHE, lui prend la main en souriant.

Comme il doit être fatigant de toujours soupçonner! J'aimerais mieux mourir.

MARAT, soupirant.

Moi aussi. — Mais tu l'as dit tout à l'heure : il ne s'agit pas de nous, il s'agit de la Nation.

HOCHE.

Continue donc d'être l'œil vigilant du peuple. Mais je ne t'envie pas, ma tâche est plus aisée.

MARAT, regardant Hoche.

O Nature, si les yeux et la voix de cet homme sont menteurs, il n'y a plus d'honnêteté. Soldat, je t'ai offensé devant tous. Devant tous, je te demande pardon.

HOCHE.

Tu ne m'as pas offensé. Personne ne sait mieux que moi ce qu'est un chef militaire, et les dangers qu'il fait courir à la Liberté. Le gouvernement militaire est celui des esclaves, il ne peut convenir à des hommes : nous l'abhorrons comme

toi[1]. Nous venons de nous-mêmes briser la force aveugle que nous avons dans les mains. Ouvrez-nous vos bras, faites-nous place à la table de famille, rendez-nous notre liberté perdue, notre conscience enchaînée, notre droit à être des hommes comme vous, vos égaux et vos frères. Soldats, redevenons Peuple. Et toi, Peuple, tout entier, deviens Armée; défends-toi, défends-nous, défends notre âme attaquée! Donnons-nous la main, embrassons-nous, ne soyons qu'un seul cœur!... Amis! Chacun pour tous! Tous pour tous!

LE PEUPLE ET LES SOLDATS, en proie à une ivresse d'amour et d'enthousiasme fraternel, pleure, s'embrasse, et rit, en criant.

Oui! pour vous! pour vous! pour nos frères du peuple! pour nos frères soldats! pour tous ceux qui souffrent! pour tous les opprimés! pour tous les hommes!

Ces exclamations se croisent en désordre, venues de tous les côtés à la fois, du peuple, des soldats, de la rue, des fenêtres, des balcons chargés de femmes et d'enfants.

HULIN

Hourrah! Hoche! — Enfin! voilà celui qui dissipe la tristesse!

HOCHE, amicalement, à des gens qui l'acclament, de la fenêtre de leur maison.

Que faites-vous là chez vous? Quelle folie de s'enfermer ainsi, par cette belle nuit de Juillet! L'homme est triste, quand il s'isole des autres. C'est cet air de cave qui inspire les soupçons et les doutes. Sortez de vos maisons! Il y a assez longtemps que nous y sommes murés. A présent, c'est dans la rue, c'est en plein air qu'il faut vivre. Venez sentir le matin qui se lève! La ville prisonnière respire à pleine poitrine; le souffle des prairies vient par dessus nos murs et les armées qui les bloquent, nous apporter le salut des campagnes fraternelles. Les blés sont mûrs: nous allons les faucher.

LA CONTAT.

Ah! le beau garçon! il répand la joie autour de lui — Elle va vers Hoche.

1. Paroles de Hoche.

HOCHE.

Vous voilà, bouquetière de la Liberté, madame la royaliste, qui saccagiez à belles mains les arbres du Palais-Royal, pour jeter au peuple les cocardes d'affranchissement ! Je savais bien que vous y viendriez aussi. Vous avez donc fini par croire à notre cause ?

LA CONTAT.

Je croirai à tout ce que tu voudras. Avec une figure comme celle-là, — elle le désigne — je serai toujours convertie. — Le peuple rit.

HOCHE, riant.

Cela ne m'étonne point : j'ai le tempérament d'un apôtre. — Eh bien, mettez-vous là ; on ne refuse personne. Et prenez une pique : une fille comme vous doit savoir se défendre.

LA CONTAT.

Tout beau ! ne m'enrôle pas si vite ! Je regarde, j'applaudis, je trouve le spectacle plaisant ; mais je ne joue pas, ce soir.

HOCHE.

Vous trouvez cela plaisant ? vous trouvez cela un jeu ? — Regardez ce pauvre diable, dont les os font saillie sous la blouse, cette femme qui tend à son petit sa mamelle sans lait... cela vous amuse, ces êtres mourant de faim ? vous jugez cela une bonne comédie, ce peuple qui, n'ayant ni le pain, ni la vie assurée pour demain, ne pense qu'aux droits de l'humanité, à la justice éternelle ?... Ne voyez-vous pas que c'est quelque chose d'aussi sérieux qu'une tragédie de Corneille ?

LA CONTAT.

Eh ! c'est aussi un jeu.

HOCHE.

Rien n'est un jeu. Tout est sérieux. Cinna et Nicomède existent, comme moi.

LA CONTAT.

Étrange garçon ! Auteurs et acteurs font ces choses, par semblant, et tu les prends au vrai !

HOCHE.

Vous vous trompez, ce n'est pas un semblant pour vous ; vous ne vous connaissez pas.

LA CONTAT.

Tu m'amuses ! Et toi, tu me connais ?

HOCHE.

Je vous ai entendue au théâtre ; je vous ai vue dans vos rôles.

LA CONTAT.

Si tu crois que je les sens !

HOCHE.

Vous avez beau vous en défendre, votre instinct les sent pour vous. Une force n'est jamais une illusion. Elle vous mène. Je sais mieux que vous ce qu'elle fera de vous.

LA CONTAT.

Quoi donc ?

HOCHE.

Ce qui est fort va avec ce qui est fort. Vous serez de notre parti.

LA CONTAT.

Je n'y crois pas.

HOCHE.

Peuh ! Qu'est-ce que cela fait ? Il n'y a que deux partis au monde : les sains et les malades. Ce qui est sain va à la vie. La vie est avec nous. Venez !

LA CONTAT.

Avec toi, volontiers.

HOCHE.

Décidément, vous ne me l'envoyez pas dire ! — Eh bien ! nous verrons cela plus tard, si nous avons le temps d'y penser.

LA CONTAT.

Il est toujours temps pour l'amour.

HOCHE.

On vous l'a trop fait croire. Vous vous imaginez que notre Révolution va verser dans une histoire galante? Ah! petites femelles! depuis cinquante ans que vous êtes habituées à tout gouverner en France, que tout est ramené à vous, à vos caprices, à vos mignardises, il ne vous vient pas en tête qu'on puisse faire passer d'autre objet avant vous? Les jeux sont finis, madame. C'est une partie sérieuse, dont l'enjeu est le monde. Place aux hommes! Si vous l'osez, suivez-nous dans la bataille, soutenez-nous, partagez notre foi; mais sacredié! n'allez pas la troubler! Vous ne pesez pas lourd à côté d'elle. — Sans rancune, Contat! Une passade, je n'ai pas le temps. Un amour, mon cœur est pris.

LA CONTAT.

Par qui?

HOCHE.

Par la Liberté.

LA CONTAT.

Je voudrais bien savoir comment cette fille est faite.

HOCHE.

Un peu comme toi, je me figure. Bien saine, bien bâtie, blonde, ardente, audacieuse, mais débarbouillée de ton fard, de tes mouches, de tes afféteries, de tes ironies, agissant au lieu de railler ceux qui agissent, soufflant aux hommes au lieu de tes fadeurs provocantes et de tes sous-entendus équivoques, des paroles de dévouement et de fraternité. De celle-là, je suis l'amant. Quand tu seras celle-là, tu m'auras. Voilà ma déclaration!

LA CONTAT.

Elle me plaît. Je t'aurai. — Allons nous battre! — Elle arrache un fusil à son voisin, et déclame au peuple, avec un enthousiasme joyeux, quelques vers de *Cinna*.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire!
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire;

Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur ;
Regarde le malheur de Brute et de Cassie :
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie ?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
. . . . . .
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie !

Elle se jette au milieu des rangs du peuple, qui éclate en applaudissements.

HOCHE.

A la bonne heure ! Que Corneille nous guide ! Secoue devant nos pas la torche de l'héroïsme !

HULIN,

Où allez-vous ?

HOCHE.

Où nous allons ? — Il lève les yeux, et regarde à la maison d'en face la petite Julie, à demi déshabillée, qui se penche à le fenêtre, animée et joyeuse. — Demande-le à cette petite, aux regards éveillés comme une potée de souris ! Je veux qu'elle dise la réponse qui est dans nos cœurs à tous. Sois notre voix, innocente ! Où allons-nous ? Où faut-il que nous allions ?

JULIE, se penchant de tout son corps à la fenêtre, — retenue par sa mère, — tendant les bras et criant de toutes ses forces.

A la Bastille !

LE PEUPLE.

A la Bastille !

Clameur furieuse, d'où se détachent des apostrophes heurtées et forcenées qui éclatent de toutes parts, à la fois, ou à la suite, se partageant entre des groupes ou des individus isolés, ouvriers, bourgeois, étudiants et femmes.

LE PEUPLE, en proie à une exaltation folle.

La Bastille ! la Bastille ! — Enfin ! — Briser ce joug ! — Arracher ce collier ! — Renverser cette masse écrasante et stupide ! — Ce monument de notre défaite et de notre avilissement ! — Le tombeau de ceux qui osèrent dire la

vérité ! — Le cachot de Voltaire ! — Le cachot de Mirabeau ! — Le cachot de la Liberté ! — Respirer ! respirer ! — Monstre, tu tomberas ! — Nous te raserons de la cime à la base, engloutisseur d'hommes, assassin, lâche, lâche, bandit !

Ils lui montrent le poing, s'excitent mutuellement, la face congestionnée, rauques à force de crier. Hulin, Robespierre, Marat, agitent les bras, tâchent de se faire entendre ; on comprend qu'ils désapprouvent le peuple, mais leur voix se perd dans le tumulte.

HULIN, quand il peut enfin se faire entendre, criant.

Vous êtes fous, fous ! Nous allons nous casser la figure contre cette montagne !

MARAT, se croisant les bras.

Je vous admire de vous donner tant de mal pour délivrer quelques aristocrates. Mais vous ne savez donc pas qu'il n'y a que des riches là-dedans ? C'est une prison de luxe, qui n'est faite que pour eux. Qu'ils règlent leurs affaires entre eux ! cela ne vous regarde pas.

HOCHE.

Toute injustice nous regarde. Notre Révolution n'est pas une affaire de famille. Si nous ne sommes pas assez riches pour avoir des parents à la Bastille, nous le sommes assez pour adopter les riches, malheureux comme nous. Tout homme qui souffre injustement est notre frère.

MARAT.

Tu as raison.

LE PEUPLE.

Nous voulons la Bastille !

HULIN.

Mais enfin, enragés, avec quoi la prendrez-vous ? Nous n'avons pas d'armes, et ils en ont, eux !

HOCHE.

Justement. Allons les prendre.

Une rumeur s'élève dans le fond.

UN OUVRIER, accourant.

Je viens de la rive gauche. Ils sont tous debout : la place Maubert, la Basoche, la Montagne Sainte-Geneviève ; ils marchent sur les Invalides, pour y prendre les armes en dépôt, des milliers de fusils. Ils sont des gardes françaises, des moines, des femmes, des étudiants, toute une armée. Le procureur du roi et le curé de Saint-Étienne-du-Mont marchent à leur tête.

HOCHE.

Tu demandais des armes, Hulin. En voici !

HULIN.

Ce n'est pas avec quelques centaines de vieilles arquebuses, des casques rouillés, ou même avec quelques bons canons trouvés aux Invalides, qu'on peut prendre la Bastille. Autant ouvrir un rocher avec un couteau.

HOCHE.

Ce n'est pas avec des canons en effet que la Bastille sera prise. Mais elle sera prise.

HULIN.

Comment ?

HOCHE.

Il faut que la Bastille tombe. Elle tombera. Les dieux sont avec nous.

HULIN, haussant les épaules.

Quels dieux ?

HOCHE.

La justice, la raison. Tu tomberas, Bastille !

LE PEUPLE.

Tu tomberas !

HULIN.

J'aimerais mieux des alliés plus palpables. Je ne crois guère à tout cela. N'importe, il ne sera pas dit que je me laisse devancer. Je prétends même marcher le premier.

Vous savez mieux que moi peut-être ce qu'il faut faire. Mais moi, je le ferai. Vous voulez aller à la Bastille, imbéciles ? Allons-y !

HOCHE.

Parbleu ! Tu feras tout, en répétant toujours qu'il est impossible de rien faire.

Gonchon revient avec sa patrouille.

GONCHON.

Les voilà revenus !... Sacrebleu !... Ah ! la vermine ! On la chasse d'un côté, elle ressort de l'autre. — Est-ce ainsi qu'on m'obéit ? Ne vous ai-je pas ordonné de rentrer dans vos maisons ? — Prenant un homme au collet. Tu m'as entendu, toi, je te reconnais, tu étais là tout à l'heure. Foutre ! j'en ai assez ! Je m'en vais te faire arrêter. Je m'en vais tous vous faire arrêter. Nous sommes chargés de l'ordre. Tout citoyen qui circule la nuit dans les rues sans un laissez-passer, est suspect.

HOCHE, riant.

L'animal voudrait escamoter le peuple !

MARAT.

Qui est ce traître qui a imaginé de décréter qu'il était le Peuple ? De quel droit cette voix odieuse donne-t-elle des ordres à la Nation ? Je connais ce gros homme, cette face de Silène, boursouflée de vices, suante de débauches et d'impudeur. Est-ce que cet accapareur prétend avoir le monopole de la Révolution, comme il eut celui des orgies de son Palais-Royal ? — Hors d'ici ! ou je te fais arrêter toi-même par le Peuple souverain !

GONCHON, balbutiant.

Je suis le représentant du pouvoir, l'élu du Comité central.

LE PEUPLE.

Le pouvoir, c'est nous ! Le Comité central est notre élu. Tu n'as qu'à obéir.

MARAT, d'un air farouche qui n'est au fond qu'une bouffonnerie sinistre, pour s'amuser des terreurs de Gonchon.

Il faut se défier de ces traîtres, qui se rallient au peuple pour le perdre. Hoche l'a bien dit : si nous n'y prenons garde, nous serons bientôt envahis. Je suis d'avis que, pour distinguer tous ceux qui se sont faits les valets des aristocrates, on leur coupe les oreilles, ou plutôt les pouces des mains : c'est une mesure indispensable de prudence.

Le peuple rit.

GONCHON, épeuré, à Hoche.

Soldat, tu es ici pour prêter main-forte à la loi...

HOCHE.

Mets-toi là : on ne te fera pas de mal. — Et maintenant, va devant, nous te suivons.

GONCHON.

Vous me suivez ? Où cela ?

LE PEUPLE.

A la Bastille !

GONCHON.

Quoi ?

HOCHE.

Sans doute. Prendre la Bastille. — Vous défendez le peuple, messieurs de la milice bourgeoise ? Le premier rang vous appartient donc. Passez devant, et point de façons ! — Tu n'as pas l'air réjoui ? — Se penchant à l'oreille de Gonchon. Je connais tes ruses, mon bonhomme, tu es en correspondance avec le duc d'Orléans... Allons, paix, et file droit : j'ai l'œil sur toi, et je n'ai qu'un mot à dire à Marat. Il ne fait pas encore jour ; tu pourrais nous éclairer, accroché à l'une de ces lanternes.

GONCHON.

Laissez-moi rentrer chez moi !

HOCHE.

Pas d'autre alternative : être pendu, ou prendre la Bastille.

GONCHON, avec empressement.

Prendre la Bastille !

Le peuple rit.

HOCHE.

Tu es un brave ! — Et nous, gens du faubourg, ne nous laissons pas damer le pion par la Montagne Sainte-Geneviève. Que Saint-Antoine ne fasse pas le fainéant, tandis que Saint-Jacques s'escrime des poings et du bâton ! Sonnez les cloches, battez le tambour, appelez les citoyens aux districts. — Aux électeurs et aux députés. Vous, citoyens, veillez sur l'Hôtel de Ville, empêchez qu'on ne nous prépare quelque traîtrise dans le dos ! chargez-vous des bourgeois ! Nous, nous allons museler la bête.

Il montre la Bastille.

La petite Julie est descendue avec sa mère, sur le pas de sa porte ; elle est grimpée sur une borne pour mieux voir, et regarde Hoche avec une insistance muette et passionnée. Hoche la regarde, et sourit.

Eh ! petite ! tu veux venir aussi ? tu en grilles d'envie ? — Elle lui tend ses mains frémissantes, en faisant signe que oui, sans parler. Eh bien, viens ! — Il l'enlève et la met sur son épaule.

LA MÈRE.

Vous êtes fou ! Laissez-la ! L'emmener où on se bat !

HOCHE.

N'est-ce pas elle qui nous y envoie ? Voici notre porte-drapeau !

LA MÈRE.

Ne me l'enlevez pas !

HOCHE.

Eh ! venez aussi, la mère ! Personne ne doit rester dans les maisons aujourd'hui. Que le limaçon quitte sa coquille ! La ville tout entière sort de sa prison. Ne laissons rien par derrière. Ce n'est pas une armée en guerre, c'est une invasion.

LA MÈRE.

Ma foi, oui. Si on doit mourir, mieux vaut être tous ensemble.

HOCHE.

Mourir ? Allons donc ! On ne meurt que quand on veut mourir.

Le ciel s'éclaire derrière les maisons et la masse sombre de la Bastille.

Hourrah ! Voyez le jour, le jour nouveau, l'aurore de la Liberté !

JULIE, qui, sur l'épaule de Hoche, s'est tenue jusque-là toute riante, excitée, et muette, un doigt dans sa bouche, se met à chanter d'une voix fluette une ronde nationale du temps.

Liberté, dans ce beau jour
Viens remplir notre âme...

HOCHE, riant.

Entendez-vous ce petit moineau ?

Le peuple rit.

Allons, gai ! gai ! au devant du soleil !

Il reprend l'air de la petite Julie, en se mettant en marche ; et masse entière du peuple s'ébranle, joignant ses voix au chant de Hoche et de la petite fille. Il se trouve aussitôt une petite flûte, qui accompagne d'une façon alerte et aiguë la ronde populaire. A la musique se mêlent de grandes clameurs enthousiastes, les cloches qui s'éveillent de proche en proche, et des bruits confus qui persistent pendant la scène suivante. Gonchon et les miliciens tremblants sont poussés par une foule railleuse et rieuse, parmi laquelle la Contat et Hulin. Hommes et femmes sortent des maisons, se joignent au peuple, courent après lui. — Une tempête joyeuse.

Tandis que le peuple s'écoule bruyamment hors du théâtre, Desmoulins, qui l'accompagne jusqu'à la sortie de la scène, revient sur ses pas, monte précipitamment sur la barricade, va à la fenêtre de Lucile, et appuie sa figure contre les vitres. Pendant la fin de l'acte, le bruit du peuple, des cloches, des tambours, continue à bourdonner au dehors. Quelques retardataires sortent encore des maisons, mais ils ne prennent pas garde aux amants.

CAMILLE, à mi-voix.

Lucile...

La fenêtre s'ouvre doucement. Lucile passe les bras autour du cou de Camille.

LUCILE.

Camille...

Ils s'embrassent.

CAMILLE.

Tu étais là ?

LUCILE.

Chut !... Ils dorment à côté. J'étais là, cachée. Je suis restée tout le temps. J'écoutais et je voyais tout.

CAMILLE.

Tu ne t'es point couchée ?

LUCILE.

Comment pourrait-on dormir avec tout ce vacarme ? — Oh ! Camille, comme ils t'ont acclamé !

CAMILLE, content.

Tu as entendu comme ils ont crié ?

LUCILE.

Les vitres en tremblaient. Je riais dans mon coin. J'aurais voulu crier aussi. Comme je ne pouvais pas, j'ai fait des extravagances, je suis montée sur une chaise, j'ai... devine ce que j'ai fait...

CAMILLE.

Comment puis-je deviner ?

LUCILE.

Devine, si tu m'aimes. Si tu n'as rien senti, c'est que tu ne m'aimes pas. Qu'est-ce que je t'ai envoyé ?

CAMILLE.

Des baisers.

LUCILE.

Tu m'aimes ! C'est cela. Des paniers de baisers. Il s'en est égaré quelques-uns sur ceux qui t'applaudissaient... O les amours, comme ils criaient ! Comme tu es devenu glorieux, mon Camille, en un jour, un seul jour ! L'autre semaine, il n'y avait que ta Lucile qui te connaissait, qui savait ce que tu valais. Aujourd'hui, tout un peuple...

CAMILLE.

Écoute...

Bruit joyeux et tumultueux de Paris.

LUCILE.

Tout cela... C'est toi qui as fait tout cela... ce beau charivari !

CAMILLE.

Je n'y crois pas moi-même !...

LUCILE.

Et tout cela avec un discours ! Comment est-ce que tu as fait ? On m'a dit que tout le monde était hors de soi, en t'écoutant. Que j'aurais voulu être là !

CAMILLE.

Je ne sais pas ce que j'ai dit. Je me sentais soulevé de terre. J'entendais ma voix et je voyais mes gestes, comme si c'était un autre qui parlait. Tout le monde pleurait, et je pleurais comme les autres. A la fin, ils m'ont porté sur leurs épaules. On n'a jamais rien vu de pareil.

LUCILE.

Mon grand homme, mon Patru, mon Démosthène ! — Et tu as pu parler à toute une foule qui te regardait ? Et tu ne t'es pas troublé ? Tu n'as pas perdu la mémoire ? Tu n'as pas fait, comme tu fais quelquefois ?...

CAMILLE.

Quoi donc ?

LUCILE.

Tu sais bien... comme un flacon trop plein, d'où l'eau ne peut sortir... Elle rit.

CAMILLE.

Mauvaise ! Te voilà contente de ta méchanceté ! Tu montres tes petites dents, comme un chat.

LUCILE, riant.

Mais non, je te dis, je t'aime ; je t'aime comme tu es. Je te cherche des défauts, je les trouve, et je les aime. Ne sois pas fâché. Hon-hon, j'aime ton bégaiement, je t'assure, je m'essaie à parler comme cela maintenant.

Ils rient tous les deux.

CAMILLE.

Écoute ce qu'un jour a fait de ce peuple. Que ne verrons-nous pas ! O Lucile, que de belles choses nous allons faire ensemble ! Voilà la foudre lancée. Quelle joie de frapper de tous côtés, dans le tas, de détruire ces tyrans, ces injustices, ces préjugés, ces lois ! Enfin !... On va donc casser le nez à ces magots ridicules, dont le sourire grotesque s'opposait à tout, défendait tout, empêchait de penser, de respirer, de vivre ! On va faire maison nette, brûler les vieilles nippes ! Plus de maîtres. Plus d'entraves. Que cela est amusant !

LUCILE.

Qui dirigera Paris maintenant ?

CAMILLE.

Nous, parbleu. La Raison.

LUCILE.

Ils crient bien fort. Cela me fait peur.

CAMILLE.

C'est l'effet de mes paroles.

LUCILE.

Tu crois qu'ils t'écouteront toujours ?

CAMILLE.

Ils m'ont écouté quand j'étais inconnu ; que ne pourrai-je, maintenant qu'ils m'adorent ! — Bonnes gens ! quand ils seront délivrés des maux qui les accablent, tout va devenir facile, aimable, riant... Ah ! Lucile, c'est trop de bonheur, à la fois, tout d'un coup ! — Non. Pas trop ! Jamais trop !... Mais cela me grise un peu, après tant de misère !

LUCILE.

Pauvre Camille ! tu as été si malheureux ?

CAMILLE.

Oui, cela a été bien dur, et bien long !... Six années !...

Pas d'argent, pas d'amis, pas d'espoir... Abandonné des miens, réduit à d'humiliants métiers, courant après quelques sous, et ne les trouvant pas, souvent... Il y a plus d'un jour où je me suis couché sans dîner. — Je ne veux pas te raconter cela... Plus tard, plus tard je te dirai... J'ai eu tort.

LUCILE.

Est-ce possible? oh! mon Dieu! pourquoi ne venais-tu pas?...

CAMILLE.

Tu aurais partagé avec moi ton petit pain?... Ce n'était pas encore le plus dur, Lucile. On se passe de souper. Mais douter de soi, voir l'avenir fermé devant soi; — et puis, cette petite fille, cette chère petite fille, dont les boucles blondes et les yeux bruns souriaient, à la fenêtre en face de ma fenêtre, — dont je suivais les pas, de loin, dans les allées du Luxembourg, savourant la grâce ingénue de ses gestes et la fine maigreur de son corps enfantin... Ah! petite Lucile, si tu m'as fait oublier quelquefois ma misère, tu me l'as rendue plus lourde aussi, souvent! Tu étais si loin de moi! Comment aurais-je pu croire qu'un jour...! Et ce jour, je le tiens, oh! je le tiens bien! il ne m'échappera plus. Je t'ai! Je baise tes mains aux petites fossettes. Tout le bonheur du monde, elles me l'ont apporté. Le monde libre par moi! Ah! que je suis heureux!

Ils s'embrassent, et restent un instant sans parler.

CAMILLE, regardant Lucile.

Tu pleures?

LUCILE, souriant.

Toi aussi.

Les lumignons des fenêtres voisines s'éteignent.

LUCILE.

Les lumières s'éteignent. L'aube vient.

Bruit de la foule au dehors.

CAMILLE, après un moment.

Te souviens-tu de cette vieille histoire anglaise que nous lûmes ensemble : ces deux enfants de Vérone qui s'aimaient au milieu d'une ville soulevée ?

LUCILE, fait signe que oui.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

CAMILLE.

Je ne sais pas. — Ah ! qui sait ce que l'avenir nous réserve ?

LUCILE, lui fermant la bouche.

Camille !

CAMILLE.

Pauvre Lucile, aurais-tu bien la force, si le malheur voulait... ?

LUCILE.

Qui sait ? Peut-être la trouverai-je alors. Mais toi, j'en ai peur, tu souffriras cruellement.

CAMILLE, mécontent et inquiet.

Mais tu dis cela, comme si tu croyais vraiment que cela arrivera !

LUCILE, souriant.

Tu es plus faible que moi, mon héros.

CAMILLE, souriant.

Peut-être. J'ai besoin que l'on m'aime. Je ne sais pas être seul.

LUCILE.

Jamais je ne te quitterai.

CAMILLE.

Jamais. Quoi qu'il arrive, que tout nous soit commun, que rien ne nous sépare, que rien ne vienne desserrer l'étreinte de nos bras...

Un moment de silence. Lucile reste immobile, la tête appuyée sur l'épaule de Camille.

CAMILLE, la regarde.

Tu dors ?

LUCILE, relevant la tête.

Non. — Soupirant. Dieu nous épargne ces épreuves !

CAMILLE, sceptique.

Dieu ?

LUCILE, pose sa joue sur l'appui de la fenêtre et reste immobile, un bras autour du cou de Camille.

Ne crois-tu pas qu'il existe ?

CAMILLE.

Pas encore.

LUCILE.

Que veux-tu dire ?

CAMILLE.

Nous le créons en ce moment. Demain, si j'en crois ce cœur, demain, il y aura un Dieu : l'Homme.

Lucile ferme les yeux et s'endort.

CAMILLE, doucement.

Lucile... — Elle s'est endormie...

ROBESPIERRE, traversant la rue, aperçoit Camille.

Tu es encore là, Camille ?

CAMILLE.

Chut !

ROBESPIERRE.

Tu oublies ton devoir.

Camille montre Lucile.

ROBESPIERRE, baissant la voix et regardant Lucile.

Pauvre petite...

Il reste un instant immobile, à les considérer tous deux. Un bruit de tambours plus proches réveille Lucile.

LUCILE, aperçoit Robespierre et a un sursaut d'effroi.

Ah !

CAMILLE.

Qu'as-tu, Lucile ? C'est notre ami, c'est Maximilien.

ROBESPIERRE, la salue en souriant.

Vous ne me reconnaissez pas ?

LUCILE, encore tremblante.

Ah ! vous m'avez fait peur !

ROBESPIERRE.

Pardon.

CAMILLE.

Comme tu trembles !

LUCILE.

J'ai froid. Adieu, Camille. Je n'en puis plus. Je vais dormir.

Camille lui sourit et lui envoie un baiser. Robespierre s'incline. Elle se retire sans être encore remise de son émotion, et en les saluant seulement d'un signe de tête.

L'aurore est venue, le ciel s'est coloré derrière la Bastille. — Au milieu des cris lointains, s'élève le crépitement des premières fusillades.

ROBESPIERRE, se tournant du côté d'où vient le bruit.

Allons ! Il ne s'agit plus d'amour aujourd'hui.

Il sort.

CAMILLE descend de la barricade.

Il ne s'agit plus d'amour ?... Et de quoi s'agit-il ? N'est-ce pas l'amour qui fermente dans cette ville, qui gonfle ces poitrines, qui offre au sacrifice ces larges moissons humaines ?... O mon amour, tu n'es pas égoïste et étroit, tu m'attaches à ces hommes par des liens plus forts. Tu es tout. Tu embrasses le monde. Ce n'est pas seulement ma Lucile que j'aime. C'est l'univers. A travers ses chers yeux, j'aime tous ceux qui aiment, qui souffrent, qui sont heureux, tout ce qui vit et meurt. J'aime ! Je sens que la flamme qui est en moi fait bouil-

lonner ce peuple, rougit ce ciel d'orient derrière cette Bastille. Toutes les ombres s'effacent. Celle-ci tombera aussi, cette ombre de cauchemar !...

La Bastille, monstrueuse et noire, s'élève au fond sur le ciel rouge-clair. La voix du canon éclate soudain, parmi la fusillade, les cris, les cloches et les tambours.

CAMILLE rit, et fait un pied-de-nez à la Bastille.

Le loup hurle... Grogne, montre les dents ! La meute t'a cerné ! Puisque le Roi aime la chasse, nous allons faire la chasse au Roi !

ACTE III

Mardi 14 juillet, l'après-midi.

La cour intérieure de la Bastille[1]. A gauche, la base de deux tours énormes, dont le sommet est invisible, et que relient entre elles d'épaisses murailles massives, qui se dressent comme une montagne de pierre. En face, la porte et le pont-levis donnant accès à la cour du Gouvernement. A droite, un bâtiment à un étage adossé aux murs des autres tours.

Au lever du rideau, l'invalide Béquart et ses camarades se tiennent dans la cour, avec trois canons. Vintimille, commandant des Invalides, est assis, l'air indifférent et ennuyé. A tout instant, des Suisses vont et viennent par le pont-levis, apportant des nouvelles du combat, qui se livre en ce moment, à l'autre porte de la cour du Gouvernement. Au dehors, fusillade, tambours, et cris de la foule. La fumée monte de temps en temps au-dessus des murailles.

DE LAUNEY, gouverneur de la Bastille, arrivant de l'autre cour, agité, nerveux.

Eh bien, monsieur de Vintimille, vous le voyez, ils attaquent, ils attaquent !

DE VINTIMILLE, assis, d'un ton las et un peu ironique.

Eh bien, monsieur de Launey, laissez-les attaquer. Que nous importe ? A moins qu'ils n'aient des ailes, comme messieurs Montgolfier, je les défie bien d'entrer.

LES INVALIDES, entre eux.

Parbleu !

BÉQUART.

Ah ! les pauvres diables ! on va les écraser. Ils y reste-

1. La Bastille avait deux cours principales : la cour du Gouvernement, en dehors du grand fossé, séparée de la ville par un pont-levis et deux corps de garde ; — et la cour intérieure, au pied des murailles, entre les tours ; un fossé, un second pont-levis, et un troisième corps de garde la séparaient de la cour du Gouvernement.

ront tous. Ces salauds de Suisses tirent dessus tant qu'ils peuvent. C'est malin de fusiller des gens sans défense, quand on est soi-même à l'abri, derrière de bonnes murailles !

UN INVALIDE.

Aussi, quelle idée ont-ils de venir nous attaquer ?

BÉQUART.

On ne sait plus ce qui se passe dans leurs cervelles. On n'y comprend rien : ce n'est plus de notre temps. Ils sont tous timbrés, surtout depuis un mois. — C'est égal, c'est malheureux de les maltraiter : c'est pas des mauvaises gens. Et c'est les nôtres.

UN INVALIDE.

Dame, c'est l'ordre. Tant pire ! Fallait pas qu'ils y aillent.

BÉQUART.

Évidemment. — Et puis ça fait tout de même plaisir d'entendre cette musique. Je ne croyais pas que je verrais encore une bataille.

DE FLUE, commandant des Suisses, arrivant de l'autre cour.

Monsieur le gouverneur, s'il vous plaît, faites brûler les maisons voisines. Des toits, leur tir peut plonger dans la cour du château.

DE LAUNEY.

Non, non, je ne puis brûler des propriétés particulières ; je n'en ai pas le droit.

DE FLUE.

Guerre sans feu, andouille sans moutarde. Vous êtes bien bon d'avoir ces scrupules. Quand on fait la guerre, il faut ne s'arrêter à rien, ou ne se mêler de rien.

DE LAUNEY.

Votre avis, monsieur de Vintimille ?

VINTIMILLE, haussant les épaules.

Oh ! cela est indifférent. Faites comme vous voudrez.

Nulle crainte qu'ils entrent ! Mais si vous avez envie de profiter de l'occasion, pour déblayer le quartier qui enserre la Bastille, et pour balayer les braillards qui se sont donné rendez-vous autour, ne vous gênez pas. De cette espèce, la graine n'est pas rare. Agissez à votre gré : cela n'a aucune importance.

DE LAUNEY.

Attendons alors, puisque rien ne presse. Nous sommes en nombre, nous avons abondance de munitions : nous n'avons pas besoin d'en venir à ces résolutions désespérées. N'est-ce pas, père Béquart ?

BÉQUART.

Nous tiendrions là jusqu'au jugement dernier, monsieur le Gouverneur. J'ai été sous M. de Chevert, à Prague, il y a quarante-sept ans. Le maréchal de Belle-Isle nous avait plantés là. Nous étions une poignée en plein pays ennemi. Nous manquions de tout. La ville même était contre nous. Jamais on n'a pu nous en déloger, que de notre consentement. Ici nous n'avons affaire qu'à de la racaille, des femmes et des boutiquiers ; nous sommes à l'abri de solides murailles, à deux pas des troupes du Champ de Mars et de Sèvres. Il n'y a qu'à fumer sa pipe et à se croiser les bras.

DE FLUE.

Aussitôt qu'on se tient coi, ces grenouilles de Parisiens vous sautent sur les genoux. Jetez-leur seulement quelques pierres, vous les verrez faire le plongeon dans leur marais.

DE LAUNEY.

Ne les exaspérons point.

DE FLUE.

Oins le vilain, il te poindra. Dépends le pendard, il te pendra.

BÉQUART.

Ce sont de pauvres gueux, monsieur de Flue. Il ne faut pas être trop dur. Il ne savent pas bien ce qu'ils font.

DE FLUE.

Tonnerre! S'ils ne le savent pas, je le sais, moi. Cela suffit.

DE LAUNEY.

Vous ne pensez qu'au succès de la bataille, monsieur de Flue. Mais pour moi, c'est une autre affaire. Je dois songer aux conséquences. Toute la responsabilité repose sur moi. Sais-je ce qui plaît ou déplaît à la Cour, ce qu'elle veut que je fasse?

DE FLUE.

Comment! Vous ne savez pas où sont les ennemis du Roi? Si nous sommes ici, n'est-ce pas par ordre de Sa Majesté, et si l'on nous attaque, n'est-ce pas Elle qu'on attaque?

DE LAUNEY.

Personne n'est jamais sûr, avec l'indécision de Sa Majesté. Ses ennemis de la veille sont ses amis du lendemain. Je n'ai pas d'ordres, ou ils se contredisent. Les uns commandent: « Résistez jusqu'au bout ». Les autres: « Ne tirez pas ». Le prévôt Flesselles me fait dire en secret qu'il est avec moi et qu'il amuse le peuple. Au peuple, il dit qu'il m'amuse et qu'il est avec eux. Qui trahit-il? Comment être certain qu'on ne mécontente pas la Cour, en croyant la servir, et qu'elle ne nous désavouera point? Si elle voulait agir, n'en a-t-elle pas mille moyens? Pourquoi M. de Breteuil, avec les troupes du Champ de Mars, ne vient-il pas prendre ces révoltés à dos?

DE FLUE.

Oh! ce serait vraiment admirable. Quelle compote!

VINTIMILLE, à de Launey.

Mon cher, soyez vainqueur, et vous aurez toujours raison.

Il va s'asseoir dans un coin de la cour à l'ombre.

BÉQUART, qui lui a porté son fauteuil.

Monseigneur, vous n'avez pas votre entrain habituel des jours de bataille.

VINTIMILLE.

Ils m'ennuient avec leurs discussions. — Montrant de Launey. Il ne sait jamais ce qu'il veut, il faut qu'il consulte tout le monde; il fait des embarras de tout. Que viens-je faire entre cet indécis et cet entripaillé? Sotte tâche qu'on m'a donnée là ! Il n'y a ni plaisir ni honneur à retirer de pareils combats. Morigéner le peuple ! C'est une affaire de police.

BÉQUART.

Ce n'est pas gai d'être forcé de tirer sur ces pauvres diables.

VINTIMILLE.

Tu deviens sentimental ? C'est la mode du jour. — Il ne s'agit pas de cela. Peut me chaut cette canaille... Écoute-les hurler ! C'est répugnant.... Qu'est-ce qu'ils veulent ?

BÉQUART.

Du pain.

VINTIMILLE

S'imaginent-ils que la Bastille est une boulangerie ? — Encore !... Quelle âpreté ils y mettent ! Ils tiennent donc bien à vivre ? Je me demande quel intérêt ils peuvent trouver à leur gueuse d'existence, avec pour tout plaisir leurs vins aigres et leurs femmes mal lavées.

BÉQUART.

Vous savez, monseigneur, si peu que ce soit, on tient toujours à ce qu'on a.

VINTIMILLE.

Vraiment ? Parle pour toi.

BÉQUART.

Oh ! vous, vous avez eu tout ce qu'on peut désirer.

VINTIMILLE.

Tu m'envies ? Il n'y a pas de quoi, mon garçon.

BÉQUART.

Pas de quoi !

VINTIMILLE.

Cela t'étonne? — Peuh! tu ne peux pas comprendre... Ce n'est rien. C'est ce soleil de Juillet qui me rend hypocondre.

UN SUISSE, venant de l'autre cour, à de Launey.

Monseigneur, on tire des maisons voisines. Ils sont là, quelques-uns qui se sont juchés sur les toits.

DE FLUE.

Eh bien, abattez-les! Ce n'est qu'un jeu pour des tireurs comme vous.

Au dehors, la voix de Hoche chante le refrain de la ronde du deuxième acte : « Liberté, dans ce beau jour... »

SUISSES, au dehors.

Allons, avance! devant le gouverneur!

DE FLUE.

Qu'y a-t-il?

SUISSES, venant de la cour extérieure, et poussant devant eux Hoche, qui porte Julie sur son dos.

Mon commandant, nous avons cueilli celui-là, au moment où il sautait par-dessus le mur d'enceinte.

HOCHE, posant Julie par terre.

Houp là! nous y voici! Je te l'avais bien dit, que tu entrerais la première!

JULIE, en extase, joignant les mains.

La Bastille!

VINTIMILLE.

Qu'est-ce que cette plaisanterie?

Un cercle s'est formé autour de Hoche et de l'enfant.

HOCHE, tranquillement.

Mon commandant, nous sommes des parlementaires.

Les soldats rient.

DE LAUNEY.

Étranges parlementaires!

HOCHE.

Nous n'avons pas le choix. On vous fait des signaux ; vous ne voulez pas les voir. Nous avons sauté le mur, puisque c'était le seul moyen d'arriver à vous.

JULIE, allant vers les Suisses.

Ah ! ce sont eux !

SUISSES.

Qu'est-ce que tu veux, morveuse ?

JULIE.

C'est vous, les prisonniers ?

SUISSES, riant.

Les prisonniers ? — Mais non ! nous sommes ceux qui les gardent.

HOCHE.

Va, tu ne te trompes pas de beaucoup. Ce sont aussi des prisonniers, et les plus à plaindre de tous : car on leur a enlevé jusqu'au désir de la liberté.

DE LAUNEY.

Qui est cette petite ?

HOCHE.

Notre bon génie. Elle m'a supplié de venir avec moi. Je l'ai prise sur mon dos.

VINTIMILLE.

As-tu perdu le sens, que tu exposes cette enfant à la mort ?

HOCHE.

Pourquoi ne partagerait-elle pas nos risques ? Elle est bien sûre de mourir, si nous mourons. Ne jouez pas la pitié. Vos canons n'ont pas tant de scrupules.

VINTIMILLE, avec sa froideur dure et railleuse.

Un soldat, un sous-officier déserteur ! c'est là le parlementaire que nous envoie cette canaille ? — C'est parfait. — Eh bien, fusillez-le : voilà sa mission remplie.

DE LAUNEY.

Un instant. Il serait bon de savoir ce qu'ils veulent.

VINTIMILLE.

Ils n'ont rien à vouloir.

DE FLUE.

On ne parlemente pas avec des révoltés.

DE LAUNEY.

Voyons toujours, cela ne coûte rien.

VINTIMILLE.

C'est indécent : en tolérant une discussion avec ces rebelles, nous semblons les traiter sur un pied d'égalité.

DE LAUNEY.

Quel manque de pudeur, ou quelle aberration t'a poussé à accepter cette mission ?

HOCHE.

La pensée de servir mes amis et vous.

VINTIMILLE.

As-tu conscience de tes actes ? Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un traître ?

HOCHE.

Si, monseigneur. C'est celui qui porte les armes contre son peuple.

VINTIMILLE, hausse l'épaule et lui tourne le dos.

Imbécile !

HOCHE.

Je vous demande pardon. Je ne voulais pas vous insulter. Je venais en ami, au contraire. On m'a dit que je serais fusillé. C'est possible. A vrai dire, cela m'étonnerait ; je viens tâcher de vous aider et d'arranger les choses. Mais si je devais l'être, eh bien, vous connaissez le proverbe : « Un beau mourir toute la vie embellit. »

DE LAUNEY.

Ton message !

HOCHE, présentant une lettre.

Du Comité permanent de l'Hôtel de Ville.

De Launey prend la lettre et la lit à l'écart, avec les deux autres commandants. — Les Invalides ont pris Julie sur leurs genoux.

BÉQUART.

Pourquoi voulais-tu venir, gamine ? Est-ce que tu connais quelqu'un ici ?

JULIE.

Plusieurs.

BÉQUART.

Où donc ?

JULIE.

Dans la prison.

BÉQUART.

Tu as de jolies connaissances ! Qui est-ce ? Des parents ?

JULIE.

Non.

BÉQUART.

Comment se nomment-ils ?

JULIE.

Je ne sais pas.

BÉQUART.

Comment ! Tu ne sais pas ? — Comment sont-ils, alors ?

JULIE.

Je ne pourrais pas bien dire.

BÉQUART.

Ah ça ! tu te moques de nous, galopine ?

JULIE.

Non, non, je les connais bien, je les ai vus. Seulement, c'est difficile à dire...

BÉQUART.

Raconte.

JULIE.

Maman habite rue Saint-Antoine, près d'ici. Les voitures qui vont à la prison passent, la nuit, devant notre maison. Je me lève souvent pour voir. Oh ! je les vois presque tous. Quelquefois pourtant, je n'ai pas pu, parce que je dormais, et quand je me réveillais, la voiture était passée.

BÉQUART.

Qu'est-ce que cela peut avoir de curieux pour toi ?

JULIE.

C'est qu'ils ont de la peine.

BÉQUART.

C'est un triste spectacle que celui d'un malheureux. Pourquoi veux-tu les voir ?

JULIE, très naturellement.

Parce que cela me fait de la peine.

UN INVALIDE, riant.

Ha ! Ha ! Voilà une raison !

BÉQUART.

Tais-toi donc, imbécile !

L'INVALIDE, d'abord irrité.

Imbécile ? — Après avoir réfléchi, se grattant la tête. — C'est vrai.

JULIE, qui s'est assise, en jouant, sur un canon.

Vous ne tirerez pas sur nous, dites ? — Ils ne répondent pas. — Dites que vous ne tirerez pas ! Je vous en prie. Je vous aime bien. Aimez-moi aussi.

BÉQUART, l'embrassant.

Bon petit torchon, va !

DE LAUNEY, qui a lu la lettre remise par Hoche, hausse les épaules.

Ceci passe tout ! — Messieurs, l'étrange message qui m'est

remis de la part de je ne sais quels robins, qui s'intitulent Comité permanent, nous fait la demande saugrenue de partager la garde de la Bastille entre nos troupes et les bandes populaires.

Les soldats s'esclaffent, les chefs s'indignent.

VINTIMILLE.

Belle proposition !

HOCHE, à de Launey.

Écoutez-moi, monseigneur. Empêchez le carnage. Ce n'est pas à vous que nous en avons, c'est à cet amas de pierres, à cette force malfaisante, qui pèse depuis des siècles sur Paris. La force aveugle n'est pas moins honteuse pour ceux qui l'imposent que pour ceux qui la subissent. Cela révolte la raison. Vous qui êtes plus intelligents que nous, vous devez le sentir et en souffrir plus que nous. Aidez-nous donc, au lieu de nous combattre ! La raison, pour qui nous luttons, est votre bien comme le nôtre. Rendez la place, de vous-mêmes ; n'attendez pas qu'on vous la prenne.

VINTIMILLE.

La raison, la conscience, il en a plein la bouche.... Ces singes de Rousseau ! — à de Flue. Mes compliments, vous nous avez fait un joli cadeau !

DE FLUE.

Quel cadeau ?

VINTIMILLE.

Votre Jean-Jacques. Vous auriez pu le garder en Suisse.

DE FLUE.

Nous nous en serions bien passés nous-mêmes.

DE LAUNEY, à Hoche.

Tu es fou. Où a-t-on vu que les plus forts vont, de gaieté de cœur, remettre leurs armes aux plus faibles ?

HOCHE.

Vous n'êtes pas les plus forts.

DE LAUNEY.

Tu comptes pour rien ces braves, vingt pièces de canon, vingt coffres de boulets, des milliers de cartouches ?

HOCHE.

Vous pourrez tuer quelques centaines d'hommes. A quoi bon ? Il en reviendra des milliers.

DE LAUNEY.

Nous serons secourus.

HOCHE.

Vous ne serez pas secourus. Vous pouviez l'être. Vous ne l'avez pas été. Un roi ne fait pas égorger son peuple : ce ne serait pas seulement un assassinat, mais un suicide. Vous serez vaincus, je vous assure. Vous faites étalage de votre artillerie. Vous êtes habitués aux vieilles guerres, vous ne comprenez pas celle-ci ; vous ne savez pas ce que c'est qu'un peuple délivré. La guerre est un jeu pour vous, vous n'y croyez pas. Depuis Malplaquet, personne ne s'intéresse plus à la patrie. Vous étiez les amis des ennemis que vous combattiez ; vous vous réjouissiez des succès du roi de Prusse. La victoire n'est pas une nécessité pour vous. Nous, nous n'avons pas le choix : il faut que nous vainquions. — Aux Invalides. Mes camarades, je vous connais bien, je vous respecte : vous êtes de fiers vieux gas. Mais quand vous vous battiez, c'était pour obéir à des ordres ; vous ne savez pas ce que c'est que de se battre pour soi. — A Béquart. Vous-même, père Béquart, — nous vous aimons tous, nous honorons votre vaillance ; — mais quand vous étiez à Prague, enfermés par l'ennemi, vous ne défendiez que votre peau. Nous, c'est notre âme, l'âme de nos fils, de tous ceux qui sortiront de nous.... Vous entendez ce peuple au pied de ces murs ? Ce n'est là qu'une partie de nos forces. Des millions d'êtres, tous les peuples à venir combattent dans nos rangs, tout ce formidable invisible, qui gagne les batailles.

DE FLUE.

Tu nous ennuies. Nous allons balayer en quelques volées de canon ces forces invisibles.

HOCHE.

Ne tirez pas ! Si vous tirez, vous êtes perdus. Un peuple n'est pas une armée régulière ; on ne le déchaîne pas impunément.

VINTIMILLE, à lui-même, considérant Hoche.

Quelle étrange espèce d'hommes ! Comment cela est-il sorti de nous, de notre France ?... Ce sont des Allemands. — Des Allemands ? — Non pas. J'ai connu des Prussiens plus français que celui-ci. Qui nous a changé tout cela ?

HOCHE.

Songez qu'on peut encore s'entendre, que bientôt vous ne le pourrez plus. Dès que vous aurez fait couler le sang, rien ne l'arrêtera plus.

DE FLUE.

Retourne tes conseils à tes amis.

HOCHE, haussant les épaules. — A Julie.

Viens-t'en, pigeon de l'arche, on refuse ton rameau d'olivier. — Il remet Julie sur son épaule.

DE LAUNEY, à Hoche.

Rien ne peut prendre la Bastille. Elle peut être livrée, non prise.

HOCHE.

Elle sera livrée.

DE LAUNEY.

Et qui la livrera ?

HOCHE.

Votre mauvaise conscience.

Hoche sort avec Julie, dans le silence général, sans qu'on pense à l'arrêter.

VINTIMILLE, réfléchissant.

Notre mauvaise conscience...

DE LAUNEY, brusquement.

Eh bien ! pourquoi l'a-t-on laissé partir ?

DE FLUE.

Il est encore dans la cour.

DE LAUNEY.

Courez après lui, rattrapez-le !

BÉQUART.

Monseigneur, c'est impossible.

LES INVALIDES, grognant leur assentiment.

C'est un parlementaire.

DE LAUNEY.

Comment, impossible, coquin ? Parlementaire de qui ? de quel pouvoir reconnu ?

BÉQUART, gravement.

Du peuple.

DE FLUE, aux Suisses.

Arrêtez-le !

BÉQUART ET LES INVALIDES, aux Suisses.

Non, camarades, pas cela ! Vous ne l'arrêterez pas !

UN SUISSE, voulant passer.

C'est l'ordre.

BÉQUART ET LES INVALIDES.

Vous ne passerez pas, ou vous aurez affaire à nous.

VINTIMILLE, les observant, à part.

Ah ! ah ! — Haut. C'est bon. — à de Launey. N'insistons pas.

UN SUISSE, venant de la cour extérieure, à de Launey.

Monseigneur, il arrive une foule immense par la rue Saint-Antoine. Ils ont pris les Invalides. Ils traînent une vingtaine de canons.

DE FLUE.

Sacrebleu ! il faut pourtant se décider ; ou notre situation, si bonne soit-elle, finirait par se gâter. Laissez-nous secouer cette vermine, ou nous serons rongés jusqu'à l'os.

Des tourbillons de fumée s'élèvent par-dessus les murs d'enceinte.

DE LAUNEY.

Qu'est-ce que cette fumée ?

UN SUISSE.

Ils ont mis le feu aux bâtiments avancés.

DE LAUNEY.

Les misérables ! Ils veulent une guerre sans pitié. Ils l'auront.

DE FLUE.

Faut-il tirer ?

DE LAUNEY.

Attendez...

DE FLUE.

Que voulez-vous attendre encore ?

DE LAUNEY, interrogeant Vintimille du regard.

Monsieur de Vintimille !

VINTIMILLE, un peu méprisant.

Je vous ai dit mon sentiment. Faites ce que vous voudrez. — Mais un conseil : quelle que soit votre décision, n'en changez plus.

DE LAUNEY.

Faites-donc à votre gré, monsieur de Flue, et chargez-les !

De Launey, de Flue, et les Suisses sortent dans l'autre cour.

VINTIMILLE, méditant ironiquement. — A quelques pas de lui, les Invalides gardent les canons.

Notre mauvaise conscience... Ce caporal qui se permet d'avoir une conscience !... Il est plus riche que moi. La conscience !.. Elle n'est ni bonne ni mauvaise. Elle n'est pas. — L'honneur, soit. — L'honneur ? Il consistait sous l'ancien Roi, quand on avait une femme ou une sœur présentable, à intriguer pour qu'il couchât avec elle, ou à épouser la courtisane en titre, afin que cette basse denrée, sortie de la crasse des tripots, fût relevée par la saveur d'un nom aris-

tocratique... Laissons l'honneur tranquille. — Je ne sais vraiment pas pourquoi je me bats ici. — Loyalisme ? Fidélité au Roi ? Nous sommes trop habitués à voir clair dans nos pensées, pour rester dupes des mots. Il y a longtemps que je ne crois plus au Roi. — Alors ? — Haussant les épaules. L'habitude, la convenance, le savoir-vivre ? — Oui, savoir qu'on est dans l'erreur, ne pas croire à ce qu'on fait, mais y apporter, jusqu'au bout, une correction et une élégance méticuleuse, qui sert à nous cacher l'absolue inutilité de nos actes.

Grand brouhaha. Les Suisses se replient précipitamment de la cour extérieure, avec de Flue et de Launey.

LES SUISSES.

Ils viennent !

VINTIMILLE.

Quoi ? Ils viennent ? Qui ? Le peuple ?... Impossible !

DE FLUE, sans répondre.

Vite ! levez le pont ! — Tonnerre !

DE LAUNEY.

Aux canons !

Les Suisses lèvent en hâte le pont-levis. Les Invalides roulent les canons en face de la porte. Immédiatement après, on entend la clameur de la foule se heurter et mugir comme un flot à l'enceinte de la cour.

VINTIMILLE, stupéfait.

Ils sont entrés ! Ils sont entrés vraiment ?

DE FLUE, soufflant.

Ouf ! — Il était temps ! — Gredins ! — A Vintimille. Croiriez-vous qu'ils ont réussi à faire tomber le premier pont-levis ! — Vous savez, la maison du parfumeur qui est à côté de l'entrée ?... Ah ! sacrebleu ! Je l'avais bien dit qu'il fallait brûler toutes ces tanières !... Ils étaient trois ou quatre sur le toit, des maçons, des couvreurs, ils se sont laissé

glisser comme des singes sur le mur qui touche au corps de garde. On n'y faisait pas attention. Ils sont arrivés à la porte, ils ont brisé les chaînes du pont ; le pont est tombé tout d'une masse, au milieu de cette foule, en écrasant une dizaine. Ç'a été un torrent. Ils se sont tous rués dessus. Écoutez-les hurler ! — Ah ! les canailles !

Dans le tumulte des soldats et des officiers qui s'agitent au premier plan, on n'a pas aperçu d'abord un groupe de Suisses, au fond, près de la porte, avec une prisonnière,

LES SUISSES, amenant la Contat.

Nous avons toujours fait une belle prise.

VINTIMILLE, saluant.

Eh ! mais, c'est vous, Contat ?... Fidèle au rendez-vous ! — Un casque d'argent sur vos cheveux blonds, un fusil à la main, vous semblez la déesse Liberté elle-même ! — Vous êtes donc venue voir, curieuse ? Vous serez mieux ici, pour tout regarder sans risques. — Il lui tend la main ; elle hésite à la prendre. Vous ne me donnez pas la main ? Nous étions bons amis, il n'y a pas si longtemps. Ne le sommes-nous pas encore ? — Elle se décide à lui donner la main. Eh bien, qu'avez-vous donc ? Vous me fixez avec vos grands yeux, vous avez l'air interdite, vous ne dites mot. Vous avez eu peur ?

LA CONTAT.

Pardon, je vous demande pardon... Mais je ne sais plus où j'en suis en ce moment, si je dois vous regarder comme ami, ou comme ennemi.

VINTIMILLE.

Comme ennemi ? pourquoi donc ? — Quoi ? tout de bon, vous nous combattiez ?

LA CONTAT.

Vous savez, je ne suis pas faite pour être spectatrice, je joue toujours les premiers rôles.

Elle montre son fusil, qu'un Invalide lui enlève, sur un signe de Vintimille.

VINTIMILLE.

Vous étiez lasse de jouer la comédie, vous avez voulu passer au drame. — Mais savez-vous, ma belle, que votre petite équipée risque de vous coûter quelques mois de Fort-l'Évêque.

LA CONTAT.

Je risquais davantage.

VINTIMILLE.

Voyons, ce n'est pas sérieux, Contat? Vous, avec ces hurleurs? — Il l'examine de la tête aux pieds. Pas de rouge, pas de mouches. Les mains noires. La figure luisante de sueur. Les cheveux mouillés, collés aux joues. Les seins haletants. Crottée jusqu'aux genoux. Noire de boue et de poudre... Fi! — Qu'est-ce qui vous a pris? Je vous connais bien pourtant: vous n'aimiez pas plus que moi cette racaille.

LA CONTAT.

Oui.

VINTIMILLE.

Une amourette alors? Il est là, dans cette foule?

LA CONTAT.

Oui, je croyais cela aussi. — Mais non, c'est autre chose encore qu'un amour.

VINTIMILLE.

Alors?

LA CONTAT.

Je ne sais pas. Je ne puis vous dire au juste pourquoi je me battais; mais je le sentais tout à l'heure: j'aurais été prête à vous égorger.

VINTIMILLE, rit.

Vous exagérez toujours.

LA CONTAT.

Je ne ris pas, je vous assure.

VINTIMILLE.

Mais, Contat, vous avez du bon sens pourtant, vous n'agissez pas sans savoir ce que vous faites ?

LA CONTAT.

Non, ce n'est pas sans raison ; mais je ne puis plus dire quelle raison, en ce moment. Tout à l'heure, cela était si net et si fort !... Voyez-vous, les sentiments de ce peuple résonnent en moi, comme un tonnerre. A présent que je suis séparée de lui, je ne sais plus, je ne sais plus...

VINTIMILLE.

Vous étiez folle, simplement. Convenez-en.

LA CONTAT.

Non, non, je suis sûre qu'ils ont raison.

VINTIMILLE.

Raison de se révolter contre le Roi, de tuer de braves gens, et de se faire tuer pour rien ?

LA CONTAT.

Ce n'est pas pour rien.

VINTIMILLE.

Oh ! je le pense bien ! c'est pour les écus de M. d'Orléans.

LA CONTAT.

Mon cher, vous n'avez pas changé depuis le temps que je vous connais : vous cherchez toujours de petits motifs aux choses.

VINTIMILLE.

Je n'appelle pas l'argent un si petit motif pour des gueux qui n'ont rien. En savez-vous de plus fort ?

LA CONTAT.

La Liberté.

VINTIMILLE.

Qu'est-ce que cela ?

LA CONTAT.

Tu me gênes avec ton regard ironique. Quand tu me regardes, je ne sais plus ce qu'il faut dire. Et quand je le saurais, je ne le dirais pas. Je sens que cela ne servirait à rien. Tu ne peux pas comprendre. Écoute au moins, et regarde.

LE PEUPLE, au dehors.

Nous voulons la Bastille !

VINTIMILLE, froidement.

Oui, c'est curieux, c'est curieux.

DE LAUNEY, consterné.

Qu'est-ce qu'ils ont donc qui les pousse, ces imbéciles ?

LES INVALIDES, regardant avec intérêt et sympathie, par les meurtrières pratiquées dans le tablier du pont-levis.

Des femmes. Des curés. Des bourgeois. Des soldats... Tiens, notre gamine là-bas, à cheval sur le cou de Hulin ; elle agite ses petites jambes ; elle se démène comme un diable !

DE FLUE, causant avec les Suisses.

Cela va bien. Maintenant ils sont dans une souricière, enfermés entre les murs du château. Des tours, nous les dominons.

DE LAUNEY.

Déblayez la cour ! Écrasez-les !

De Flue avec les Suisses rentre, au pas de course, dans la Bastille, par la porte des tours.

BÉQUART ET LES INVALIDES, murmurant.

Cela va être une boucherie. Ils sont à peine armés. Et ces enfants !...

LE PEUPLE.

Nous voulons la Bastille !

La Contat et Vintimille n'ont pas suivi l'entretien de de Flue et de Launey. La Contat est tout entière occupée de la foule, dont elle écoute les cris.

LA CONTAT, criant au dehors.

Courage! Je l'ai prise avant vous! Je suis entrée la première!

On entend un roulement de tambour.

BÉQUART ET LES INVALIDES, regardant au dehors.

Ils demandent encore à parlementer. Ils agitent des mouchoirs. Ils nous font des signaux.

VINTIMILLE, regardant.

Le procureur de la ville marche à leur tête.

DE LAUNEY.

Voyons ce qu'ils veulent.

VINTIMILLE.

Cessez le feu!

Les Invalides renversent leurs fusils. On entend le tambour se rapprocher du fossé. Vintimille et quelques Invalides montent à droite de la porte, vers une échancrure de la muraille, d'où ils dominent les assaillants.

VINTIMILLE, au peuple.

Que voulez-vous?

Au même moment, une décharge de coups de fusil part du hau des tours.

VINTIMILLE, se retournant.

Sacrebleu! qu'est-ce qu'ils font donc?

LES INVALIDES ET DE LAUNEY, atterrés.

Ce sont les Suisses qui tirent de là-haut!
— Arrêtez! Arrêtez!

Quelques-uns courent à la porte des tours, et rentrent pour avertir les Suisses.

VINTIMILLE, redescendu dans la cour.

Trop tard! — Ah! ils ont fait de bel ouvrage! Entendez ces cris!... Ils n'ont pas manqué leurs coups. Le peuple croit que nous l'avons attiré dans un guet-apens.

Le peuple hurle au dehors, de douleur et de fureur.
Vintimille se retourne, et voit la Contat, qui est venue derrière lui, et qui le regarde avec des yeux haineux.

VINTIMILLE, saisi.

Qu'avez-vous, Contat ?

La Contat ne répond pas, mais se jette brusquement sur l'épée de Vintimille, l'arrache du fourreau, et veut l'en frapper. Les Invalides lui prennent les mains, la maintiennent malgré ses violents efforts.

VINTIMILLE, sans comprendre.

Vous vouliez me tuer ?

La Contat, sans parler, fait signe que oui. Elle le dévore des yeux avec une fixité féroce, et ne peut articuler un seul mot jusqu'à la fin de la scène ; mais elle tremble convulsivement, e halète comme une bête.

VINTIMILLE, troublé.

Vous perdez la raison... Que s'est-il passé ? Je ne vous ai rien fait. On a agi contre nos ordres. Vous l'avez vu vous-même... Me reconnais-tu bien, Contat ?... Elle fait signe que oui... Quoi ! tu me hais vraiment ?... — Même jeu. Parle-moi, ne peux-tu parler ?...

Il veut la toucher ; elle fait un mouvement furieux pour se retirer, se débat contre les soldats qui lui tiennent les poignets, et finit par tomber en arrière, dans une sorte de crise épileptique, — convulsée et hurlante. On l'emporte, on l'entend crier sauvagement au loin. — Au dehors, le peuple pousse des cris de mort.

DE LAUNEY, atterré.

C'est une bête féroce... On ne la reconnait plus.

VINTIMILLE.

Ce n'est pas elle. C'est quelque chose d'étranger qui s'est glissé en elle, une âme ennemie, le poison de cette foule, cette folie inconnue !... Pouah ! tout cela me dégoûte, ces fureurs que je ne comprends pas, ce vent de bestialité qui semble sortir des lointains monstrueux de l'humanité !

Les Suisses redescendent des tours avec de Flue.

DE LAUNEY, éperdu, va au-devant de de Flue.

Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous fait ?

DE FLUE, furieux.

Sacredié! J'ai fait ce que vous m'avez dit! Vous me donnez l'ordre de les écraser. Je m'en acquitte en conscience. Maintenant, il paraît que vous avez changé, et que le vent souffle à la paix. Qui diable voulez-vous qui s'y reconnaisse?

DE LAUNEY.

Nous sommes perdus maintenant!

DE FLUE.

Perdus?

Il hausse les épaules, et fait signe aux Suisses d'avancer les canons jusqu'à l'entrée de l'autre cour.

BÉQUART ET LES INVALIDES.

Qu'est-ce que vous faites?

LES SUISSES.

En trois volées de canon, la cour sera vidée.

BÉQUART ET LES INVALIDES.

Vous n'allez pas tirer?

LES SUISSES.

Et pourquoi pas?

BÉQUART.

Dans cette foule? Ce serait un massacre abominable!

LES SUISSES.

Qu'est-ce que ça nous fait?

BÉQUART.

Ça fait que ce sont nos parents, des Français comme nous. Ça fait que vous allez replacer ce canon où vous l'avez pris, et qu'on ne tirera pas.

LES SUISSES.

Allons, place, débris! Veux-tu nous laisser passer? — Ils bousculent Béquart.

LES INVALIDES.

Ah ! canailles d'Allemands !

Ils croisent la baïonnette.

LES SUISSES.

Jette-le par terre ! — Ces moitiés d'hommes, ces vieux restes ! — Cela croit nous faire peur !

BÉQUART.

Si tu avances, je tire.

Il les couche en joue. — Vintimille et de Flue se jettent au milieu d'eux.

DE FLUE.

Bas les armes ! Bas les armes !... Tonnerre !

Il tombe sur eux à coups de canne.

VINTIMILLE.

Quels chiens enragés !

DE LAUNEY, désespéré.

Eux aussi se révoltent ! Ils ne veulent plus se battre ! Ah ! tout est perdu !

Il court vers la citadelle, et veut rentrer.

VINTIMILLE, l'arrêtant.

Où allez-vous ?

DE LAUNEY, hors de lui.

Mourir ! Mais ils mourront avec nous !

VINTIMILLE.

Que voulez-vous faire ?

DE LAUNEY.

Dans les caves... Des milliers de tonnes de poudre... Je vais y mettre le feu !...

LES INVALIDES, protestant.

Vous ne ferez pas cela !

DE LAUNEY.

Je le ferai !

VINTIMILLE.

Faire sauter un quartier de Paris? Mais c'est de l'héroïsme! — Non, ma foi, c'est trop ridicule! On ne peut faire cela que quand on croit à quelque chose. Mais pour rien, c'est absurde. Il faut être bon joueur, et ne pas renverser l'échiquier, quand on perd.

DE LAUNEY.

Mais que faire?

LES INVALIDES.

Capituler!

DE LAUNEY.

Jamais! Jamais!... Le Roi m'a confié la Bastille. Je ne la livrerai pas!

Il veut rentrer. — Les Invalides le prennent à bras le corps.

LES INVALIDES, à Vintimille.

Monseigneur, commandez-nous!

VINTIMILLE, froidement.

M. le Gouverneur est malade. Conduisez-le dans ses appartements, et prenez soin de lui.

DE LAUNEY, se débattant.

Traîtres! Lâches!

On l'emmène.

VINTIMILLE, à part.

J'ai été un sot de me laisser prendre dans ce guèpier. — Rien à faire. Il s'agit de tirer sa carte du jeu le plus galamment possible. — Haut. Monsieur de Flue...

DE FLUE.

Que voulez-vous?

VINTIMILLE.

Rédigeons, s'il vous plaît, le texte de la capitulation.

DE FLUE.

Des écritures? merci, je ne m'en mêle point.

Il lui tourne le dos.

Vintimille écrit, appuyé sur un canon.

UN SUISSE, à de Flue.

Ils vont nous massacrer.

DE FLUE, flegmatiquement.

Peut-être bien.

Il s'assied sur un tambour et allume sa pipe.

LES SUISSES, s'épongeant le front.

Damnée chaleur ! Est-ce qu'on ne pourrait pas boire ?

Un Suisse va chercher à la cantine une cruche qu'ils se passent. — Les Suisses sont groupés à gauche, près de leur officier, indifférents, ennuyés. Les Invalides à droite, autour du canon où s'appuie Vintimille ; ils suivent des yeux avec respect tous ses mouvements. Béquart tient l'encrier. Vintimille lui lit à voix basse ce qu'il vient d'écrire. Béquart approuve de la tête. Ses camarades, à côté de lui, se redisent les mots, et hochent aussi de la tête.

LES INVALIDES, entre eux, avec un mélange d'ironie et de contentement.

La chèvre a pris le loup.

VINTIMILLE.

Je demande leur parole qu'il ne sera fait de mal à personne.

BÉQUART.

Cela ne nous coûte rien de demander.

VINTIMILLE, souriant.

Ni à eux de promettre. — Il va à de Flue. Voulez-vous signer ?

DE FLUE, signant.

Belles façons de se battre ! — Après tout, c'est leur affaire.

VINTIMILLE.

Le difficile n'est pas d'écrire, c'est de se faire lire par eux.

Les Invalides qui s'approchent de la porte sont accueillis par des coups de fusil.

LES INVALIDES.

Ils sont enragés, ils ne laissent approcher personne.

BÉQUART.

Donnez-moi le poulet.

LES INVALIDES.

Tu vas te faire tuer, Béquart.

BÉQUART.

Qu'est-ce que ça me fait ? Ce n'est pas pour me sauver que je capitule.

SUISSES.

Et pourquoi donc alors ?

INVALIDES, montrant le peuple.

Pour les sauver, parbleu ! — Entre eux, avec mépris. Ils ne comprennent rien.

Béquart va vers la porte.

INVALIDES, à Béquart.

Comment feras-tu pour leur passer le papier ?

BÉQUART, montrant sa pique.

A la pointe de ma broche.

VINTIMILLE, se retournant vers les tours.

Hissez le drapeau blanc !

INVALIDES, criant.

Eh ! là haut ! le drapeau !

La porte s'ouvre. Béquart monte vers l'échancrure du mur, à droite du pont-levis.

BÉQUART, agite les bras, et crie.

Capitulation ! Capitulation !

Il est reçu par une tempête de vociférations et par des coups de fusil. Il chancelle, et crie, furieux, montrant le poing.

Cochons ! c'est pour vous ! pour vous !

LES INVALIDES, massés auprès du pont-levis, regardent par les meurtrières, et crient :

Ne tirez pas ! ne tirez pas !

Au dehors, des voix crient aussi : « Ne tirez pas ! » Un murmure : « La capitulation ! La capitulation ! » gagne de proche en proche. Des voix indistinctes discutent. — Puis, après un instant, le silence se fait.

LES INVALIDES, regardant.

Hoche et Hulin courent devant le peuple et abaissent les fusils... Ils comprennent. Ils s'arrêtent... Ils viennent près du fossé.

BÉQUART, penché de tout son corps sur le mur, tend la capitulation au bout de sa pique, par-dessus le fossé.

Bougre ! dépêchez-vous ! je n'ai pas le temps d'attendre.

LES INVALIDES, regardant.

Hulin apporte une planche. Il la jette sur le fossé... En voici un qui passe. Il trébuche. Il tombe... Non. Il s'est rattrapé.

BÉQUART, haletant.

Allons donc ! allons donc !

LES INVALIDES.

Il touche la pique. Il a pris le papier...

BÉQUART, se redressant.

C'est fait... — Regardant le peuple. Salauds ! — Il lève les bras et crie : Vive la nation !

Il tombe en arrière.

LES INVALIDES.

Ah ! les bougres ! ils l'ont tué !

Deux d'entre eux vont chercher le corps et le rapportent au milieu de la scène ; ils le déposent aux pieds de Vintimille.

VINTIMILLE, regardant Béquart mort, avec un mélange d'ironie et de sympathie.

« Il reste le savoir-vivre ? » — Le savoir-ne-plus-vivre...

LES INVALIDES, prêtant l'oreille.

Écoutez !

On entend crier du dehors, et les Invalides répètent :

La capitulation est acceptée !

VINTIMILLE, indifférent.

Prévenez M. le Gouverneur.

INVALIDES.

Monseigneur, il a perdu la tête, il brise tout dans sa chambre, il crie et pleure comme un enfant.

VINTIMILLE, haussant les épaules.

Allons. Je prendrai donc sa place jusqu'au bout. — A lui-même, ironique, un peu amer. Je ne me doutais pas que j'aurais un jour l'honneur de faire tomber, avec les quatre siècles de ces murailles, la royauté de France aux mains des avocats. Voilà une belle tâche. Faquin de sort !... Peuh ! Rien n'est rien, tout est indifférent, tout passe, tout finit. La mort arrange tout. Adieu vat ! — Nous allons leur servir un peu de comédie, un grand air pour finir. — Haut. A vos rangs ! Formez la haie !

La garnison se range dans la cour, les Invalides à droite, les Suisses à gauche. De Flue, debout. Vintimille se lève, appuyé sur sa canne.

La crosse en l'air ! — Messieurs, je dois vous avertir que, malgré mes précautions, il y aura peut-être des surprises, quand l'ennemi sera entré. Vous savez que ce n'est pas une armée disciplinée. Mais s'ils manquent aux convenances, ce n'est qu'une raison de plus pour que nous y restions fidèles. — Messieurs les Suisses, au nom du Roi, je vous remercie de votre obéissance. Vous y avez plus de mérite que les autres. Tournant la tête vers les Invalides, en souriant légèrement. Quant à vous, nous nous comprenons.

Murmure approbatif des Invalides.

DE FLUE, flegmatique.

Bah ! C'est la guerre.

Un Invalide siffle : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* »

VINTIMILLE, se tournant vers lui, avec un geste un peu dédaigneux.

Chut ! Montre moins ta joie. C'est indécent, mon ami.

L'INVALIDE.

Monseigneur, c'est malgré moi.

VINTIMILLE.

Te voilà bien fier d'être battu !

L'INVALIDE, avec chaleur.

Nous ne sommes pas battus! Jamais ils n'auraient pris la Bastille, si nous n'avions voulu qu'ils la prissent.

Ses compagnons l'approuvent.

VINTIMILLE,

Tu vas dire que c'est nous qui avons pris la Bastille?

L'INVALIDE.

Il y a du vrai là-dedans.

VINTIMILLE.

Au fait... — A ton poste ! — Après un silence, haut. Ouvrez la porte... Baissez le pont-levis.

Quelques hommes ouvrent la porte, et baissent lentement le pont-levis, devant les vociférations grandissantes de la foule.

VINTIMILLE, méprisant.

Voici donc le nouveau Roi !

Le pont-levis est baissé. Une clameur formidable éclate. Une marée humaine se rue à l'ouverture de la porte, têtes hurlantes, hommes et femmes avec des fusils, des piques et des haches. Au premier rang, Gonchon, poussé, agite un sabre et crie. Hoche et Hulin se débattent en vain pour les calmer. — Cris de mort et de victoire.

VINTIMILLE, se découvre.

Messieurs, la Canaille.

QUELQUES INVALIDES, pris d'un brusque transport, agitent leurs chapeaux.

Vive la Liberté !

VINTIMILLE.

Eh ! messieurs, par pudeur !

LES INVALIDES, plus fort, avec un enthousiasme débordant.

Vive la Liberté ! — Ils se débarrassent de leurs fusils, et se jettent dans les bras du peuple.

VINTIMILLE, dédaigneux, haussant les épaules.

Eh! pauvre raison humaine, comme tu es peu solide! — Adieu, monsieur de Vintimille. — Il brise son épée.

Gonchon, hors de lui, poussé par le peuple, la vieille fruitière, et une tourbe de furieux se jettent sur Vintimille, de Flue, et leurs soldats, les enveloppent, les entraînent, les repoussent hors de la scène, avec des cris sauvages.

GONCHON.

Étripons-les!

LA VIEILLE.

Ah! chiens d'aristocrates!

LE PEUPLE.

Ces canailles de Suisses! — Et ceux-ci, je les reconnais! Le régiment des éclopés! — Ha! l'ennemi! Tue-les! Ils ont tiré sur nous!

Hoche et Hulin, qui veulent arrêter la foule, sont balayés par elle, et jetés contre un mur [1].

HOCHE.

Arrête! Arrête!

HULIN.

Impossible! On arrêterait plutôt la Seine débordée.

HOCHE.

Tu es blessé?

HULIN, avec un rire.

Sais-tu par qui? Par Gonchon!

HOCHE.

Ce lâche!

HULIN.

Il est féroce, maintenant. Le plus lâche chien mord, quand on veut lui arracher l'os qu'il mange. Regarde-le là-bas!... Et la Contat s'escrimant avec sa pique, et la vieille, coupant la gorge à Vintimille abattu!...

1. La scène de massacre qui suit est supprimée à la représentation, jusqu'à l'arrivée de Marat.

HOCHE, hors de lui, frappant à droite et à gauche pour passer.

Je les tuerai !

HULIN.

Tu ne passeras pas, tu ne passeras pas, je te dis !

HOCHE, repoussé par la foule.

Les malheureux !

HULIN.

Ne savais-tu pas cela ? ... Bah ! Ce n'est pas nous qui avons fait les hommes.

LA FOULE.

L'invalide qui se sauve ! ... Tape dessus !

DESMOULINS.

Le vieux monstre sans pattes ! Enlevez l'épouvantail ! A l'eau, la cour des Miracles !

HOCHE, saisissant à la gorge Desmoulins.

Tais-toi !

DESMOULINS, stupéfait.

Quoi ?

HOCHE.

Tu es ivre !

DESMOULINS, ne comprenant pas.

Ivre ?... Mais je... je...

HOCHE.

Tu es ivre de sang. Tais-toi !

DESMOULINS, se passant la main sur le front.

Oui... oui... tu as raison. — Il s'assied sur une borne.

HULIN.

Aide-nous !

LE PEUPLE, faisant place à Marat.

Vive Marat !

MARAT.

Eh ! mes enfants, que faites-vous donc ?

LES FEMMES.

Tuez ! Tuez !...

MARAT.

Les tuer ! Qu'en voulez-vous faire ? Voulez-vous les manger ? — Une partie du peuple rit.

HULIN.

Il sait le bon moyen. Il faut les amuser.

HOCHE.

Où est la petite ?

HULIN.

La petite ? — Hoche court chercher Julie.

DESMOULINS, s'élançant.

Arrêtez, camarades, vous tuez les prisonniers !

LE PEUPLE, interdit.

Les prisonniers ?

DESMOULINS.

Les prisonniers de la Bastille. Regardez leurs sarraux gris ! Ce sont ceux que nous venons délivrer.

LE PEUPLE, incertain.

Mais non, ce sont les ennemis.

HULIN.

Il n'y a plus d'ennemis.

JULIE, portée par Hoche, tend les bras, un rameau vert à la main, et crie :

Grâce pour nos amis, nos amis les ennemis !

LE PEUPLE, riant.

Entends-tu cette petite ?

HOCHE la pose sur l'affût d'un canon, d'où elle domine un peu la foule.

Crie, petite : « Tous frères, tous amis ! »

JULIE.

Frères! Frères !...

LE PEUPLE.

Tous frères, elle a raison !

LES INVALIDES.

Vive le peuple !

LE PEUPLE.

Vive la vieille gloire!

LES INVALIDES, à Julie.

Petite, tu nous as sauvés !

LE PEUPLE.

Mais c'est elle aussi qui vous a vaincus, camarades. C'est ce petit atome qui a pris la Bastille.

MARAT.

Tu es notre bonne conscience !

LE PEUPLE.

Tu es notre petite Liberté !

Ils tendent les bras vers elle. Les femmes lui envoient des baisers.

HOCHE, frappant sur l'épaule de Hulin, qui partage l'émotion de la foule.

Eh bien, Hulin?... Éternel douteur, es-tu enfin convaincu?

HULIN, s'essuie les yeux. — Entêté.

Oui... quoique...

Les rires de Hoche et du peuple coupent sa phrase. Il s'interrompt et rit plus fort que les autres. Il regarde autour de lui, voit, à l'entrée de la cour, dans une niche pratiquée au mur, la statue du Roi. Il va brusquement à elle et la saisit.

A bas, toi ! Fais place à la Liberté ! — Il la jette à terre, enlève dans ses bras la petite Julie, et la pose dans la niche, à la place de la statue. La Bastille terrassée !... J'ai fait cela, moi ! Nous avons fait cela !... Nous en ferons bien d'autres ! Nous allons nettoyer les écuries d'Augias, purger la terre des monstres, étouffer dans nos bras le lion de la royauté.

Notre poing va battre le despotisme, comme le marteau l'enclume. Hardi, compagnons, forgeons la République !... Force trop longtemps comprimée, qui fais craquer ma poitrine, éclate, déborde ! Roule, torrent de la Révolution !

LA VIEILLE FRUITIÈRE, à cheval sur un canon, un fichu rouge autour de la tête.

Au Roi ! — Voilà mon cheval ! Je l'ai pris. Je vas atteler l'animal à ma petite voiture, et nous allons à Versailles faire visite au gros Louis. J'en ai long à lui dire. Bon Dieu ! depuis des siècles que j'amasse là-dedans misère sur misère, et patience sur le tout,... j'étouffe : il faut que je dégorge. Bonne bête qui me résignais, qui croyais nécessaire de souffrir, pour le plaisir des riches ! Voilà que je comprends maintenant ! Je veux vivre, je veux vivre ! Malheur que je sois si vieille ! Bon sang ! Je veux regagner le temps que j'ai perdu !... Hue ! ma belle, à la Cour !

Elle passe, poussée sur son canon par des hommes du peuple, jambes nues, avec des casques et des armures.

LE PEUPLE.

A la Cour ! A Versailles ! — Oui, nous avons trop souffert ! Nous voulons le bonheur ! Nous le prendrons !

DESMOULINS, une branche verte à la main.

La forêt de la Liberté a surgi des pavés. Les rameaux verts ondoient au vent. Le vieux cœur de Paris refleurit. Voici le printemps !

LE PEUPLE, éclatant de joie et d'orgueil, agitant des rameaux verts, paré de cocardes vertes, de rubans verts, de feuilles vertes.

Libres ! Le ciel est libre !

Le soleil couchant pénètre par l'ouverture du pont-levis, et baigne de ses rayons pourpres la cour de la Bastille, et la foule avec les rameaux .

HOCHE.

Soleil, tu peux dormir, nous n'avons point perdu notre journée.

LA CONTAT.

Ses feux mourants rougissent les vitres du château, les rameaux balancés, et la houle des têtes, et la petite Liberté.

HULIN.

Le ciel sonne la guerre.

MARAT.

Comme Celui qui entra, il y a dix-sept cents ans, au milieu des rameaux, cette petite fille n'est pas venue parmi nous pour apporter la paix.

DESMOULINS.

Il y a du sang sur nous.

ROBESPIERRE, avec un fanatisme concentré.

C'est le nôtre.

LE PEUPLE, surexcité.

C'est le mien !... C'est le mien !... Nous te l'offrons, Liberté !

DESMOULINS.

Au diable notre vie ! Les grands bonheurs s'achètent.

HOCHE.

Nous sommes prêts à payer.

ROBESPIERRE, concentré.

Nous paierons.

LE PEUPLE, enthousiaste.

Nous paierons !

Des rondes s'organisent autour de la Liberté. Musique.

LA CONTAT.

Joie d'être un avec tous, joie d'aimer avec tous, joie de souffrir avec tous ! Donnons-nous la main ! Formons des danses fraternelles ! Chante ! car c'est ta fête, ô peuple de Paris !

MARAT.

Cher peuple, il y a si longtemps que tu peines, que tu

luttes en silence ! Tant de siècles de souffrances pour arriver enfin à cette heure d'allégresse ! La Liberté t'appartient. Garde bien ta conquête !

DESMOULINS, au public.

Et maintenant, à vous ! Achevez notre ouvrage ! La Bastille est à bas : il reste d'autres Bastilles. A l'assaut ! A l'assaut des mensonges ! A l'assaut de la Nuit ! L'Esprit vaincra la Force. Le passé est brisé. La mort est morte !

HULIN, à Julie.

O notre Liberté, notre lumière, notre amour ! Que tu es petite encore ! Comme tu es fragile ! Pourras-tu résister aux tempêtes prochaines ? Grandis, grandis, chère petite plante, monte droite et vigoureuse, et réjouis le monde de ton souffle de prairie !

HOCHE, le sabre à la main, monte sur un gradin, au pied de la niche où se tient la petite Liberté.

Sois tranquille, Liberté, à l'abri de nos bras ! Nous te tenons. Malheur à qui te touche ! Tu es à nous, nous sommes à toi. A toi, ces dépouilles, ces trophées !

Les femmes jettent des fleurs à la Liberté. Les hommes inclinent devant elle leurs piques, leurs bannières, leurs rameaux verts, les trophées de la Bastille.

Mais ce n'est pas assez : nous te ferons un immortel triomphe. Fille du peuple de Paris, tes yeux clairs rayonneront pour les peuples asservis. Nous allons promener à travers l'univers le niveau redoutable de l'Égalité. Nous conduirons ton char, au milieu des batailles, par le sabre, par le canon, vers l'Amour, vers la Fraternité du genre humain. — Frères ! tous frères ! tous libres !... Allons délivrer le monde !

Épées, lances, branches d'arbres, mouchoirs, chapeaux et bras s'agitent, au milieu des acclamations et des sonneries de trompettes. Le peuple forme des rondes autour de la Liberté.

VARIANTE

POUR UNE REPRÉSENTATION DE FÊTE POPULAIRE AVEC ORCHESTRE ET CHOŒURS.

ACTE III

Voir page 131.

Le pont-levis de la Bastille est baissé. Une clameur formidable éclate. Une marée humaine se rue à l'ouverture de la porte, têtes fourmillantes et hurlantes, hommes et femmes avec des fusils, des piques et des haches. Au premier rang, Gonchon, poussé, agitant son sabre, et criant. Hoche et Hulin se débattent en vain pour les calmer. Cris de mort et de victoire.

VINTIMILLE, ironique.

Adieu, monsieur de Vintimille. — Il se découvre. Messieurs, la Canaille.

QUELQUES INVALIDES, pris d'un brusque transport, crient et agitent leurs chapeaux.

Vive la Liberté !

VINTIMILLE.

Eh ! messieurs, par pudeur !

LES INVALIDES, avec un enthousiasme débordant.

Vive la Liberté !

Ils se débarrassent de leurs fusils et se jettent dans les bras du peuple.

SCÈNE FINALE

Fête du Peuple[1]. — *Triomphe de la Liberté.*

Mardi 14 juillet, 7 heures du soir. — Place de l'Hôtel-de-Ville.

Peuple qui crie, rit, se rue en tous sens, paré de cocardes vertes, de rubans verts, de feuilles vertes, agitant des branches vertes, délirant de joie, de force et d'orgueil. Au-dessus de cet océan humain, émergent, comme l'écume de vagues qui se brisent sur les rochers, des hommes, femmes, enfants, montés sur des voitures et des chariots arrêtés, sur des échelles, sur des escabeaux, sur des réverbères, sur les épaules les uns des autres, tous portant et secouant des rameaux verts. Une forêt qui ondule aux rayons du soleil couchant.

Au lever du rideau, musique triomphale, qui se termine au milieu du tumulte d'allégresse, des cris d'enthousiasme ininterrompus.

LE PEUPLE, courant sur le théâtre, agitant les branches d'arbre, criant tout d'une voix :

Libres ! Nous sommes libres !

DESMOULINS, une branche verte à la main.

La forêt de la Liberté a surgi des pavés. Les rameaux verts ondoient au vent. Le vieux cœur de Paris refleurit. Voici le printemps !

LE PEUPLE, tout d'une voix.

Libres ! Le ciel est libre !

Les voix se divisent et s'entrechoquent, comme des éclairs.

— Brisé, le poing levé au-dessus de nos têtes !
— Sous notre talon, la bête !
— Elle est prise ! Elle est prise !

Tout d'une voix.

Nous les avons vaincus !

1. *Voir la note de la fin.*

DESMOULINS.

L'épouvantail de cette Bastille, cette peau de lion, dont ils cachaient leur féroce lâcheté, — arrachée de leurs épaules ! ... Et voici paraître tout nu, grelottant et ridicule, le Roi, le Roi ennemi !

LE PEUPLE.

Échec au Roi ! Le Roi est vaincu !

LA VIEILLE FRUITIÈRE, à cheval sur un canon, un fichu rouge autour de la tête.

Au Roi ! Au Roi ! — Voilà mon cheval ! Je l'ai pris. Je vas atteler l'animal à ma petite voiture ; et nous allons à Versailles faire visite au gros Louis, M. Capet l'aîné. J'en ai long à lui dire. Bon Dieu ! depuis des siècles que j'amasse là-dedans misère sur misère, et patience sur le tout, j'étouffe : il faut que je dégorge. Bonne bête qui me résignais, qui croyais nécessaire de souffrir pour le plaisir des riches ! Voilà que je comprends maintenant ! Je veux vivre, je veux vivre ! Malheur que je sois si vieille ! Bon sang ! Je veux regagner le temps que j'ai perdu ! — Hue ! ma belle, à la Cour !

Elle passe, poussée sur son canon, escortée et suivie par des hommes du peuple, des bourgeois, des femmes, avec des casques, des boucliers, des fusils, des lances, des armures, — quatre tambours en tête : un gueux en guenilles, jambes nues ; une femme ; un enfant ; et un vieux bourgeois, type d'huissier correct et gourmé. Marche guerrière et comique. Tambours et fifres.

LE PEUPLE.

A la Cour ! A Versailles ! Au Roi ! — Oui, nous avons trop souffert ! Nous voulons le bonheur ! Nous le prendrons !

LA CONTAT, ses cheveux blonds défaits, les bras nus, la gorge et les seins nus, tenant une branche d'arbre, et enguirlandée de feuillage, entourée de femmes, de jeunes gens, et d'enfants, portant comme elle de longs rameaux.

Victoire ! nous t'avons conquise ! Mon cœur bondit de joie dans ma poitrine, j'ai brouté comme une chèvre la vigne de la liberté ; son ivresse baigne mes sens, et m'emporte. Qu'ai-je fait ? Je ne sais. Mais je sais que je suis

vainqueur, j'ai écrasé l'ennemi. Joie de se sentir noyée dans cet océan humain, d'être emportée par lui, comme une vague qui danse !... O peuple qui souffles en moi, je t'aime, je suis ta voix, la trompette qui sonne ta victoire et ta joie !

DESMOULINS.

Bacchante de la Révolution, que grise la Liberté, est-ce l'amour ou la haine, qui rayonne de ton corps ? Une vapeur de volupté et de meurtre enveloppe tes regards et tes lèvres humides. Tes doigts sont-ils rougis par le vin ou le sang ? — N'importe ! je t'aime, Victoire ! Evoé ! Chantons la Liberté !

Musique.

MOINES ET PRÊTRES, mathurins, capucins, curés armés, avec des fusils, des croix, et des bannières, chantant :

Domine, salvam fac gentem, et exaudi nos in die quá invocaverimus te !

LE PEUPLE.

Vivent les tonsurés ! Vive Sainte-Geneviève !

DESMOULINS.

Vivent les papegaux, cardingaux, evesgaux, prestregaux, monagaux ! Vivent les archinigauds !

ÉTUDIANTS, bras dessus bras dessous avec des filles, chantant une chanson de Vadé. — Clarinettes et guitares.

Le bonheur suprême,
Le bien que j'aime,
C'est la Liberté,
Mon cœur en est enchanté...

LE PEUPLE.

Vivat, Basoche !

DESMOULINS.

Chapeau bas devant la plume ! Voilà ce qui tua la Bastille !

UN ÉTUDIANT, poussant une brouette.

A dix sols, à dix sols, les pierres de la Bastille !

LE PEUPLE, riant.

Ah ! le farceur ! l'ours n'est pas tué, qu'il vend déjà la peau.

L'ÉTUDIANT.

Le pavé !

UN AUTRE ÉTUDIANT, portant une grande pancarte, avec l'inscription : « HOMME DE LETTRES SANS LOGEMENT, POUR CAUSE DE FERMETURE DE LA BASTILLE. »

Charité, citoyens ! Où les honnêtes gens coucheront-ils ce soir ? Il n'y a plus de Bastille.

La foule rit.

Gonchon est porté sur les épaules d'étudiants qui rient et crient. Il a un sabre à la main, et une couronne de laurier sur la tête. Il l'a l'air d'un Silène.

LES ÉTUDIANTS.

L'héroïque Gonchon ! — Le héros malgré lui ! — Gonchon Poliorcète !

LE PEUPLE.

Gonchon, l'ennemi des rois ! La terreur des aristos !

LES ÉTUDIANTS.

Il avait si grand peur, qu'il est entré le premier. Il a fui à travers l'ennemi, les mettant tous en fuite.

DESMOULINS.

Canaille ! Qui t'a permis de prendre la Bastille ? Tu devrais être fouetté pour avoir usurpé un honneur dont tu es indigne.

UN ÉTUDIANT.

Ses maîtres s'en acquitteront pour nous. Il sera pendu par eux.

LES ÉTUDIANTS.

Tu seras pendu, Gonchon ! tu as pris la Bastille !

Les porteurs de Gonchon le font sauter sur leurs épaules. Gonchon,

tremblant, excité, et ahuri, agite son sabre gauchement, et salue avec sa couronne. La foule danse autour de lui, en chantant sur un air, populaire et burlesque : Tu seras pendu, Gonchon, tu seras pendu, pendu !... »

DESMOULINS.

Le drôle se prend au sérieux. Étrillez-le !

MARAT, apaisé, et souriant de la joie de la foule.

Laisse-les rire. On ne hait plus, quand on est vainqueur. Le spectacle du vice n'est plus que ridicule. Que ce monstre grotesque leur dilate la rate !

Derrière Gonchon et le groupe des Étudiants, viennent des hommes du peuple, avec leurs instruments de travail : marteaux et tabliers de forgerons, coutelas de bouchers, cognées de bûcherons, faux, fléaux, etc. — Puis, précédée et enveloppée d'une immense acclamation, la petite Julie, debout, droite et immobile, un rameau à la main, sur la grande porte de la Bastille, que tiennent sur leurs épaules une douzaine d'hommes. Des chaînes de fer sont à ses pieds. Devant elle marchent Hulin et Hoche, — Hulin, tête nue, cou nu, en bras de chemise, une hache sur l'épaule, — Hoche, portant à la pointe de son sabre l'acte de capitulation de la Bastille.

DESMOULINS.

Les Dioscures ! Hoche et Hulin ! — Et la petite pucelle, qui foule de ses pieds nus le despotisme vaincu, la porte de la Bastille !

LE PEUPLE.

La capitulation ! — La clef ! — Les chaînes !

MARAT.

Les fers de l'Homme brisés !

DESMOULINS.

La cage est ouverte. Vole, oiseau-Liberté !

LE PEUPLE, reconnaissant les Suisses et les Invalides qui font partie du cortège

Et ceux-là, qui sont-ils ? — Ce sont ces canailles de Suisses ! — Et ceux-ci, je les reconnais. Le régiment des éclopés. — Ha ! l'ennemi ! Tue-les !

Ils sifflent, et veulent frapper. — Hoche, Hulin et Marat s'interposent.

MARAT.

Et qu'en voulez-vous faire? Voulez-vous les manger?

Le peuple rit.

HULIN.

La bataille est finie.

HOCHE.

Il n'y a plus d'ennemis.

LA PETITE JULIE, criant.

Grâce pour nos amis, nos amis les ennemis!

LE PEUPLE, riant.

Entends-tu cette petite?

HOCHE.

Tous frères, tous amis!

JULIE.

Frères! Frères!

LE PEUPLE.

Tous frères, elle a raison!

LES INVALIDES.

Vive le peuple!

LE PEUPLE.

Vive la vieille gloire!

LES INVALIDES, à Julie.

Petite, petite, c'est toi qui nous as sauvés.

LE PEUPLE.

Mais c'est elle aussi qui vous a vaincus, camarades. C'est ce petit atome qui a pris la Bastille.

MARAT.

Tu es notre bonne conscience.

LE PEUPLE.

Tu es notre petite Liberté !

Ils tendent les bras vers elle. Les femmes lui envoient des baisers. Elle ferme les yeux d'émotion, mais sourit, et tend aussi les bras.

HOCHE, frappant sur l'épaule de Hulin, qui partage l'émotion de la foule.

Eh bien, Hulin ?... Éternel douteur, es-tu enfin convaincu ?

HULIN, s'essuie les yeux. — Entêté.

Oui, — quoique...

Les rires de Hoche et du peuple lui coupent la parole. Il s'interrompt, et rit plus fort que les autres. — Il s'arrête, regarde autour de lui, voit à l'encoignure de la première maison sur la place une statue dans une niche, statue de saint ou de Roi. Il va brusquement à elle, et la saisit.

A bas, toi ! Fais place à la Liberté !

Il la jette à terre, enlève dans ses bras la petite Julie, et la pose dans la niche, à la place de la statue.

La Bastille terrassée !... J'ai fait cela, moi ! Nous avons fait cela ! — Nous en ferons bien d'autres ! Nous allons nettoyer les écuries d'Augias, purger la terre des monstres, étouffer dans nos bras le lion de la royauté. Notre poing va battre le despotisme, comme le marteau l'enclume... Hardi, les compagnons, forgeons la République ! — Force trop longtemps comprimée, qui fais craquer ma poitrine, éclate, déborde ! Roule, torrent de la Révolution !

Musique. Orchestre seul. Marche héroïque. — Le soleil couchant baigne de sa pourpre la place, la foule, les rameaux verts, et la petite Liberté.

HOCHE.

Soleil, tu peux dormir, nous n'avons point perdu notre journée.

LA CONTAT.

Ses feux mourants rougissent les vitres du palais, les rameaux balancés, et la houle des têtes, et la petite Liberté.

HULIN.

Le ciel sonne la guerre.

MARAT.

Comme Celui qui entra, il y a dix-sept cents ans, au milieu des rameaux, cette petite fille n'est pas venue parmi nous pour apporter la paix.

DESMOULINS.

Il y a du sang sur nous.

ROBESPIERRE, avec un fanatisme intense.

C'est le nôtre.

LE PEUPLE, surexcité.

C'est le mien ! — C'est le mien ! — Nous te l'offrons, Liberté !

DESMOULINS.

Au diable notre vie ! Les grands bonheurs s'achètent.

HOCHE.

Nous sommes prêts à payer.

ROBESPIERRE, concentré.

Nous paierons.

LE PEUPLE, enthousiaste.

Nous paierons !

Les rondes s'organisent. La musique accompagne les paroles qui suivent.

DESMOULINS.

La fleur de liberté est éclose dans la prison du monde. Ton rameau vert, ô petite fille, est la baguette magique, qui de la terre endormie fait surgir les moissons de bonheur. Liberté, tu donnes tout son prix au jour. La vie commence d'aujourd'hui. Nous sommes maîtres de nous. Forces obscures du monde, nous vous avons domptées. — Il se tourne brusquement vers le public. Et maintenant, à vous ! Achevez notre ouvrage ! La Bastille est à bas : il reste d'autres Bastilles. A l'assaut ! A l'assaut des mensonges ! A l'assaut de la Nuit ! L'Esprit vaincra la Force. Le passé est brisé. La mort est morte !

Chœurs et danses.

LA CONTAT, au public.

Frères, chantez avec nous ! Notre fête est votre fête. Ce n'est pas l'image vaine d'une action passée : c'est notre commune victoire, c'est votre délivrance ! Nous avons brisé les murailles des êtres. Les siècles ne sont qu'un siècle, les âmes ne sont qu'une âme. Rire, rire, amour ! La Joie est avec nous. Joie d'être un avec tous, joie d'aimer avec tous, joie de souffrir avec tous ! Donnons-nous la main ! Formons des danses fraternelles ! Chante, car c'est ta fête, ô peuple de Paris !

Chants et orchestre dans la salle[1].

MARAT, au public.

Cher peuple, il y a si longtemps que tu peines en silence ! Tant de siècles de souffrances, pour arriver enfin à cette heure d'allégresse ! La liberté t'appartient. Garde bien ta conquête !

HULIN, à la petite Julie.

O notre liberté, notre lumière, notre amour ! Que tu es petite encore ! Comme tu es fragile ! Pourras-tu résister aux tempêtes prochaines ?... Grandis, grandis, chère petite plante, monte droite et vigoureuse, et réjouis le monde de ton souffle de prairie !

Trompettes.

HOCHE, monte, le sabre à la main, sur une marche d'escalier, aux pieds de la petite Julie.

Sois tranquille, Liberté, à l'abri de nos bras ! Nous te tenons. Malheur à qui te touche ! Tu es à nous, nous sommes à toi. A toi, ces dépouilles, ces trophées !

Les femmes jettent des fleurs à la Liberté, les hommes inclinent devant elle leurs piques, leurs bannières, leurs rameaux verts, les trophées de la Bastille.

Mais ce n'est pas assez : nous te ferons un immortel

[1] Voir la note de la fin.

triomphe. Fille du peuple de Paris, tes yeux clairs rayonneront pour les peuples asservis. Nous allons promener à travers l'univers le niveau redoutable de l'Égalité. Nous conduirons ton char, au milieu des batailles, par le sabre, par le canon, vers l'Amour, vers la fraternité du genre humain. — Frères ! tous frères ! tous libres !... Allons délivrer le monde !

Chœurs sur la scène et dans la salle.

Epées, lances, branches d'arbres, mouchoirs, chapeaux, et mains s'agitent au milieu des acclamations. Le peuple forme des rondes autour de la Liberté.

NOTE SUR LA DERNIÈRE SCÈNE

C'est ici, comme le titre l'indique, une fête populaire, la fête du Peuple d'hier et d'aujourd'hui. Pour qu'elle prît tout son sens, il faudrait que le public lui-même y participât, qu'il se mêlât aux chants et aux danses de la fin.

L'objet de ce tableau est de réaliser l'union du public et de l'œuvre, de jeter un pont entre la salle et la scène, de faire d'une action dramatique réellement une action. Le drame s'adresse soudain directement au peuple. Desmoulins, la Contat, Marat, Hoche l'appellent. Mais ce n'est pas assez, et la parole ne suffit plus. Il faut, pour donner à l'œuvre son couronnement logique et au fait historique sa portée universelle, l'entrée en scène d'une puissance nouvelle : la Musique, la force tyrannique des sons, qui remue les foules passives ; cette illusion magique, qui supprime le Temps, et donne à ce qu'elle touche un caractère absolu.

La musique doit être ici le fond de la fresque, la trame des paroles. Pas un instant elle ne doit se taire, — tantôt forte et distincte, tantôt douce et voilée. Son office est de préciser le sens héroïque de la fête, et de combler les silences qu'une foule de théâtre ne peut jamais réussir à remplir complètement, qui s'ouvrent malgré tout au milieu de ses cris, et qui détruisent l'illusion de la vie continue. Il n'est pas nécessaire que le public saisisse tous les mots de la foule, pas plus que toutes les notes de l'orchestre et des chœurs ; il faut qu'il ait seulement l'impression d'une kermesse triomphante.

Je voudrais de plus l'obsession impérieuse d'un thème, — thème de joie et d'action — thème de la Liberté conquérant le monde, — qui germât dès le commencement, grandît peu à peu, s'imposât avec la ténacité d'une idée fixe, et finît, au dénouement, par tout embrasser et s'emparer de tout : de tous les autres thèmes et de toutes les masses populaires[1].

1. Cette musique devrait, tout en s'imprégnant un peu de la couleur Cornélienne (ou parfois Racinienne), des chants de la Révolution, — (hymnes de Gossec, de Méhul, de Cherubini ; rondes ingénues de Grétry,), — s'inspirer des puissantes musiques Beethoveniennes, qui,

Car il faut arriver à ceci, — qui est peut-être impossible à réaliser aujourd'hui, mais qui doit l'être un jour, et qui est le principe d'un art populaire nouveau : — *le public contraint de mêler non seulement sa pensée, mais sa voix à l'action ; le Peuple devenant acteur lui-même dans la fête du Peuple.*

J'imagine une disposition nouvelle de l'orchestre et des chœurs. Se joignant à l'obsession du thème continu, elle pourrait puissamment contribuer à l'effet que je cherche :

1° Après les paroles de Hulin, plaçant la petite Julie dans la niche de la statue —, une sorte de marche frémissante, héroïque, haletante, lançant des mondes à la charge, dans le style de la marche en *si bémol* de la dernière partie de la *Symphonie avec chœurs,*

2° Après l'hymne de Desmoulins à la Liberté et son appel au peuple, — des chœurs ardents et joyeux, chantés sur la scène ;

3° Après l'hymne de la Contat, cet hymne serait repris par un ou plusieurs groupes de voix *dans la salle* (aux étages supérieurs du théâtre), — ou sur la place (si la pièce était jouée en plein air), dans les rangs de la foule ;

4° Après le discours de Hoche — le même hymne, repris par les chœurs sur la scène et *à tous les étages de la salle, de tous les côtés de la place, par des groupes de voix, de petits chœurs, voir de petits orchestres, encadrant le public, et le forçant moralement à chanter avec eux.* — Si ce public est composé, seulement pour une part, d'hommes du peuple et de jeunes gens qui sentent pour leur compte les passions de la Révolution, je réponds qu'il chantera ;

5° Enfin, se joignant aux chœurs, — annoncées dès les premières paroles de Hoche à la petite Liberté, — éclatant de tous les points de la scène, du théâtre, ou de la place, aux derniers mots de Hoche, — des sonneries de trompettes ; — et des danses, des rondes, le tumulte d'un peuple et d'une armée.

mieux que toutes les autres, reflètent l'enthousiasme des temps Révolutionnaires. (Finale de la Symphonie en *ut mineur, Siegessinfonie* d'*Egmont,* finale de la *Symphonie avec chœurs*).

Mais, avant tout, elle doit surgir d'une foi passionnée. Nul n'écrira rien de grand, ici, s'il n'a l'âme populaire et brûlante des passions que j'exprime.

A MON PÈRE

Danton

Cette pièce a été donnée, pour la première fois, au Nouveau Théâtre, le 29 décembre 1900, par le Cercle des Escholiers, avec la distribution suivante :

Robespierre	MM.	Henri Burguet
Danton		Henry-Perrin
Camille Desmoulins		Paul Capellani
Vadier		Séruzier
Billaud-Varenne		Bauer-Valin
Saint-Just		Georges Barrias
Herman		Robert Liser
Westermann		Carlo
Hérault de Séchelles		A. Schneider
Philippeaux		Daniel
Fouquier-Tinville		Gavarry-Carpenel
Lucile Desmoulins	Mmes	Marie Marcilly
Éléonore Duplay		Blanche Toutain
Madame Duplay		Andral

PERSONNAGES

DANTON, 35 ans. — Gargantua shakespearien, jovial et grandiose. Mufle de dogue, voix de taureau. Le front fuyant et découvert, les yeux bleu-clair, au regard audacieux, le nez court et large, la lèvre supérieure déformée par une cicatrice, la mâchoire lourde et violente. Athlétique, sanguin.

ROBESPIERRE, 36 ans. — Taille moyenne, complexion délicate. Cheveux châtains. Yeux vert-sombre, grands, fixes, et myopes. Grosses besicles, relevées sur le front. Nez droit, légèrement retroussé du bout. Teint pâle. Lèvres fines, à l'expression dédaigneuse, inquiétante, non sans attrait.

CAMILLE DESMOULINS, 34 ans. — Yeux bruns, un peu divergents, longs cheveux noirs. Visage pâle et bilieux, incorrect, renflé aux tempes. Expression mobile, fantasque, séduisante et trouble, passant par toutes les émotions, de la grâce à la grimace. Très féminin, riant et pleurant tour à tour, et parfois tout ensemble. Inutile de chercher à reproduire son bégaiement. Mais sa parole, ses mouvements, sa physionomie, ont toujours quelque chose d'incertain et de contradictoire.

SAINT-JUST, 27 ans. — Longs cheveux blonds, poudrés, yeux bleus. Figure ovale, au menton allongé. L'aspect d'un jeune Anglais aristocratique, calme, de volonté froide et inébranlable. Au fond, le bouillonnement d'une foi fanatique.

HÉRAULT DE SÉCHELLES, 34 ans. — Bel homme, et élégant. Le dernier représentant à la Convention des manières et de l'esprit de l'ancien régime. Mélange d'ironie et d'affectueuse indulgence. Très paisible, très maître de soi.

BILLAUD-VARENNE, 38 ans. — Haute taille, figure large et pâle. Perruque de cheveux rouges. Larges épaules. Sombre, absorbé par des idées fixes; écrasé de fatigue, l'air souvent égaré, avec des sursauts d'exaspération folle.

VADIER, 58 ans. — « Voltaire gascon ». Vieillard grand et osseux ; le nez crochu, le menton pointu, les sourcils épais, la bouche fine, large et pincée, la figure jaune. « Courbé en deux, en relevant sa tête blanche pour ricaner tout bas, avec un bruit sec et strident, qui vibrait sans retentir. »

PHILIPPEAUX, 38 ans. — Maigre. Figure froide et sévère. Larges yeux noirs. Long nez. Cheveux rares et plaqués. L'air ascétique et violent.

FABRE D'ÉGLANTINE, 39 ans.

LE GÉNÉRAL WESTERMANN, 43 ans.

FOUQUIER-TINVILLE, accusateur public.

HERMAN, président du tribunal révolutionnaire.

LE GÉNÉRAL HANRIOT.

LUCILE DESMOULINS, 22 ans. — Blonde, menue, les yeux noirs, les cheveux frisottants. « Se démenant comme un lutin, montrant les dents comme un chat. »

ÉLÉONORE DUPLAY, 25 ans. — Grande, les yeux calmes, les traits purs d'un dessin classique. Sous sa froideur transparaît par instants une âme rougissante. — « Cornélie Copeau. »

MADAME DUPLAY, 59 ans.

LE PEUPLE

A Paris, Mars-Avril 1794

ACTE PREMIER

CHEZ CAMILLE DESMOULINS

Salon bourgeois d'un goût fantaisiste, où tous les styles se mêlent. Aux murs, des estampes licencieuses du XVIIIe siècle. Sur la cheminée, un buste de philosophe antique. Sur la table, une petite Bastille. Un berceau d'enfant dans un coin de la chambre. Une fenêtre est ouverte. Ciel gris et triste. Il pleut. Camille et Lucile, son petit enfant dans les bras, regardent au dehors. Philippeaux se promène de long en large, et jette en passant un coup d'œil par la fenêtre. Hérault de Séchelles, assis dans un fauteuil, près de la cheminée, observe ses amis. Bruit de foule joyeuse au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCILE, CAMILLE, HÉRAULT, PHILIPPEAUX.

LUCILE, se penchant à la fenêtre.

Les voilà, les voilà ! Ils passent au bout de la rue !

CAMILLE, criant.

Bon voyage, père Duchesne ! n'oublie pas tes fourneaux !

HÉRAULT, doucement.

Camille, ne te montre pas, mon ami.

CAMILLE.

Viens voir nos vieux amis, Hérault ! Le général des clubs, Ronsin ; et Vincent, qui voulait s'offrir ta tête, Philippeaux ; et Hébert, le matamore, qui soupait tous les soirs de la mienne ; et le Prussien Cloots, le bel Anarcharsis !... Le dernier voyage du jeune Anacharsis !... Voilà le genre

humain bien embarrassé : on le prive de son orateur ! La guillotine a du travail aujourd'hui. Quelles vendanges !

LUCILE, à son enfant.

Regarde, Horace, regarde ces coquins. Et le commandant Hanriot, qui galope avec son grand sabre, vois-tu, mignon ?

PHILIPPEAUX.

Il fait excès de zèle. Il devrait être sur la charrette, lui aussi.

CAMILLE.

On dirait une fête : le peuple est en liesse.

Au dehors, une clarinette joue un air grotesque. Le peuple rit à grand fracas.

CAMILLE.

Qu'est-ce que cela ?

LUCILE.

C'est ce petit homme bossu, près de la charrette, qui joue de la clarinette !

CAMILLE.

Ah ! la plaisante idée !

Ils éclatent de rire.

CAMILLE.

Pourquoi ne viens-tu pas, Hérault ? Cela ne t'intéresse donc pas ? Tu as l'air mélancolique. A quoi songes-tu ?

Le bruit s'éloigne peu à peu dans la rue.

HÉRAULT.

Je pensais, Camille, qu'Anacharsis a trente-huit ans, et Hébert trente-cinq ans, ton âge, Philippeaux ; et Vincent, vingt-sept ans, six ans de moins que moi, et que toi, Desmoulins.

CAMILLE.

C'est vrai.

Brusquement sérieux, il s'éloigne de la fenêtre et vient au milieu de la chambre : il reste un instant immobile, le menton dans la main.

LUCILE, à la fenêtre.

La pluie ! Ah ! quel dommage !

CAMILLE, mécontent.

Ne reste pas à la fenêtre, Lucile, il fait froid. Rentre.

LUCILE ferme la fenêtre et revient dans la chambre avec son enfant ; elle chantonne :

Il pleut, il pleut, bergère.
Rentre tes blancs moutons.
Vite à la bergerie !
Allons, bergère, allons...

CAMILLE.

Lucile, Lucile, méchante femme, comment peux-tu chanter cette chanson ? Je ne puis l'entendre sans penser que celui qui la fit, languit à cette heure dans une prison.

LUCILE.

Fabre ? C'est vrai ! Notre pauvre Églantine, ils l'ont enfermé au Luxembourg, malade comme il était. — Bah ! Il en sortira.

HÉRAULT.

Pur troppo !

LUCILE.

Que dit encore celui-là ? Une vilaine chose, je suis sûre ?

PHILIPPEAUX.

Une triste chose, trop vraie.

LUCILE.

Taisez-vous, oiseaux de malheur ! Fabre sortira, je vous dis. Est-ce que nous ne sommes pas là ?

HÉRAULT.

Danton lui-même n'a rien pu pour le sauver.

LUCILE.

Oh ! oui ! Danton peut-être. Mais quand Camille prendra sa plume, et qu'il écrira une fois tout ce qu'il a sur le

cœur, vous verrez si les portes des prisons ne s'ouvriront pas d'elles-mêmes!

HÉRAULT.

Pour qui?

LUCILE.

Pour les tyrans.

HÉRAULT.

O bergère imprudente, comme tu gardes mal tes moutons! ... « Vite à la bergerie! » Écoute donc ta chanson.

Une domestique vient prendre l'enfant des mains de Lucile, et l'emporte. Lucile cause à voix basse avec elle, sort, rentre, est toujours en mouvement pendant toute cette scène, s'occupe aux mille petites choses de la maison, et ne prend part aux entretiens qu'à l'étourdie.

CAMILLE.

Lucile a raison : il faut lutter. C'est à nous de diriger la Révolution, que nous avons faite. Cette voix n'a pas encore perdu son pouvoir sur la foule. Il a suffi de parler pour envoyer les enragés à la guillotine. Jamais nous n'avons été plus forts, poursuivons nos succès : le Luxembourg n'est pas plus difficile à prendre que la Bastille. Nous avons terrassé neuf siècles de monarchie; nous viendrons bien à bout d'un comité de gredins, qui ne tiennent leur pouvoir que de nous, et qui osent en user pour mettre la Convention et la France en coupe réglée.

PHILIPPEAUX, se promenant avec agitation.

Les scélérats! S'ils se contentaient d'assassiner! Mais non. Ils ont impliqué Fabre dans les concussions et les rapines de la Compagnie des Indes; ils ont inventé ce conte invraisemblable, cette histoire de Juifs, de banquiers allemands achetant notre ami pour corrompre l'Assemblée. Ils savent qu'ils mentent; mais leur conscience ne serait pas satisfaite, s'ils ne commençaient par salir leur ennemi avant de le tuer.

HÉRAULT.

Nous avons des ennemis vertueux : c'est une consolation, quand on est égorgé, de l'être au nom des bons principes.

CAMILLE.

La France hait Tartuffe. Fessons le cuistre et bâtonnons Basile !

PHILIPPEAUX.

J'ai fait mon devoir : que chacun fasse de même ! J'ai traîné au grand jour les brigands de l'armée de l'Ouest, l'état-major de Saumur. J'ai mordu à la gorge ces misérables ; et rien ne me fera lâcher prise, que la chute de ma tête. Je n'ai pas d'illusions : je sais ce qu'il en coûte d'attaquer le général Rossignol et ses souteneurs. Le Comité se recueille en ce moment ; mais c'est pour mieux me perdre. Quelle infamie cherchent-ils à me faire endosser ? J'ai la fièvre d'y penser. Qu'ils me guillotinent, s'ils veulent ; mais qu'ils ne touchent point à mon honneur !

HÉRAULT.

Je suis plus tranquille que toi, Philippeaux. Je sais déjà le prétexte dont ils se serviront pour me supprimer. J'ai le malheur de penser qu'on peut être l'ennemi des gouvernements de l'Europe, sans haïr tous ceux qui ne sont pas Français. J'avais des amis à l'étranger ; je n'ai pas cru devoir y renoncer, pour flatter la folie de Billaud-Varenne et des malades de son espèce. On s'est introduit chez moi, on a forcé mes tiroirs, on m'a volé quelques lettres de pure affection : c'est assez ; je fais partie maintenant de la fameuse conspiration payée par l'or de Pitt, pour rétablir le roi.

CAMILLE.

Es-tu sûr de ce que tu dis ?

HÉRAULT.

Tout à fait sûr, Camille. Ma tête ne tient plus guère.

CAMILLE.

Mets-toi donc à l'abri.

HÉRAULT.

Il n'est point d'abri dans le monde pour un républicain Les rois le traquent, et la République le dévore.

CAMILLE.

Vous manquez de courage. Nous sommes toujours les plus populaires de la République.

HÉRAULT.

Lafayette fut populaire aussi, et Pétion, et Roland. Capet lui-même fut populaire. Il y a huit jours, celui qui vient de passer était l'idole du peuple. Qui peut se flatter d'être aimé de cette brute ? A des moments, on croit saisir, dans ses yeux troubles, des lueurs de sa propre pensée. Quelle conscience n'est d'accord, un jour dans sa vie, avec la conscience de la foule ? Mais cet accord ne peut durer : c'est folie de s'obstiner à le poursuivre. Le cerveau du peuple est une mer, grouillant de monstres et de cauchemars.

CAMILLE.

Voilà de grands mots ! Nous nous gonflons les joues pour dire le mot de Peuple, et nous le prononçons avec une solennité ridicule, afin que l'Europe croie en une force mystérieuse, dont nous sommes les instruments. Je le connais, ce peuple : il a travaillé pour moi. L'âne de la fable dit : « Je ne saurais porter deux bâts » ; mais il ne se doute point qu'il puisse n'en pas porter du tout. Nous avons eu assez de peine à lui faire accomplir notre Révolution : il ne l'a faite qu'à contre-cœur. C'est nous qui avons été les ingénieurs et les machinistes de ce sublime mouvement ; sans nous, il n'eût point bougé. Il ne demandait point la République : c'est moi qui l'y ai conduit. Je lui ai persuadé qu'il avait voulu être libre, pour lui faire chérir la liberté comme son ouvrage. C'est l'éternel moyen pour diriger les faibles. On les convainc qu'ils ont voulu quelque chose, à quoi ils ne pensaient pas ; ils ne tardent pas à le vouloir, en effet, comme des lions.

HÉRAULT.

Prends garde, Camille ; tu es un enfant, tu joues avec le feu. Tu crois que le peuple t'a suivi, parce que vous couriez au même but. Il t'a dépassé maintenant. N'essaie

pas de l'arrêter : on n'arrache pas à un chien l'os qu'il ronge.

CAMILLE.

Il n'y a qu'à lui en jeter un autre. Allons, n'entend-on pas mon *Vieux Cordelier?* Sa voix ne résonne-t-elle pas jusqu'au fond de la République ?

LUCILE.

Si vous saviez quel succès a eu son dernier numéro ! De tous côtés on lui écrit : des pleurs, des baisers, des déclarations d'amour... Ah ! si j'étais jalouse !... On le supplie de continuer, de sauver le pays.

HÉRAULT.

Combien de ces amis viendront à son secours, si on l'attaque ?

CAMILLE.

Je n'ai besoin de personne. A moi, mon écritoire ! La fronde de David il montre sa plume vient de renverser le fier-à-bras de la guillotine, le roi des jean-foutres et des tape-dur. J'ai cassé la pipe au père Duchesne, cette fameuse pipe, semblable à la trompette de Jéricho, qui, lorsqu'elle avait fumé trois fois autour d'une réputation, la réputation s'écroulait d'elle-même ! D'ici est parti le trait qui frappa au front le Goliath impudent et couard. J'ai soulevé contre lui les huées de son peuple. Tu as vu tout à l'heure, autour de la charrette, les fourneaux du père Duchesne ? C'est moi qui ai eu l'idée de les faire porter. Mon invention a eu un succès fou. Pourquoi me regardes-tu ?

HÉRAULT.

Une idée.

CAMILLE.

Dis-la.

HÉRAULT.

As-tu pensé quelquefois à la mort ?

CAMILLE.

A la mort ? non, non, je n'aime pas cela. Fi ! cela sent mauvais !

HÉRAULT.

Tu n'as jamais pensé comme cela fait mal de mourir ?

LUCILE.

Quelle horreur ! Voilà une conversation !

HÉRAULT.

Tu es un bon, un cher, un aimable enfant, et pourtant tu es cruel, cruel comme un enfant.

CAMILLE, ému.

Tu crois, vraiment, je suis cruel ?

LUCILE.

Voilà-t-il pas qu'il a les larmes aux yeux maintenant !

CAMILLE, ému.

C'est vrai, il a souffert, cet homme. La sueur de l'agonie, le cœur contracté d'épouvante, attendant l'écrasement de la vie... oh ! ce doit être une douleur horrible ! Si méprisable qu'il soit, il a souffert comme s'il était honnête, peut-être plus. Pauvre Hébert !

LUCILE, les bras autour du cou de Camille.

Mon pauvre Bouli-Boula, tu ne vas pas te désoler pour la mort d'un coquin qui voulait te couper le cou ?

CAMILLE, avec colère.

Oui. Aussi, pourquoi m'attaque-t-on avec cette indignité ? *Si quis atrâ dente me petiverit, inultus ut flebo puer !*

LUCILE, à Hérault.

Et vous, osez dire encore que mon Camille est cruel !

HÉRAULT.

Mais certainement que j'ose. Ce cher garçon ! C'est peut-être le plus cruel de nous tous.

CAMILLE.

Oh ! ne dis pas cela, Hérault : je finirai par le croire.

LUCILE, à Hérault, le menaçant du doigt.

Dites que ce n'est pas vrai, ou je vous arrache les yeux.

HÉRAULT.

Eh bien, non, ce n'est pas vrai : le plus cruel, c'est vous.

LUCILE.

A la bonne heure ! Cela, je le veux bien.

CAMILLE.

Ce que tu as dit me bouleverse, Hérault. C'est vrai, j'ai fait tant de mal, et pourtant je n'étais pas méchant. Je me suis fait le procureur de la lanterne. Je ne sais quelle gaminerie diabolique me pousse. Par moi, les Girondins pourrissent dans les champs trempés par cette pluie glaciale. Mon *Brissot dévoilé* a fait trancher trente têtes jeunes, aimables, généreuses. Ils aimaient la vie, comme moi ; ils étaient faits pour vivre, pour être heureux, comme moi. Eux aussi, ils avaient de douces et chères Luciles. O Lucile, fuyons, sauvons-nous de cette action meurtrière, qui fait du mal aux autres, et peut-être à soi-même. Si nous aussi, si toi aussi, si notre petit Horace !... Ah ! que ne puis-je redevenir inconnu à tous les hommes ! Où est l'asile, le souterrain, qui me cacherait à tous les regards, avec ma femme, mon enfant et mes livres ? *Oubi campi Guisiaque* !...

PHILIPPEAUX.

Tu es entré dans le tourbillon : tu n'en peux plus sortir.

HÉRAULT.

Eh ! ne l'oblige pas à rester dans cette guerre qui n'est pas faite pour lui.

PHILIPPEAUX.

Il l'a dit tout à l'heure : il faut qu'on fasse son devoir.

HÉRAULT, montrant Camille embrassant Lucile.

Regarde-le : le devoir de notre Camille ne te semble-t-il pas d'être heureux ?

CAMILLE.

C'est vrai ; j'ai une vocation merveilleuse pour le bonheur. Il y a des gens qui sont faits pour souffrir. Moi, la souffrance me dégoûte : je n'en veux point.

LUCILE.

Ai-je contrarié ta vocation ?

CAMILLE.

Ma Vesta, mon bon loup, ma petite Laridon !... Tu es une grande coupable ! Tu m'as fait trop heureux.

LUCILE.

Oh ! le lâche qui se plaint !

CAMILLE.

C'est que j'en ai perdu, vois-tu, toute force, toute foi.

LUCILE.

Comment cela ?

CAMILLE.

Je croyais autrefois à l'immortalité de l'âme. Quand je voyais les misères du monde, je me disais : le monde serait trop absurde, si la vertu n'avait sa récompense ailleurs. Mais maintenant, je suis si heureux, si complètement heureux, que je crains d'avoir reçu ma récompense sur terre ; et j'ai perdu ma démonstration de l'immortalité.

HÉRAULT.

Tâche de ne jamais la retrouver.

CAMILLE.

Qu'il est simple d'être heureux ! Et il y a si peu de gens qui savent l'être !

HÉRAULT.

Plus une chose est simple, plus elle échappe aux hommes. On prétend que les hommes veulent être heureux. Quelle

erreur ! Ils veulent être malheureux, ils y tiennent absolulument. Les Pharaons et les Sésostris, les rois à tête d'épervier et à griffes de tigre, les bûchers de l'Inquisition, les pourrissoirs des Bastilles, la guerre qui égorge et qui ruine, voilà ce qui leur plaît. Il faut l'obscurité des mystères pour être cru. Il faut l'absurdité de la souffrance pour être aimé. Mais la raison, la tolérance, l'amour partagé, le bonheur... fi ! C'est leur faire injure !

CAMILLE.

Tu es amer. Il faut faire le bien aux hommes malgré eux.

HÉRAULT.

Tout le monde s'en mêle aujourd'hui, le résultat est médiocre.

CAMILLE.

Pauvre République ! Qu'ont-ils fait de toi ?... O campagnes fleuries, terre rajeunie, dont l'air est plus léger et la lumière plus limpide, depuis que la claire raison a de son souffle frais chassé du ciel français les tristes superstitions et les vieux saints gothiques,... rondes de jeunes gens dansant dans les prairies, héroïques armées, poitrines fraternelles, mur d'airain où les lances de l'Europe se brisent,... joie de la beauté, des formes harmonieuses, entretiens du Portique, nobles Panathénées, où les filles aux bras blancs passent, enveloppées de souples draperies,... liberté de vivre, plaisir vainqueur de tout ce qui est laid, hypocrite ou morose, République d'Aspasie et du bel Alcibiade, qu'es-tu devenue? — Un bonnet rouge, une chemise sale, une voix enrouée, les idées fixes d'un maniaque, la férule pédante d'un magister d'Arras !

HÉRAULT.

Tu es un Athénien chez les barbares, Ovide parmi les Scythes. Tu ne les réformeras pas.

CAMILLE.

J'essaierai du moins.

HÉRAULT.

Tu perds ton temps, ta vie peut-être.

CAMILLE.

Qu'ai-je à craindre ?

HÉRAULT.

Prends garde à Robespierre.

CAMILLE.

Je le connais depuis l'enfance : un ami a le droit de tout dire.

HÉRAULT.

Une vérité désagréable se pardonne plus aisément à un ennemi qu'à un ami.

LUCILE.

Taisez-vous ; il faut qu'il soit grand, il faut qu'il sauve la patrie. — Celui qui ne pense pas comme moi n'aura pas de mon chocolat.

HÉRAULT, souriant.

Je ne dis plus rien.

Lucile sort.

PHILIPPEAUX.

Ainsi, tu es décidé à agir, Desmoulins ?

CAMILLE.

Oui.

PHILIPPEAUX.

Alors, pas de trêve ! Presse-les sans répit, la plume dans les reins. Le pire danger est la guerre d'escarmouches que tu fais. Tu te contentes de les harceler de tes flèches cuisantes : c'est leur donner plus de force contre toi. Vise au cœur si tu peux : finissons-en d'un coup !

HÉRAULT.

Mes amis, je n'approuve pas le parti que vous prenez ; mais si vous y êtes résolus, au moins faut-il tâcher de met

tre toutes les chances de votre côté. Eh bien, pour partir en guerre, ce n'est pas assez, — (que Camille me pardonne !) — ce n'est pas assez de la plume de Desmoulins. Le peuple ne lit point. Le succès du *Vieux Cordelier* vous fait illusion ; il ne pénètre pas la foule ; son public est tout autre. Tu le sais bien, Camille ; tu te plaignais toi-même qu'un de tes numéros eût été vendu vingt sous par l'éditeur : ce sont les aristocrates comme nous qui l'achètent ; le peuple n'en connaît rien que ce que ses orateurs des clubs lui en disent : ils ne sont pas pour toi. Tu as beau hausser le ton et meubler ta mémoire d'expressions des halles, tu ne seras jamais du peuple. Il n'y a qu'un moyen d'agir sur lui, c'est d'y jeter Danton. Son tonnerre est seul capable de remuer ce lourd chaos humain. Danton n'a qu'à secouer sa crinière, pour soulever le Forum. Mais Danton s'abandonne, il s'endort, il s'éloigne de Paris ; il ne parle pas à la Convention. On ne sait ce qu'il devient. Qui l'a vu ces temps derniers ? Où est-il ? Que fait-il ?

Danton entre avec Westermann.

SCÈNE II

LES MÊMES, DANTON, WESTERMANN

DANTON.

Danton ribote. Danton caresse les filles. Danton se repose de ses travaux par d'autres travaux, comme Hercule !

Desmoulins va au-devant de Danton et lui serre la main en riant. Westermann reste à l'écart, et garde un air soucieux.

CAMILLE.

Hercule ne jette point sa massue, tant qu'il reste des monstres à tuer.

DANTON.

Ne parle pas de tuer ! Ce mot me fait horreur. La France fume de sang ; l'odeur de la viande égorgée monte de terre comme d'une boucherie. Je viens de traverser la Seine ; le soleil se couchait : la Seine était rouge ; elle semblait rou-

ler des flots de sang humain. Si nos fleuves aussi sont souillés, où laverons-nous nos fleuves, où laverons-nous nos mains ? Assez de morts ! Fécondons la République. Que les moissons et les hommes surgissent de la patrie rajeunie ! Faisons l'amour, et cultivons nos champs.

CAMILLE.

Qu'un Dieu nous donne ces loisirs, ô Danton ! C'est sur toi que nous comptons.

DANTON.

Que voulez-vous, enfants ?

PHILIPPEAUX.

Que tu nous aides à lutter !

DANTON.

Qu'avez-vous besoin de moi ? Dois-je toujours tout faire ? Vous êtes tous de même. Voilà Westermann. C'est pourtant un homme, celui-là ! Il a fait la guerre, il a sauvé trois ou quatre fois la patrie ; avant de s'asseoir à table, il vous coupe la gorge à un homme pour se mettre en appétit. Et il faut que je l'aide aussi ! Faudra-t-il que je monte à cheval et que je sabre à sa place ?

WESTERMANN.

S'il s'agit de se battre, je ne cède ma place à personne. Mène-moi dans une plaine; montre-moi une foule à balayer, et tu verras si je m'en acquitte. Mais parler, répondre aux phraseurs de la Convention, déjouer les sales machinations des crapules du Comité qui travaillent à ma ruine, je ne sais pas. Je me sens perdu dans cette ville: ils sont une meute à me mordre au derrière, et il m'est interdit de bouger ; il faut que je supporte tout, sans rien faire pour me défendre. Me laisserez-vous dévorer, sans venir à mon secours ? Mille tonnerres ! J'ai combattu pour vous autrefois, j'ai les mêmes ennemis. Ma cause est aussi la vôtre, — la tienne, Danton, — la tienne, Philippeaux, tu le sais bien, toi !

PHILIPPEAUX.

Je le sais, Westermann, c'est parce que tu as attaqué, comme moi, Rossignol, Ronsin, tous les scélérats qui déshonorent l'armée, que les Jacobins te poursuivent de leurs clameurs furieuses. Nous ne t'abandonnerons pas.

CAMILLE, à Danton.

Il faut agir. Je t'apporte ma plume, et Westermann son épée. Dirige-nous, Danton. Vieux routier, tu as l'expérience des foules, tu connais la stratégie des révolutions : mets-toi à notre tête, il y a encore un Dix Août à faire.

DANTON.

Plus tard.

PHILIPPEAUX.

Tu disparais de l'arène, tu te fais oublier. Montre-toi. Que fais-tu, pendant des semaines, caché dans ta province ?

DANTON.

J'embrasse la terre natale, afin d'y puiser, comme Antée, une vigueur nouvelle.

PHILIPPEAUX.

Tu cherches des prétextes pour te retirer du combat.

DANTON.

Je ne sais pas mentir. — C'est vrai.

CAMILLE.

Qu'as-tu ?

DANTON.

Je suis soûl des hommes. Je les vomis.

HÉRAULT.

Tu fais crédit aux femmes, à ce qu'il paraît.

DANTON.

Les femmes ont au moins la franchise de n'être que ce qu'elles sont, ce que nous sommes tous : des bêtes. Elle

vont droit au plaisir, sans chercher à se mentir à elles-mêmes, à couvrir leurs instincts du manteau de la raison. Mais je hais l'hypocrisie de l'intelligence, l'idiotie sanguinaire de ces idéalistes, ces dictateurs de l'impuissance, qui nomment corruption la franchise des besoins légitimes et feignent de nier la nature, pour assouvir, sous le nom de vertu, leur monstrueux orgueil et leur fureur de destruction. Oh ! être une brute, une bonne et franche brute, qui ne demande qu'à aimer les autres, pourvu qu'ils lui laissent une place au soleil !

CAMILLE.

Oui, nous sommes rongés par l'hypocrisie.

DANTON.

La plus odieuse des hypocrisies. L'hypocrisie du poignard. La guillotine vertueuse !

PHILIPPEAUX.

Nous avons détruit Capet, et c'est pour que Tallien, Fouché, Collot d'Herbois, rétablissent les dragonnades à Bordeaux et à Lyon !

CAMILLE.

Ces maniaques ont fondé une religion nouvelle, laïque et obligatoire, qui permet aux proconsuls de pendre, de tailler, de brûler, par vertu.

DANTON.

Il n'est pas de danger pareil dans un État à celui des hommes à principes. Ils ne cherchent pas à faire le bien, mais à avoir raison ; nulle souffrance ne les touche. La seule morale pour eux, la seule politique, est d'imposer leurs idées.

HÉRAULT, récitant d'un ton gouailleur.

Un honnête homme a bien d'autres désirs !
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs...

LUCILE, rentrant, saisissant les derniers mots, et continuant la citation, à l'étourdie.

Un aumônier n'est pas si difficile.
Il va piquant sa monture indocile,

Sans s'informer si le jeune tendron,
Sous son empire, a du plaisir ou non.

HÉRAULT.

Peste ! vous savez vos auteurs.

LUCILE.

Eh bien, quel mal y a-t-il ? Chacun sait *la Pucelle*.

DANTON.

Tu as raison, petite. C'est le bréviaire des honnêtes femmes.

HÉRAULT.

En avez-vous récité parfois à Robespierre ?

LUCILE.

Je n'aurais garde.

CAMILLE.

L'avez-vous vu, quand on dit devant lui une gauloiserie ? Son front se plisse de grandes rides, et remonte vers son crâne ; il crispe les mains, il grimace, comme un singe qui a mal aux dents.

HÉRAULT.

Héritage de son père. C'est de Rousseau qu'il tient sa haine de Voltaire.

LUCILE, étourdiment.

Comment ! Il est fils de Rousseau ?

HÉRAULT, se moquant.

L'ignorez-vous ?

DANTON.

Jésuiteries que tout cela ! Il est plus corrompu que les autres. Quand on se cache d'aimer le plaisir, c'est qu'on a de mauvaises mœurs.

PHILIPPEAUX.

Possible ; mais si Robespierre aime le plaisir, il le cache bien : et il a raison, Danton. Toi, tu le montres trop. Tu sacrifierais ta fortune pour une nuit au Palais-Royal.

DANTON.

C'est que j'aime mieux une bonne fortune qu'une mauvaise.

PHILIPPEAUX.

En attendant, tu compromets ta renommée; l'opinion suit tes actes ; et que dira la postérité, quand elle saura que Danton, à la veille d'un combat décisif pour l'État, ne pensait qu'au plaisir ?

DANTON.

L'opinion est une p...., l'honneur une foutaise, la postérité une fosse puante.

PHILIPPEAUX.

Et la vertu, Danton ?

DANTON.

Va demander à ma femme si elle est contente de la mienne.

PHILIPPEAUX.

Tu ne penses pas ce que tu dis. Tu te calomnies à plaisir, tu fais le jeu de tes ennemis.

WESTERMANN, qui a fait effort pour se contenir, éclate.

Vous êtes tous des bavards et des bravaches qui se vantent. Les uns déclament sur leurs vertus, et les autres sur leurs vices. Vous ne savez que parler. Votre ville est un nid d'avocats et de procureurs. L'ennemi nous menace. Danton, oui ou non, veux-tu charger ?

DANTON.

Laissez-moi tranquille ! J'ai perdu ma vie et mon repo pour sauver la République : elle ne vaut pas une seule des heures que je lui ai sacrifiées. Assez ! Danton a acheté e droit de vivre enfin pour lui.

CAMILLE.

Danton n'a pas acheté le droit d'être un Sieyès.

DANTON.

Suis-je un cheval borgne, condamné à faire tourner la meule jusqu'à ce qu'il crève ?

CAMILLE.

Tu t'es lancé dans un défilé bordé de précipices. Impossible de revenir sur tes pas. Il faut aller. L'ennemi est là, qui te souffle dans le dos : si tu t'arrêtes, il te jette en bas. Déjà il lève la main et calcule le coup qu'il veut porter.

DANTON.

Je n'ai qu'à me retourner et leur montrer ma hure, pour qu'ils tombent foudroyés.

WESTERMANN.

Fais donc. Qu'attends-tu ?

DANTON.

Plus tard.

PHILIPPEAUX.

Tes ennemis s'agitent. Billaud-Varenne se répand en paroles enragées contre toi. Vadier plaisante sur ta chute prochaine. Le bruit de ton arrestation a déjà couru dans Paris.

DANTON, haussant les épaules.

Sottise ! Ils n'oseront pas.

PHILIPPEAUX.

Sais-tu ce que Vadier a dit ? J'hésitais à te répéter ses ignobles propos. Vadier a dit de toi : « Ce gros turbot farci, nous le viderons bientôt. »

DANTON, tonnant.

Vadier a dit cela ? Eh bien, réponds, réponds à ce scélérat que je lui mangerai la cervelle, que je lui broierai le crâne ! Quand je craindrai pour ma vie, je deviendrai plus féroce qu'un cannibale !

Il écume de fureur.

WESTERMANN.

Enfin !... Viens !

DANTON.

Où ?

WESTERMANN.

Parler aux clubs, soulever le peuple, renverser les comités, abattre Robespierre.

DANTON.

Non.

PHILIPPEAUX.

Pourquoi ?

DANTON.

Plus tard. Je ne veux pas.

CAMILLE.

Tu te perds, Danton.

WESTERMANN.

J'étouffe quand je vois la peur d'agir qui pèse sur les honnêtes gens ici. Quel poison diabolique coule donc dans cet air, pour que des hommes comme vous, à un jour de l'échafaud, se croisent les bras et attendent, sans oser faire un mouvement, ou pour combattre ou pour fuir ? Je n'en puis plus. Je vous laisse. J'agirai sans vous. J'irai trouver ce Robespierre, dont vous avez tous peur : (car vous en avez peur, oui, tout en le plaisantant ; votre timidité fait toute la force de ce gueux). Je lui cracherai la vérité : il verra pour la première fois un homme qui lui résiste. Je briserai l'idole !

Il sort avec emportement.

PHILIPPEAUX.

Je viens avec toi, Westermann.

DANTON, tranquillement, avec un peu de mépris.

Il ne brisera rien du tout. Robespierre le regardera, — comme cela, — et ce sera fini. Pauvre bougre !

PHILIPPEAUX.

Danton ! Danton ! où es-tu ? Où est l'athlète de la Révolution ?

DANTON.

Vous êtes des poltrons. Il n'y a rien à craindre.

PHILIPPEAUX.

Quos vult perdere...

Il sort.

Hérault se lève, prend son chapeau et se dispose à partir.

CAMILLE.

Tu pars aussi, Hérault ?

HÉRAULT.

Camille, tu n'es point fait pour la guerre à la Westermann : je le sais. Mais alors, retire-t-en complètement. Fais-toi oublier. A quoi bon parler ?

CAMILLE.

Pour satisfaire ma conscience.

HÉRAULT hausse les épaules doucement, et baise la main de Lucile.

Adieu, Lucile.

LUCILE.

Au revoir.

HÉRAULT, souriant.

Sait-on jamais ?

CAMILLE.

Où vas-tu ?

HÉRAULT.

Rue Saint-Honoré.

DANTON.

Tu fais aussi visite à Robespierre ?

HÉRAULT.

Non : ma promenade habituelle. Je vois passer les charrettes.

CAMILLE.

Je croyais que ce spectacle te déplaisait.

HÉRAULT.

C'est pour apprendre à mourir.

Il sort. Lucile l'accompagne.

SCÈNE III

DANTON, CAMILLE

DANTON, suivant des yeux Hérault.

Pauvre diable, il s'inquiète ; il me reproche mon inaction. Et toi aussi, Camille, tu as envie de me blâmer, je le vois dans ton regard. Va, ne te gêne pas, mon garçon. Tu me prends pour un lâche ? Tu crois que Danton sacrifie ses amis et sa gloire à son ventre ?

CAMILLE.

Danton, pourquoi ne veux-tu pas ?

DANTON.

Enfants, Danton n'est point bâti sur la mesure des autres hommes. Des passions volcaniques incendient cette poitrine ; mais elles ne font de moi que ce que je veux qu'elles fassent. Mon cœur a de vastes appétits, mes sens rugissent comme des lions ; mais le dompteur est là.

Il montre sa tête.

CAMILLE.

Quelle est donc ta pensée ?

DANTON.

Épargner la patrie. La sauver à tout prix de nos luttes sacrilèges. Sais-tu le mal dont meurt la République ? Elle manque de médiocrité. Trop d'intelligences s'occupent de l'État. C'est trop pour une nation d'avoir eu Mirabeau, Brissot, Vergniaud, Marat, — Danton, — Desmoulins, Robespierre. Un seul de ces génies eût fait vaincre la Liberté. Réunis, ils s'entre-dévorent, et la France est ensan-

glantée de leurs haines. J'y ai trop pris part moi-même, bien que mon cœur me rende cette justice que je n'ai jamais combattu un Français sans y avoir été contraint pour défendre ma vie, et que même dans les fureurs du combat, j'ai tout fait pour sauver mes ennemis abattus. Je n'irai pas maintenant, pour un intérêt personnel, engager une lutte avec le plus grand homme de la République, après moi. La forêt s'éclaircit autour de nous, je ne veux pas dépeupler la République. — Je connais Robespierre : je l'ai vu sortir de terre, grandir de jour en jour par sa ténacité, son labeur, sa foi dans ses idées ; et son ambition croissait à mesure, conquérant l'assemblée, s'imposant à la France. Un seul homme lui fait ombrage encore ; ma popularité contrebalance la sienne, et sa vanité maladive en saigne. Plusieurs fois, — je lui rends cette justice, — il a tenté d'imposer silence à ses instincts d'envie. Mais la fatalité des événements, sa jalousie plus forte que la raison, mes ennemis enragés qui l'excitent, tout nous mène à l'assaut. Quel qu'en soit le résultat, la République en sera ébranlée jusqu'en ses fondements. Eh bien ! c'est à moi de donner l'exemple du sacrifice. Que son ambition ne s'inquiète plus de la mienne ! J'ai bu largement de cette âpre boisson, et elle m'a fait la bouche amère. Que Robespierre achève la coupe, s'il veut ! Je me retire sous ma tente. Moins rancunier qu'Achille, j'attendrai patiemment qu'il me tende la main.

CAMILLE.

Si l'un de vous doit se sacrifier, pourquoi serait-ce toi, et non pas lui ?

DANTON, haussant les épaules.

Parce que j'en suis seul capable ; — Après un instant de silence — et parce que je suis le plus fort.

CAMILLE.

Cependant, tu détestes Robespierre.

DANTON.

La haine est insupportable à mon cœur. Je suis sans fiel,

non par vertu (je ne sais ce que c'est), mais par tempérament.

CAMILLE.

N'es-tu pas inquiet de laisser le champ libre à ton ennemi ?

DANTON.

Peuh ! j'ai sondé ses reins : il pourrait bien conduire la pièce jusqu'au quatrième acte ; mais il raterait infailliblement son dénouement.

CAMILLE.

En attendant, que de mal il peut faire ! Ta force est le seul contrepoids au régime de violence et de terreur fanatique. Et que fais-tu de tes amis ? Les abandonnes-tu au sort qui les menace ?

DANTON.

Je les sers davantage, en déposant quelque temps ma puissance. Ils portent à présent la peine de la crainte que j'inspire. Robespierre m'écoutera, quand sa jalousie lui permettra de respirer. Et moi, j'aurai les mains plus libres pour agir, quand je ne serai plus le représentant d'un parti, mais de l'humanité. Il faut traiter les hommes comme des enfants, et savoir leur céder les jouets que leur avidité réclame, pour empêcher qu'ils s'obstinent stupidement à se perdre avec vous.

CAMILLE.

Tu es trop généreux. Un renoncement comme le tien ne sera compris de personne. Robespierre ne peut croire à la sincérité de ta retraite ; son esprit soupçonneux y cherchera, y trouvera des ruses machiavéliques. Crains que tes ennemis ne profitent de ton abdication pour te frapper.

DANTON.

Danton n'abdique point : il s'éloigne momentanément du combat ; mais il reste toujours prêt à y rentrer. Sois tranquille : à moi seul, je suis plus fort qu'eux tous, et des hommes de ma sorte ne craignent point l'oubli; il leur suf-

fit de se taire un instant, pour faire sentir le vide énorme du monde, quand ils ne sont plus pour le remplir. Je sers ma popularité même en m'écartant. Au lieu de disputer le pouvoir aux Achéens, je le laisse écraser leurs débiles épaules.

CAMILLE.

Le premier usage qu'ils en feront, ce sera contre toi. Toute la meute des Vadier se ruera à la curée.

DANTON.

J'en découdrai plus d'un ! Je suis habitué à combattre les monstres. Enfant, je luttais avec les taureaux. Ce nez écrasé, cette lèvre décousue, ce mufle, portent encore l'empreinte de leurs cornes sanglantes. Des porcs à demi-sauvages, un jour que je les poursuivais à grands cris dans les prés, m'ont mordu férocement au ventre. Je ne crains point les Vadier. Et puis, ils sont trop lâches.

CAMILLE.

Si cependant ils osaient? Pour se donner du cœur, ils viennent de rappeler Saint-Just de l'armée, on dit qu'ils attendent son retour pour agir.

DANTON.

Eh bien, s'ils me poussent à bout, que la responsabilité de la lutte les écrase ! J'ai le cuir dur et supporte patiemment les affronts. Mais du jour où je me lancerai contre eux, je ne m'arrêterai que tout soit abattu. Les misérables ! je ne ferais qu'une bouchée d'eux tous !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROBESPIERRE, LUCILE

Lucile entre précipitamment.

LUCILE, courant vers Camille, — d'une voix effrayée.

Robespierre !...

Robespierre entre, froid, impassible, il regarde d'une façon aiguë et rapide ; il ne fait aucun geste.

CAMILLE, empressé et légèrement ironique, va au devant de lui.

Ah! cher Maximilien, tu arrives à propos. Voici une heure que tu présides, quoique absent, à nos entretiens.

DANTON, gêné.

Bonjour, Robespierre.

Indécis à lui tendre la main, il attend que son rival lui fasse les premières avances. Robespierre ne répond pas, serre froidement la main à Lucile et à Camille, salue brièvement de la tête Danton, et s'assied. Camille et Danton restent debout. Lucile, toujours en mouvement.

LUCILE.

Comme c'est aimable à toi de trouver le temps de nous faire visite, au milieu de tes occupations! Mets-toi plus près du feu. Il fait dehors un brouillard qui glace l'âme. Comment vont tes chers hôtes, la citoyenne Duplay, et ma petite amie Éléonore?

ROBESPIERRE.

Merci, Lucile. — Camille, je veux te parler.

LUCILE.

Désires-tu que je vous laisse seuls?

ROBESPIERRE.

Non, pas toi.

CAMILLE, arrêtant Danton qui a fait un mouvement pour se retirer.

Danton est de moitié dans toutes nos pensées.

ROBESPIERRE.

Le bruit public le dit. J'hésitais à le croire.

DANTON.

Est-ce que cela te contrarie?

ROBESPIERRE.

Peut-être.

DANTON.

Que veux-tu? Il y a une chose que tu n'empêcheras jamais: c'est que Danton soit aimé.

ROBESPIERRE, méprisant.

Le nom de l'amour est banal, sa réalité est rare.

DANTON, méchamment.

Il y a de certains hommes, dit-on, qui ne la connaissent point.

ROBESPIERRE, après un court moment de silence, froidement, les mains un peu nerveuses.

Je ne suis pas venu parler des débauches de Danton. — Camille, tu t'obstines, malgré mes avertissements, à suivre la voie où de mauvais conseils et ton étourderie t'ont jeté. Ton pamphlet malfaisant va semer les divisions par toute la France. Tu dépenses ton esprit à ébranler le crédit des hommes nécessaires à la République. Toutes les réactions s'arment de tes sarcasmes contre la liberté. Longtemps j'ai désarmé les haines que tu soulèves, je t'ai sauvé deux fois : je ne te sauverai pas toujours. L'État s'émeut des complots des factieux ; je n'ai aucune volonté contre celle de l'État.

CAMILLE, blessé et blessant.

Épargne-toi la peine de tant songer à moi. Ta sollicitude me touche, Maximilien, mais je n'ai besoin de personne: je sais me défendre seul, et je marche sans lisières.

ROBESPIERRE.

Vaniteux, ne réplique point : ton étourderie est ta seule excuse.

CAMILLE.

Je ne veux point d'excuse. J'ai bien mérité de la patrie. Je défends la République contre les Républicains. J'ai parlé librement, j'ai dit la vérité. Quand toute vérité n'est plus bonne à dire, c'est qu'il n'y a plus de République. La devise des Républiques, ce sont les vents qui soufflent sur les flots de la mer : *Tollunt, sed attollunt!* Ils les agitent, mais ils les élèvent !

ROBESPIERRE.

La République n'est pas, Desmoulins. Nous la faisons. Ce n'est pas avec la liberté qu'on fonde la liberté. Comme

Rome aux temps d'épreuves, la nation menacée s'est soumise à une dictature pour briser les obstacles, et pour vaincre. C'est une dérision de prétendre que lorsque l'Europe et les factions menacent de tuer pour toujours la République, on ait le droit de tout dire, de tout faire, et de fournir par ses paroles et par ses actes des armes à l'ennemi.

CAMILLE.

Quelles armes lui donné-je donc? J'ai défendu ce qu'il y avait de plus pur au monde : la fraternité, la sainte égalité, la douceur des maximes républicaines, ce *res sacra miser,* ce respect pour le malheur que commande notre sublime Constitution. J'ai fait aimer la liberté. J'ai voulu faire briller aux yeux des peuples la radieuse image du bonheur.

ROBESPIERRE.

Le bonheur ! Voilà le mot funeste, avec lequel vous attirez à vous tous les égoïsmes et toutes les convoitises. Qui ne veut le bonheur? Mais ce n'est point le bonheur de Persépolis que nous offrons aux hommes, c'est celui de Sparte. Le bonheur, c'est la vertu. Mais vous, vous avez abusé de son expression sainte, pour réveiller dans l'esprit des lâches les désirs de ce bien criminel, qui consiste dans l'oubli des autres et dans la jouissance du superflu. Honteuse pensée, qui étoufferait bientôt la flamme de la Révolution ! Que la France sache souffrir, qu'elle mette son plaisir à souffrir pour être libre, à sacrifier son bien-être, son repos, ses affections pour le bonheur du monde !

CAMILLE, sur un ton de persiflage courtois, qui brusquement, à la fin de la tirade, devient incisif et tranchant.

Maximilien, en t'écoutant, un passage de Platon me revient à l'esprit : « Quand j'entends, disait le bon généra Lachès, quand j'entends un homme qui parle bien de la vertu et que c'est un vrai sans-culotte, digne des propos qu'il tient, c'est pour moi une volupté inexprimable ; il me semble que c'est là le seul musicien qui rende une harmonie parfaite : car toutes ses actions s'accordent avec toutes ses

paroles, non pas selon les modes jacobin ou genevois, mais selon le ton français, qui seul mérite le nom d'harmonie républicaine. Quand un tel homme me parle, il me remplit de joie, et il n'y a personne qui ne croie que je suis fou des discours, tant je bois avidement ses paroles. Mais celui qui chante une vertu qu'il ne pratique pas, m'afflige cruellement, et plus il paraît bien dire, plus il me donne d'aversion pour sa musique. »

A la fin de ce couplet, Desmoulins tourne le dos à Robespierre, qui se lève, sans geste et sans paroles, pour partir. Lucile, inquiète du tour qu'a pris la conversation, et qui ne quitte pas des yeux Robespierre, lui prend la main et essaie de plaisanter.

LUCILE, montrant Camille.

Il faut que ce méchant garçon contredise sans cesse. Si tu savais comme il me fait enrager quelquefois ! Cher Maximilien, vous êtes toujours les mêmes. Vous vous disputez comme au collège d'Arras.

Robespierre, glacé, ne répond rien et se dispose à sortir.

DANTON, changeant de ton et s'avançant vers Robespierre avec une cordialité sincère.

Robespierre, nous avons tort tous trois. Soyons des hommes qui n'obéissent qu'à la raison, et sachons sacrifier nos rancunes à la patrie. Je viens à toi, et je t'offre ma main. Pardonne-moi un mouvement d'impatience.

ROBESPIERRE.

Danton croit qu'il suffit d'un mot pour effacer ses outrages. L'offenseur n'a point de peine à oublier ses offenses.

DANTON.

J'ai tort sans doute de prêter à mes adversaires ma générosité. Mais le souci de la République l'emporte : elle a besoin de mon énergie et de tes vertus. Si mon énergie te répugne, songe que tes vertus me sont odieuses : nous sommes quittes. Fais comme moi, bouche-toi le nez, et sauvons la patrie.

ROBESPIERRE.

Je ne crois point un homme indispensable à la patrie.

DANTON.

C'est le mot de tous les envieux. Avec ce beau raisonnement, ils châtrent la nation de tout ce qui fait sa force.

ROBESPIERRE.

Point de force où manque la confiance !

DANTON.

Tu te défies de moi ? Tu crois aux sottises qu'on répand sur mon compte, aux hallucinations de Billaud-Varenne ? Regarde-moi. Ai-je donc la face d'un hypocrite ? Haïssez-moi, mais ne me soupçonnez pas !

ROBESPIERRE.

C'est aux actes qu'on juge les hommes.

DANTON.

Que reproches-tu aux miens ?

ROBESPIERRE.

De ménager tous les partis.

DANTON.

J'ai une âme fraternelle pour tous les malheureux.

ROBESPIERRE.

On se vante de n'avoir point de haine, et on ne hait point, en effet, les ennemis de la République, mais on détruit ainsi la République. La pitié pour les bourreaux est une cruauté pour les victimes. Cette indulgence nous a mis dans la nécessité de raser des villes ; elle nous coûterait, un jour, trente ans de guerre civile.

DANTON.

Tu vois le crime partout ! c'est une folie. Si tu es malade, soigne ton mal, mais ne force pas ceux qui sont sains à prendre médecine. La République se dévore. Il est encore temps d'arrêter cette Terreur absurde et féroce qui consume la France. Mais si tu ne te hâtes, si tu ne te joins à nous, toi-même tu seras bientôt incapable d'en limiter les ravages ; tu le voudras en vain : elle te brûlera avec les

autres ; elle te brûlera avant les autres. Malheureux, tu ne vois donc pas que du jour où Danton ne serait plus là, tu serais le premier frappé ? C'est moi qui te protège encore de l'incendie.

ROBESPIERRE, s'écartant de Danton, froidement.

Qu'il me brûle !

CAMILLE, bas à Danton.

Tu en as trop dit, Danton ; tu as blessé son amour-propre.

DANTON.

Au nom de la patrie, Robespierre, de cette patrie que nous adorons avec la même ardeur, et à qui nous avons tout donné, faisons l'amnistie entière pour tous, amis et ennemis, pourvu qu'ils aiment la France ! Que cet amour lave tous soupçons et toutes fautes ! Sans lui, point de vertu. Avec lui, point de crime.

ROBESPIERRE.

Point de patrie sans vertu !

DANTON, pressant, menaçant.

Une fois encore, je te demande la paix. Songe qu'il m'en coûte de te faire des avances. Mais je dévore toute humiliation, si elle sert la République. Donne-moi la main ; mets Fabre en liberté ; renvoie Westermann à l'armée ; protège contre les furieux Hérault et Philippeaux !

ROBESPIERRE.

Je suis fait pour combattre le crime, non pour le gouverner.

DANTON, sur le point d'éclater, se contient.

C'est la guerre que tu veux, Robespierre ? Penses-y bien.

ROBESPIERRE, impassible, tourne le dos à Danton, et s'adresse à Desmoulins.

Camille, une dernière fois : tu cesseras tes attaques contre le Comité.

CAMILLE.

Qu'il cesse de les mériter !

ROBESPIERRE.

Soumets-toi comme les autres aux ordres de la nation.

CAMILLE.

Je suis le représentant de la nation ; j'ai le droit de parler pour elle.

ROBESPIERRE.

Tu lui dois l'exemple de l'obéissance aux lois.

CAMILLE.

Nous savons trop comment les lois sont faites. Nous sommes tous avocats, procureurs, hommes de loi, Robespierre ; nous savons ce que recouvre la majesté de la loi. Je rirais en nous voyant ensemble, si je ne pensais aux larmes que fait verser la comédie que nous jouons. Nous coûtons trop cher aux hommes. La vertu elle-même ne vaudrait pas le prix dont nous la faisons payer : à plus forte raison, le crime.

ROBESPIERRE.

Qui n'était point de force à supporter sa tâche, ne devait point l'accepter. Qui l'accepte doit marcher et se taire, jusqu'à ce qu'il tombe écrasé sous le poids.

CAMILLE.

Je consens à me sacrifier, mais non à sacrifier les autres.

ROBESPIERRE.

Adieu, pense à Hérault.

CAMILLE.

Pourquoi me parles-tu de Hérault ?

ROBESPIERRE.

Hérault est arrêté.

DANTON, CAMILLE.

Arrêté ? Il sort d'ici.

ROBESPIERRE.

Je le sais.

LUCILE.

Mais qu'a-t-il fait ? Maximilien, quel est son crime ?

ROBESPIERRE.

Sa maison servait d'asile à un proscrit.

CAMILLE.

Il faisait son devoir.

ROBESPIERRE.

Le Comité a fait le sien.

DANTON, éclatant.

Jean-foutre, tu me provoques ! Ainsi, tu veux nous égorger tous, l'un après l'autre ? Tu ébranches le chêne de ses puissants rameaux, avant d'entamer sa poitrine ?... Mes racines s'enfoncent au fond de la terre, dans le cœur du peuple de France. Tu ne les arracherais qu'en tuant la République. Ma chute vous écrasera tous, et les rats immondes qui me rongent seront les premières victimes. Ma longanimité vous encourage ? La vermine me monte effrontément au corps... C'en est trop ! Le lion se secoue... Mais, petit bougre, tu ne sais donc pas que si je voulais, je t'écraserais dans mes doigts comme un pou ? Vive la guerre, puisque vous la voulez ! L'ardeur des luttes anciennes me remonte au cerveau. Cette voix trop longtemps comprimée va se faire entendre enfin, et lancera la nation à l'assaut des tyrans.

CAMILLE.

Nous monterons à l'escalade des nouvelles Tuileries. Le *Vieux Cordelier* va battre le pas de charge.

Robespierre, sans sourciller, se dirige vers la porte. Lucile, mortellement inquiète, incapable de parler, a disparu un moment dans la pièce voisine : elle revient précipitamment avec son enfant, et l'apporte à Robespierre.

LUCILE.

Maximilien !...

Robespierre se retourne, regarde le petit Horace, hésite un moment.

lui sourit, puis le prend et s'assied. Il embrasse l'enfant, regarde Lucile et Camille. Puis, toujours muet, il rend l'enfant à Lucile, et sort sans regarder personne. Tout ce jeu de scène très sobre et sans aucune émotion apparente, sauf chez Lucile.

SCÈNE V

LUCILE, CAMILLE, DANTON

CAMILLE.

Pauvre Lucile, tu es inquiète?

LUCILE.

O Camille, Camille, comme tu es imprudent !

CAMILLE.

Tu m'excitais tout à l'heure.

LUCILE.

Ah ! j'ai des remords maintenant !

CAMILLE.

Il faut dire ce qu'on pense. Et puis... Il hausse l'épaule. Bah ! je n'ai rien à craindre, moi : il m'aime au fond, il me défendra toujours !

LUCILE.

J'ai peur.

CAMILLE.

Il a plus peur que nous ; la voix de Danton a eu de l'effet déjà. Il est de ces gens qui ont besoin de craindre ceux qu'ils aiment. Allons ! il faut voir nos amis, s'entendre avec eux. Ne perdons plus de temps... Viens, Danton.

DANTON, assis, préoccupé.

Oui. Où allons-nous?

CAMILLE.

Rejoindre Philippeaux, Westermann, sauver Hérault.

DANTON.

Demain... demain.

CAMILLE.

Il sera trop tard.

DANTON, très triste, très affectueux.

Lucile, lis-moi quelque chose, fais-moi de la musique, console-moi.

LUCILE.

Qu'as-tu ?

Debout derrière lui, elle s'appuie sur son épaule ; il lui prend la main et l'applique contre sa joue.

DANTON.

O République ! Se détruire soi-même. Détruire l'ouvrage de ses mains, détruire la République ! Vainqueurs ou vaincus, qu'importe ? Dans les deux cas, vaincus !

CAMILLE.

Dans les deux cas, vainqueurs, couronnés par la Gloire !

DANTON, violemment, se levant.

Allons, et que la République épouvante le monde du fracas de sa chute !...

ACTE II

La chambre de Robespierre, dans la maison Duplay. Une croisée. Deux portes. Les murs blancs et nus. Un lit de noyer, avec des rideaux en damas bleu à fleurs blanches. Très modeste bureau. Quelques chaises de paille. Casier servant de bibliothèque. Quelques fleurs dans un verre, sur l'appui de la fenêtre. Sur le devant de la scène, au milieu, un petit poêle, avec une chaise d'un côté, un escabeau de l'autre. La porte de gauche mène au cabinet de toilette des Duplay. La fenêtre donne sur une cour où travaillent des menuisiers. On entend le bruit des ouvriers qui clouent, rabotent et scient. Robespierre est seul, assis à son bureau.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUPLAY, ROBESPIERRE

MADAME DUPLAY, ouvrant la porte.

Je te dérange, Maximilien ?

ROBESPIERRE, souriant amicalement.

Non, citoyenne Duplay.

Il lui tend la main.

MADAME DUPLAY.

Toujours au travail. Tu ne t'es pas couché, cette nuit.

ROBESPIERRE.

J'étais au Comité.

MADAME DUPLAY.

Je t'ai entendu rentrer. Il était plus de trois heures. Mais ne pouvais-tu te reposer, ce matin ?

ROBESPIERRE.

Je dors peu, tu le sais : j'ai habitué mon corps à m'obéir.

MADAME DUPLAY.

Tu m'avais promis de ne plus veiller. Tu te fatigues, tu vas tomber malade. Et que deviendrons-nous ?

ROBESPIERRE.

Mes pauvres amis, il faudra pourtant bien vous habituer à vous passer de moi. Je ne serai pas toujours là.

MADAME DUPLAY.

Quoi, veux-tu nous quitter ?

ROBESPIERRE, avec un mélange de sincérité et d'emphase.

Non ; et pourtant je vous quitterai plus tôt que vous ne pensez.

MADAME DUPLAY.

Je te le défends bien : j'entends partir la première, et je ne suis pas pressée.

ROBESPIERRE, souriant.

Je serais plus tranquille, si je pensais qu'on tînt moins à moi.

MADAME DUPLAY.

Quoi ? cela ne te fait pas plaisir qu'on t'aime ?

ROBESPIERRE.

La France se porterait mieux, si elle songeait moins à Robespierre, et plus à la liberté.

MADAME DUPLAY.

La liberté se confond avec Robespierre.

ROBESPIERRE.

C'est bien là ce qui m'inquiète pour elle. J'ai peur pour sa santé.

MADAME DUPLAY, s'approchant de la fenêtre.

Comme ils font du bruit dans la cour ! Je suis sûre que

ce tapage de marteaux et de rabots te fatigue. J'ai demandé vingt fois à Duplay que les ouvriers ne commencent pas si tôt le travail, afin de ne pas te réveiller quand tu dors; mais il dit que tu défends qu'on change rien aux habitudes.

ROBESPIERRE.

Il a raison. Cette activité régulière me repose. Le travail est bienfaisant aux autres et à soi-même. Au sortir d'une nuit de pensées fiévreuses, comme celles où nous sommes forcés de vivre, il renouvelle l'air vicié et meurtrier.

MADAME DUPLAY.

Quel travail t'a fait veiller cette nuit ?

ROBESPIERRE.

Non le travail, mais le souci.

MADAME DUPLAY.

Tu as l'air préoccupé, comme à la veille d'une catastrophe.

ROBESPIERRE.

Une catastrophe, oui.

MADAME DUPLAY.

Ne peux-tu l'empêcher ?

ROBESPIERRE.

Loin de là, je dois l'accomplir.

MADAME DUPLAY.

Je n'ai pas le droit de t'interroger; mais il ne faut pas être triste aujourd'hui. La maison est en fête. Le Bas et Saint-Just sont revenus, cette nuit, de l'armée.

ROBESPIERRE.

Saint-Just est revenu? Tant mieux : j'ai besoin de sa volonté.

MADAME DUPLAY.

J'oubliais de te dire : il y a un général qui voulait te parler, le général Westermann. Il était ici avant le jour ; je

l'ai empêché de monter. Il a dit qu'il reviendrait dans une heure. Faut-il le recevoir?

ROBESPIERRE.

Je ne sais.

MADAME DUPLAY.

Il a attendu longtemps dans la cour. Il pleuvait.

ROBESPIERRE.

Bien.

MADAME DUPLAY.

Quel temps il faisait cette nuit! Je suis revenue trempée.

ROBESPIERRE.

Où étais-tu?

MADAME DUPLAY.

Aux Halles. J'ai fait queue depuis minuit. On se poussait! Impossible de fermer l'œil un instant; tout de suite votre place était prise. A l'ouverture des grilles, on s'est battu. Heureusement, je sais défendre mes droits. Enfin, j'ai réussi à avoir trois œufs et un quarteron de beurre.

ROBESPIERRE.

Trois œufs pour la maison, ce n'est guère.

MADAME DUPLAY.

Pour Éléonore, pour Élisabeth, et pour toi, — mes trois enfants.

ROBESPIERRE.

Bonne maman Duplay, tu ne crois pas que je vais vous prendre le pain de la bouche?

MADAME DUPLAY.

Tu ne vas pas me refuser: c'est pour toi que j'ai été là-bas. Tu es souffrant, tu as l'estomac faible. Si encore tu voulais de la viande! Mais tu défends qu'on en achète.

ROBESPIERRE.

La viande se fait rare ; il faut la garder aux soldats et aux malades. Nous avons décrété un carême civique. C'est à moi et à mes collègues de donner l'exemple de l'abstinence.

MADAME DUPLAY.

Tous n'ont pas tes scrupules.

ROBESPIERRE.

Je le sais ; j'ai vu certains d'entre eux festoyer, dans la misère publique : cela me fait horreur. Chacun de ces repas vole à la patrie la force d'une trentaine de ses défenseurs.

MADAME DUPLAY.

Quelle misère ! plus de viande, plus de volailles, plus de laitage. Les légumes sont accaparés par l'armée. Avec cela, on ne peut plus se chauffer. C'est la seconde nuit que Duplay attend son tour au bateau de charbon ; il vient de rentrer, les mains vides. Quant au bois, il n'y faut pas penser. Sais-tu quel prix on m'en a fait la corde ? — Quatre cents francs ! — Heureusement, voici le printemps. Un mois de plus, et nous y restions tous. Je n'ai pas souvenir, depuis que je vis, d'un hiver aussi dur.

ROBESPIERRE.

Oui, tu as souffert, vous avez toutes souffert, pauvres femmes, et avec quel courage ! Mais conviens que malgré toutes ces peines, vous avez connu aussi des joies que vous ignoriez : la joie de concourir, tous, du plus petit au plus grand, à l'œuvre sublime : la liberté du monde !

MADAME DUPLAY.

Certes, je suis heureuse. Quelque chose qui vienne maintenant, ce temps de misère restera le meilleur de notre vie : ce ne sont pas des souffrances ordinaires, absurdes, qui ne servent à rien. Chacun de nos jeûnes enrichit la nation. Quelle fierté nous te devons, Maximilien ! Hier soir je pensais, en faisant la lessive : si petite bourgeoise que je sois, si peu sûre du lendemain et si lasse de recommencer chaque

jour la chasse au pain quotidien, je travaille au salut de la patrie ; rien n'est perdu de mes peines ; chacun de mes efforts est compté pour la victoire, et je marche avec vous à la tête de l'humanité !

LES OUVRIERS, dans la cour, chantant.

Scions, clouons, forgeons bien
Bois de fusils, manches de piques.
Travaillons grand train.
Soldats de la République,
Vous n'manquerez de rien.

MADAME DUPLAY, souriant.

Ils viennent de terminer une commande pour l'armée du Nord ; ils ont le ventre creux, mais ils sont contents.

ROBESPIERRE.

Peuple sublime ! qu'il est bon d'en faire partie ! qui pourrait pardonner à ceux qui tentent de corrompre cette source d'abnégation et de sacrifice ?

On entend Westermann gronder au dehors.

MADAME DUPLAY.

C'est le général. Il s'impatiente.

ROBESPIERRE.

Fais-le monter.

Madame Duplay sort. — Robespierre jette un coup d'œil sur son miroir. En un instant, sa figure change, devient dure, immobile, glaciale.

SCÈNE II

ROBESPIERRE, WESTERMANN

WESTERMANN, entrant impétueusement.

Tonnerre de Dieu ! ce n'est pas trop tôt. Il y a deux heures que je fais le pied de grue à ta porte. Foutre, il est plus difficile d'entrer chez toi que dans une ville vendéenne...

Robespierre, les mains derrière le dos, immobile, les traits rigides, les lèvres pincées, regarde en face Westermann. Westermann, interloqué un instant, reprend

WESTERMANN.

Je croyais que tu ne voulais pas me recevoir. Desmoulins m'avait dit qu'on m'empêcherait de passer. Et moi, j'avais juré que j'entrerais, quand je devrais enfoncer ta porte à coups de canon... Il rit. Tu excuses ma franchise martiale ? Robespierre continue de se taire. Westermann, de plus en plus gêné, tâche de prendre un air dégagé. Bougre ! Tu es bien gardé. Il y a une belle fille en faction devant ta porte ; elle ravaude des bas. Pas commode, la demoiselle ! Comme toi, incorruptible. Il aurait fallu lui passer sur le corps. En pays ennemi, ce n'eût pas été tant déplaisant... Il rit d'une façon forcée. Robespierre se tait, mais remue les mains avec impatience. Westermann s'assied, veut se mettre à l'aise. Robespierre reste debout. Westermann se relève. Des imbéciles prétendent que tu es mon ennemi. J'en hausse les épaules. La vertu, ennemie de la vertu ! Allons donc ! Aristide peut-il être l'ennemi de Léonidas ? Le bastion de la République et le rempart de la patrie ne sont-ils pas faits pour s'appuyer l'un l'autre ? Des bougres comme nous, qui mettent au-dessus de tout la gloire de la nation, s'entendront toujours, n'est-il pas vrai ?... Il lui tend la main. Robespierre ne bouge ni ne répond. Ne veux-tu pas me donner la main ?... Tonnerre ! c'est donc vrai ? tu es mon ennemi ? tu conspires ma perte ? Mille cochons ! si je le savais !... Suis-je un jean-foutre, que tu me laisses deux heures me morfondre dans ta cour, et lorsque je suis chez toi, que tu ne m'offres même pas un siège pour m'asseoir, que tu me laisses là, debout, à parler, sans répondre ? Nom de Dieu !

Il frappe du pied le plancher.

ROBESPIERRE, glacial.

Général, vous faites fausse route. Il y a loin de Léonidas au père Duchesne. Vous cherchez vos modèles en une pla e dangereuse.

WESTERMANN, interloqué

Quelle place ?

ROBESPIERRE.

La place de la Révolution.

WESTERMANN, tout à fait démonté.

Mais enfin, citoyen, qu'ai-je fait? de quoi m'accuses-tu?

ROBESPIERRE.

Le Comité de Salut public vous le dira.

WESTERMANN.

J'ai le droit d'être averti.

ROBESPIERRE.

Interrogez votre conscience.

WESTERMANN.

Elle ne me reproche rien.

ROBESPIERRE.

Je plains celui qui ne peut plus entendre la voix du remords.

WESTERMANN se force pour être calme; mais sa voix tremble de douleur et de rage.

Je n'ai qu'un remords: c'est d'avoir sacrifié ma vie à une patrie aussi ingrate. Voilà trente ans que je souffre pour elle toutes les misères. Je l'ai sauvée dix fois de l'invasion. Jamais elle n'a reconnu mes services. Le premier sycophante venu me dénonce: on écoute les lettres anonymes des soldats dont j'ai châtié la couardise; on m'accuse, on me menace, on me casse de mon grade; et des imbéciles, des goitreux, des fripouillards, me passent sur le dos; il faut que j'obéisse à un Rossignol, un orfèvre stupide, qui ne sait rien de la guerre, qui ne s'est fait connaître que par ses balourdises, et dont tous les titres sont la crasse de son origine et la protection des jacobins. Kléber, Dubayet et Marceau se rongent en des postes infimes, et un boutiquier de Niort commande à deux armées!

ROBESPIERRE.

La République fait plus de cas dans un chef de la force de ses convictions républicaines que de son habileté militaire.

WESTERMANN.

La République fait-elle cas aussi des défaites de Rossignol ?

ROBESPIERRE.

La responsabilité des défaites de Rossignol ne pèse point sur lui, mais sur ceux qui l'environnent. Si Kléber, Dubayet, Westermann sont si fiers de leurs talents, qu'ils en fassent profiter le général que la nation leur impose !

WESTERMANN.

Ainsi, vous voulez nous dérober la gloire de nos actions ?

ROBESPIERRE.

Oui.

WESTERMANN.

Avouez-le : la gloire militaire vous fait peur, vous voulez l'humilier ?

ROBESPIERRE.

Oui.

WESTERMANN, insultant.

Elle gêne l'ambition des avocats ?

ROBESPIERRE.

Elle insulte la raison, elle menace la liberté. Qui vous rend si fiers ? Vous ne faites que votre devoir. Vous risquez votre vie ? Nos têtes, à tous, en France, sont l'enjeu de la formidable partie que nous jouons avec le despotisme. Quel mérite avez-vous de plus que nous à braver la mort ? Nous sommes tous voués à la mort ou à la victoire. Vous êtes, comme nous, les instruments de la Révolution, la hache chargée de frayer la voie à la République au travers de ses ennemis. C'est une tâche terrible, qu'il convient d'accepter sans faiblesse, mais sans orgueil. Vous n'avez pas plus lieu d'être fiers de vos canons, que nous de la guillotine.

WESTERMANN.

Tu outrages la grandeur de la guerre.

ROBESPIERRE.

Il n'y a de grand que la vertu. Où qu'elle se trouve : soldats, ouvriers, législateurs, la République l'honore. Mais que les criminels tremblent ! Rien ne les protège de ses coups, ni leurs titres, ni leurs épées.

WESTERMANN.

C'est moi que tu menaces ?

ROBESPIERRE.

Je n'ai nommé personne. Malheur à qui se désigne lui-même !

WESTERMANN.

Tonnerre ! Il regarde, avec un gestes menaçant, Robespierre impassible ; il tremble de tous ses membres, et va pour sortir, d'un pas égaré. Se retournant. Prends garde à toi, Sylla ! Ma tête est plus solide que celle de Custine. Il y a encore des hommes qui ne craignent point ta tyrannie. Je vais trouver Danton.

Il se heurte au mur, avant de trouver la porte, et sort avec fracas.

SCÈNE III

ROBESPIERRE, ÉLÉONORE DUPLAY

ÉLÉONORE, sortant de l'appartement des Duplay.

Enfin ! il est parti ! Oh ! Maximilien, comme j'étais inquiète, pendant qu'il était là !

ROBESPIERRE, souriant affectueusement.

Chère Éléonore ! vous écoutiez ?

ÉLÉONORE.

La voix de cet homme m'effrayait ; je n'ai pu m'empêcher de venir ; j'étais à côté, dans le cabinet de toilette de maman.

ROBESPIERRE.

Et qu'auriez-vous pu faire, s'il avait eu de mauvais desseins ?

ÉLÉONORE, embarrassée.

Je ne sais pas.

ROBESPIERRE, lui prenant la main qu'elle cache derrière son dos.

Qu'est ceci ?

ÉLÉONORE, rougissant.

Un pistolet que Philippe a laissé sur la table, cette nuit, en rentrant.

ROBESPIERRE, le lui enlevant et gardant sa main dans la sienne.

Non, non, que ces mains ne se souillent point de ces objets de meurtre ! Même pour sauver ma vie, qu'elles ne versent point le sang. Qu'il reste au moins dans l'univers deux mains amies, deux mains innocentes, pour purifier le monde et le cœur de Robespierre de leurs destins sanglants, — quand l'œuvre sera accomplie.

ÉLÉONORE.

Pourquoi vous exposer ainsi ? Vous provoquiez cet homme, et on le dit cruel.

ROBESPIERRE.

Je ne crains point les sabreurs. Dès qu'on les sort du combat, leur force n'est plus qu'un fracas vide ; leurs genoux tremblent, quand ils sont en présence de cette puissance nouvelle pour eux, que leur fer n'a jamais rencontrée dans la mêlée : la Loi.

ÉLÉONORE.

Le citoyen Fouché est aussi venu ; mais on ne l'a pas reçu, suivant vos ordres.

ROBESPIERRE.

Ma porte est pour jamais fermée à celui qui déshonora la majesté de la Terreur dans les massacres de Lyon.

ÉLÉONORE.

Il ne voulait point partir ; il pleurait.

ROBESPIERRE, durement.

Le crocodile aussi pleure.

ÉLÉONORE.

Il est allé chez votre sœur, la prier d'intercéder pour lui.

ROBESPIERRE, changeant d'expression, inquiet, timide.

Ah! mon Dieu, elle va venir!... Le drôle lui a persuadé qu'il l'aimait; elle ne l'estime point; mais des hommages flattent toujours une femme, de quelque part qu'ils viennent. Elle prendra sa défense. Au nom du ciel, ne la laissez pas entrer! Dites-lui que je suis occupé, que je ne puis voir personne.

ÉLÉONORE, souriant,

Vous bravez tous les tyrans de l'Europe, et votre sœur vous fait peur.

ROBESPIERRE, souriant.

C'est une bonne femme, elle m'aime. Mais elle est si fatigante! Ses jalousies continuelles, les scènes qu'elle fait à tout moment, me rompent la tête. Je crois que j'accepterais tout, pour qu'elle se tût.

ÉLÉONORE.

Soyez tranquille: maman est avertie, elle l'empêchera d'entrer.

ROBESPIERRE.

Chers amis! avec quel soin vous veillez sur mon repos!

ÉLÉONORE.

Nous en sommes responsables envers la nation.

ROBESPIERRE.

Quel bien me fait votre maison! Quel repos y goûte mon âme! Ce n'est pas un égoïste abri loin des orages du dehors. La porte est grande ouverte aux soucis de la patrie; mais ils prennent en entrant je ne sais quelle teinte auguste. Ici, on reçoit la destinée en homme, sans incliner la tête, et les yeux dans les yeux. Je n'ai jamais franchi ce seuil, sans respirer dans l'air de cette cour, dans cette odeur de bois coupé, la paix et l'espérance. L'honnête figure de Du-

play, la voix cordiale de votre mère, votre main, Éléonore, tendue vers moi avec un sourire fraternel, tant de loyale affection, me font connaître le bien le plus inappréciable, le plus rare, oh ! le bien dont je manque le plus et dont j'ai le plus besoin !

ÉLÉONORE.

Quel bien ?

ROBESPIERRE.

La confiance.

ÉLÉONORE.

Vous vous défiez de quelqu'un ?

ROBESPIERRE.

Je me défie de tous les hommes. Je lis le mensonge dans les regards, je vois la ruse embusquée sous les protestations. Leurs yeux, leur bouche, leurs serrements de main, leur corps tout entier ment. Le soupçon empoisonne toutes mes pensées. J'étais fait pour des sentiments plus doux. J'aime les hommes, je voudrais croire en eux. Mais comment y croire encore, quand on les voit, comme moi, chaque jour, se parjurer dix fois, se vendre, vendre leurs amis, vendre leurs armées, vendre leur patrie, par crainte, par ambition, par débauche, par malfaisance ? J'ai vu trahir Mirabeau, Lafayette, Dumouriez, Custine, le roi, les aristocrates, les Girondins, les Hébertistes. Les troupes auraient livré vingt fois la patrie envahie, si elles n'avaient senti constamment derrière leur dos l'ombre de la guillotine. Les trois quarts de la Convention conspirent contre la Convention. Les vices sont à la gêne sous la discipline héroïque que la Révolution leur impose. Ils n'osent attaquer de front la vertu ; ils se masquent de pitié, de clémence, pour tromper l'opinion, l'émouvoir en faveur des scélérats, l'exciter contre les patriotes. J'arracherai les masques, je forcerai l'Assemblée à voir ce qu'ils recouvrent : la face hideuse de la trahison ; j'obligerai les complices déguisés des conspirateurs à les condamner avec moi, ou à périr avec eux : la République vaincra. Mais, ô Dieu ! parmi combien de ruines !

Le vice est comme l'Hydre. Chaque goutte de sang qui tombe fait naître de nouveaux monstres. Les meilleurs se laissent prendre, l'un après l'autre, à la contagion. Avant-hier, Philippeaux ; hier, Danton : aujourd'hui, Desmoulins... Desmoulins, mon ami d'enfance, mon frère !... Qui trahira demain ?

ÉLÉONORE.

Est-ce possible ? tant de trahisons ! Et vous en avez les preuves ?

ROBESPIERRE.

Oui, et plus que les preuves : la certitude morale, cette lumière infaillible qui ne me trompe jamais.

ÉLÉONORE.

Non, vous ne pouvez vous tromper : vous savez tout, vous voyez au fond des cœurs. Hélas ! sont-ils tous corrompus ?

ROBESPIERRE.

Il y a quatre ou cinq hommes que j'estime : l'honnête Couthon, insensible à ses souffrances, pour ne songer qu'à celles du monde ; l'aimable et modeste Le Bas ; mon frère, qui est généreux, mais aime trop le plaisir : deux enfants et un moribond.

ÉLÉONORE.

Et Saint-Just ?

ROBESPIERRE.

Celui-là, je le crains. Saint-Just, glaive vivant de la Révolution, arme implacable, qui me sacrifierait comme les autres, à sa loi d'airain. — Tout le reste trahit. Gênés par ma clairvoyance, jaloux de l'amour du peuple, ils travaillent à me rendre odieux. Les proconsuls de Marseille et de Lyon couvrent leurs atrocités du nom de Robespierre. La contre-révolution prend tour à tour le visage de la clémence et celui de la terreur. Que la lassitude m'accable un instant, c'en est fait de moi, c'en est fait de la République. Couthon est malade. Le Bas et mon frère sont deux étourdis. Saint-

Just est loin, et dompte les armées. Je reste seul au milieu de ces traîtres, qui tournent autour de moi, cherchant à me frapper par derrière. Ils me tueront, Éléonore.

ÉLÉONORE, lui prenant la main avec une vivacité juvénile.

Si vous mourez, vous ne mourrez pas seul.

Robespierre la regarde affectueusement. Elle rougit.

ROBESPIERRE.

Chère Éléonore, non, vous ne mourrez pas. Je suis plus fort que mes lâches ennemis. J'ai avec moi la Vérité.

ÉLÉONORE.

Ah ! quels soucis vous rongent, quand vous devriez être si heureux, vous qui travaillez au bonheur de tous ! Que la vie est injuste !

ROBESPIERRE.

Je vous ai attristée. J'ai eu tort de flétrir votre confiance dans la vie. Pardon.

ÉLÉONORE.

Ne regrettez rien. Je suis fière de votre confiance. Toute la nuit, j'ai pensé à ces pages de Rousseau, que vous nous avez lues hier. Elles berçaient délicieusement mon âme. J'entendais le son de votre voix, et ces tendres paroles... oh ! je les sais par cœur.

ROBESPIERRE, récitant, avec un sourire d'affection un peu mélancolique, un peu emphatique, sincère toutefois :

« La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux et de touchant, que n'a pas le contentement, et l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines. » Éléonore, sa main dans la main de Robespierre, se tait, souriante et rougissante. Vous vous taisez ?

ÉLÉONORE, récitant.

« Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés ? »

MADAME DUPLAY, du dehors.

Maximilien, voilà Saint-Just.

Éléonore se sauve.

SCÈNE IV

ROBESPIERRE, SAINT-JUST

Saint-Just entre tranquillement. Robespierre va au-devant de lui. Ils se donnent la main, comme s'ils se retrouvaient après quelques heures d'absence.

SAINT-JUST.

Bonjour.

ROBESPIERRE.

Bonjour, Saint-Just.

Ils s'asseyent.

SAINT-JUST, le regardant avec calme.

Je suis content de te revoir.

ROBESPIERRE.

Le Bas nous a écrit qu'il s'en est peu fallu que nous ne te revoyions plus.

SAINT-JUST.

Oui. Après un silence. Il faut des armes là-bas; l'armée manque de fusils.

ROBESPIERRE.

On y travaille. Paris entier y est occupé. On forge dans les églises. Tout autre ouvrage est suspendu. Tu as pu voir en passant les menuisiers de Duplay fabriquant les bois de fusil. Les horlogers travaillent aux platines; les enclumes résonnent sur les places publiques.

SAINT-JUST, après un silence.

Les subsistances sont rares. Des divisions manquent de fourrages. Le temps presse, la campagne va s'ouvrir au plus tard dans trois semaines; il faut de toute la France faire affluer le sang vers le Nord.

ROBESPIERRE.

Les ordres sont donnés. La France jeûne pour que ses soldats mangent.

SAINT-JUST.

Dès que vous n'aurez plus besoin de mes conseils, renvoyez-moi là-bas. Les premiers engagements seront décisifs. Il faut tendre tous les ressorts de l'action.

ROBESPIERRE.

Cette vie ne t'épuise donc pas ?

SAINT-JUST, sincère, ardent, concentré, parlant sans aucun geste.

Elle me repose des discussions stériles. La pensée et l'action se confondent là-bas comme le choc des nuages et l'éclair qui jaillit. Chaque volonté s'inscrit sur le champ, pour l'éternité, dans le sang des hommes et les destinées du monde... Grandeur de la tâche ! Angoisse divine !... Dans la nuit, dans la neige, aux avant-postes de l'armée, sur la morne étendue de la plaine flamande, sous l'immensité du ciel glacé, je sens un frisson de joie me parcourir le corps, et mon sang battre à flots ma poitrine. Seuls, perdus au milieu des ténèbres de l'Univers, entourés d'ennemis, suspendus sur la tombe, nous sommes en Europe les gardiens de la Raison, la Lumière vivante. A chaque décision, nous jouons le sort du monde. Nous recréons l'Homme.

ROBESPIERRE.

Heureux celui qu'un corps débile ne retient pas ici, loin de l'action !

SAINT-JUST.

Qui agit plus que toi ? La liberté du monde est bloquée dans Paris.

ROBESPIERRE.

Ici on se sent flétri à combattre le vice. Il souille malgré soi. Je l'avoue, quand je vois la boue des crimes que le torrent de la Révolution roule pêle-mêle avec la vertu, je crains d'être sali aux yeux de la postérité par le voisinage impur des hommes pervers.

SAINT-JUST.

Mets la hache entre eux et toi. Il ne faut toucher les impurs qu'avec le fer.

ROBESPIERRE.

La corruption gagne tout. Des hommes sur qui je comptais le plus. D'anciens amis.

SAINT-JUST.

Point d'amitiés ! la Patrie.

ROBESPIERRE.

Danton menace. Danton est suspect. Il se répand en paroles violentes et injurieuses. Il s'entoure d'intrigants, de débauchés, de financiers ruinés, d'officiers cassés de leurs grades. Les mécontents de toute sorte se rallient autour de lui.

SAINT-JUST.

Que Danton disparaisse !

ROBESPIERRE.

Danton fut républicain. Il aima la patrie. Il l'aime encore, peut-être.

SAINT-JUST.

Il n'aime point la patrie, celui qui ne la respecte point par l'austérité de sa vie. Il n'est point républicain, celui qui a les vices et les maximes d'un aristocrate. Je hais Catilina. Son cœur cynique, sa lâche intelligence, sa politique ignoble, qui flotte entre tous les partis, pour se servir de tous, avilit la République. Que Danton soit frappé !

ROBESPIERRE.

Il entraine dans sa chute l'imprudent Desmoulins.

SAINT-JUST.

Ce rhéteur effronté, pour qui les malheurs de la patrie sont matière à des effets de style, ce bel esprit vaniteux qui sacrifierait la Liberté à une antithèse !

ROBESPIERRE.

Un enfant, la dupe de ses amis et de son esprit.

SAINT-JUST.

L'esprit aussi est un crime, quand la France est en danger. Les malheurs de la patrie ont répandu sur tout l'État une teinte sombre et religieuse. Je me défie de ceux qui rient.

ROBESPIERRE.

J'aime Desmoulins.

SAINT-JUST.

Je t'aime. Si tu devenais criminel, toi-même je t'accuserais.

ROBESPIERRE, gêné, s'écarte. Puis revenant, après un court silence.

Merci. — Tu es heureux ; jamais tu ne balances. Rien ne fait contrepoids en toi à la haine du vice.

SAINT-JUST.

J'ai vu le vice de plus près que toi.

ROBESPIERRE.

Où donc ?

SAINT-JUST.

En moi.

ROBESPIERRE, étonné.

En toi, dont la vie tout entière est un modèle d'abnégation et d'austère sacrifice !

SAINT-JUST.

Tu ne sais point.

ROBESPIERRE, incrédule.

Quel péché de jeunesse ?

SAINT-JUST, sombre.

J'ai été au bord de l'abîme ; j'ai vu le crime au fond, prêt à me dévorer. Depuis, j'ai juré de le détruire dans le monde, comme en moi.

ROBESPIERRE.

Je suis las parfois de cette lutte. L'ennemi est trop vaste.

Pourrons-nous transformer l'humanité ? Ferons-nous régner notre rêve ?

SAINT-JUST.

Le jour où je me serai convaincu qu'il est impossible de l'accomplir, je me poignarderai.

ÉLÉONORE, ouvrant la porte. Doucement.

Voici Billaud-Varenne et Vadier.

SCÈNE V

ROBESPIERRE, SAINT-JUST, BILLAUD-VARENNE, VADIER

Billaud-Varenne, tête baissée, sombre, l'air écrasé de fatigue, les yeux un peu hagards. Vadier, lèvres pincées, ricaneur, amer [1]. — Robespierre et Saint-Just se lèvent très froidement. Ils se saluent de la tête, d'un petit signe bref et sec, sans se donner la main.

BILLAUD-VARENNE.

Salut et fraternité.

VADIER, voyant Saint-Just.

Saint-Just... Allons, ça ira. Nous rattraperons le temps perdu.

Billaud et Vadier s'asseyent sans façon. Saint-Just se promène. Robespierre reste debout, appuyé contre la fenêtre. — Après un silence :

BILLAUD.

La guillotine ! Tu as trop attendu, Robespierre : nous sommes en danger. Si Danton existe encore demain, la liberté est perdue.

ROBESPIERRE.

Quelles nouvelles ?

1. Vadier parle avec un accent méridional très marqué. Il prononce les *b* comme des *v*, les *eu* comme des *u*, les *j* comme des *z*, et les *e* comme des *é*. On n'a pas cru devoir l'indiquer dans le texte. C'est à l'acteur, ou au lecteur, d'y suppléer.

BILLAUD, des papiers à la main.

Regarde. Le traître a continué.

ROBESPIERRE.

Qui ?

VADIER.

Ton ami, Maximilien, Camille, le cher Camille.

ROBESPIERRE.

Il a encore écrit ?

BILLAUD.

On vient de saisir ces épreuves. Lis.

VADIER, se frottant les mains.

La septième du *Vieux Cordelier*. La suite du *Credo* du bon apôtre.

ROBESPIERRE.

Le fou ! Il ne se taira donc pas ?

BILLAUD, attaché à son idée fixe.

La guillotine !

SAINT-JUST, lisant avec Robespierre.

C'est une fille. Il souffre de la maladie de se déshonorer.

ROBESPIERRE.

Et Danton ?

BILLAUD.

Danton s'agite ; il pérore au Palais-Royal. Il insulte Vadier, moi, tous les patriotes. Desmoulins est avec lui. Ils sont attablés avec Westermann et des catins ; ils profèrent des injures obscènes contre le Comité. Le peuple s'attroupe et rit.

SAINT-JUST.

Tu l'entends, Robespierre !

ROBESPIERRE, dédaigneusement.

Aucun danger. Avant que Danton ait fini de boire, nous

avons le temps de délibérer en paix. Regardant les papiers. Ainsi, l'insensé se suicide !

VADIER.

Ah ! cette fois, mon cher, il a jeté son bonnet par-dessus Desmoulins.

BILLAUD.

Que sa tête suive le même chemin !

SAINT-JUST, lisant.

Il compare la Convention à Néron et à Tibère.

BILLAUD, lisant.

Il ose dire que nous avons poursuivi Custine sur les ordres de Pitt, et non parce que Custine avait trahi, mais parce qu'il n'avait pas assez trahi.

VADIER, lisant.

« Le Comité réduira l'Assemblée à la condition servile d'un parlement dont on embastille les membres rebelles. »

ROBESPIERRE, contrôlant la lecture.

Il y a : « réduirait », et non pas : « réduira ».

VADIER.

C'est la même chose.

BILLAUD, lisant.

« Que manque-t-il au Comité pour anéantir la République, si ceux des députés qu'il ne peut acheter il les envoie au Luxembourg ? »

ROBESPIERRE, contrôlant.

Il y a : « il peut les envoyer », et non pas : « il les envoie ».

BILLAUD, impatienté.

N'ergote pas toujours !

SAINT-JUST, lisant.

Il a l'effronterie de prétendre que « les bureaux de la

Guerre nomment à la tête des armées les frères des actrices avec qui ils couchent. »

VADIER.

Désorganiser la Défense, avilir la nation aux yeux de l'étranger, rien ne l'arrête, quand sa langue bavarde et bègue le brûle.

BILLAUD.

Le tout enveloppé d'appels à la clémence, de phrases sur l'humanité !...

VADIER.

Des larmes en sucre, des devises de confiseur !

SAINT-JUST.

Point de plaie d'Égypte comparable aux hommes sensibles. Nul tyran ne coûte plus de deuils à l'humanité. Ils se disaient aussi des hommes sensibles, les traîtres de la Gironde, qui promenèrent par toute la France les torches de la rébellion.

ROBESPIERRE.

Desmoulins est faible, enfantin, non factieux. Il fut mon ami d'enfance ; je le connais.

BILLAUD, soupçonneux.

Y a-t-il des privilèges pour les amis de Robespierre ?

VADIER, goguenard. Il lit le numéro du *Vieux Cordelier*.

Écoute encore, Maximilien : voici pour toi. Il paraît que si tu fermes les maisons de débauche, si tu fais étalage d'un beau zèle pour purifier les mœurs et chasser les p.....s, c'est sur les instructions de Pitt ; car « tu ôtes ainsi au gouvernement un de ses plus grands ressorts : le relâchement des mœurs ». Tu entends, Incorruptible ? Ceci doit te faire plaisir ?

SAINT-JUST.

L'âme basse et hypocrite !

BILLAUD, violemment.

La guillotine !

Il tombe, la tête sur la table, comme un bœuf abattu.

ROBESPIERRE.

Il s'évanouit ?

VADIER, indifférent.

Un étourdissement.

Saint-Just ouvre la fenêtre. Billaud revient à lui.

SAINT-JUST.

Tu es malade, Billaud ?

BILLAUD, d'une voix rauque.

Qui es-tu ?... Scélérats ! — Je n'en puis plus. Voici dix nuits que je n'ai dormi.

VADIER.

Il passe ses nuits au Comité et le jour à l'Assemblée.

ROBESPIERRE.

Tu travailles trop. Veux-tu qu'un autre te supplée, quelques jours ?

BILLAUD.

Ma tâche ne s'improvise pas. Correspondre avec les départements, tenir dans sa main tous les fils de toute la France, personne ne le peut que moi. Si je m'interromps, tout l'écheveau s'embrouille. Non ; il faut que je reste jusqu'à ce que je crève.

SAINT-JUST.

Nous mourrons tous à la tâche.

BILLAUD.

O Nature ! ce n'était pas pour ces orages que tu m'avais créé ! Mon âme est ridée par le souffle des vents meurtriers du désert. O cœur trop sensible, tu étais fait pour la retraite, l'amitié, les touchantes émotions d'une tendre famille !

VADIER, ironique.

Ne nous attendrissons point, Billaud.

BILLAUD, reprenant d'un ton violent.

Purifions l'air ! Desmoulins à la guillotine !

ROBESPIERRE.

Je dois donner l'exemple. J'abandonne Desmoulins.

VADIER, raillant en dessous.

Brutus, homme magnanime, homme vertueux, je savais bien que tu n'hésiterais point à te défaire d'un ami.

ROBESPIERRE.

Le sort de Desmoulins est lié à celui d'un autre homme.

BILLAUD.

As-tu peur de prononcer le nom de Danton?

ROBESPIERRE.

J'ai peur de briser un talisman de la République.

VADIER.

Son porte-veine.

ROBESPIERRE.

Danton m'est ennemi ; mais si mes amitiés ne comptent point dans nos débats, mes inimitiés ne doivent pas davantage peser sur mes jugements. Avant d'engager le combat, discutons froidement les risques qu'il y aurait à démanteler cette forteresse de la Révolution.

BILLAUD.

Forteresse à vendre !

VADIER.

L'épouvantail de la Révolution ! Dans les dangers publics, on sort l'idole monstrueuse pour mettre l'ennemi en fuite ; mais elle fait surtout peur à ceux qui la portent. Sa figure hideuse effraie la Liberté.

ROBESPIERRE.

On ne peut nier que ses traits soient connus et redoutés de l'Europe.

VADIER, persiflant.

Il est vrai qu'en bon sans-culotte, il montre volontiers au monde

Ce que César, sans pudeur soumettait
A Nicomède, en sa belle jeunesse,
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans son Ephestion,
Et qu'Adrien mit dans le Panthéon...

SAINT-JUST, violent.

Cesse tes sales ironies ! Est-ce au nom de la corruption que tu combats la corruption ?

VADIER.

Tu ne vas pas m'obliger à te réciter du Rousseau ?

ROBESPIERRE fait effort pour être impartial, mais il n'y apporte aucune conviction.

Je crois qu'il est convenable de tenir quelque compte des services passés de Danton.

SAINT-JUST.

Plus un homme a fait de bien, plus il est tenu d'en faire. Malheur à celui qui a défendu la cause du peuple, et qui l'abandonne ! Il est plus criminel que celui qui la combattit toujours ; car il connut le bien, et volontairement il l'a trahi.

ROBESPIERRE.

La mort d'Hébert a remué l'opinion. Les rapports de police qui me sont adressés notent que nos ennemis profitent du désarroi du peuple, soudain désabusé, pour ébranler sa confiance dans ses amis véritables. Tout est suspect aujourd'hui, la mémoire de Marat elle-même. Nous devons agir prudemment et prendre garde d'ajouter aux soupçons par nos luttes intérieures.

SAINT-JUST.

Mettons fin aux soupçons par la mort des suspects.

VADIER, à part, regardant Robespierre, en prisant.

Le gredin ! Comme il a peur de toucher à ses chers aristocrates ! Cromwell se ménage une majorité. Té ! si cela continue, je lui ferai guillotiner cent crapauds de son Marais.

ROBESPIERRE.

Une tête pareille ne tombe point sans ébranler l'État.

BILLAUD, soupçonneux et violent.

As-tu peur, Robespierre ?

VADIER, excitant sournoisement Billaud.

Demande-lui donc, Billaud, s'il se sert de Danton comme d'un matelas capitonné pour se mettre à l'abri derrière, contre les balles ?

BILLAUD, brutal.

Parle franchement : tu as peur d'être découvert par la chute de Danton. Tu te colles à lui comme à une égide qui te protège. Danton détourne de toi l'attention et les traits.

ROBESPIERRE.

Je méprise ces perfides calomnies. Que m'importent les dangers ? Je ne tiens pas à ma vie. Mais j'ai l'expérience du passé et je vois l'avenir. Vous êtes des furieux ; vos haines vous affolent. Vous pensez à vous-mêmes, vous ne pensez point à la République.

SAINT-JUST.

Examinons donc sans passion ce que la République doit attendre des conspirateurs. Et ne nous demandons point si Danton a des talents, mais si ces talents servent à la République. — D'où partent, depuis trois mois, toutes les attaques contre la Révolution ? De Danton. Qui a inspiré les lettres de Philippeaux contre le Comité ? Danton. Qui souffle à Desmoulins ses venimeux pamphlets ? Danton. Chaque numéro du *Vieux Cordelier* lui est soumis, discuté avec lui, corrigé de sa main. Si le fleuve est empoisonné, prenons le mal à sa source. Où est la sincérité de Danton ? Où sa bravoure ? Depuis un an, qu'a-t-il fait pour la République ?

ROBESPIERRE feint de se laisser peu à peu convaincre et entraîner par les autres, avec un mélange d'hypocrisie et de sincérité.

Il est vrai qu'il n'a jamais parlé pour la Montagne attaquée.

SAINT-JUST.

Non, mais pour Dumouriez, pour les généraux ses complices. Les Jacobins l'accusèrent : tu le défendis, Robespierre. Quand tu fus accusé, dit-il un mot pour toi ?

ROBESPIERRE.

Non ; mais me voyant seul, en butte aux calomnies de la Gironde, il dit à ses amis : « Puisqu'il veut se perdre, qu'il se perde ! Nous ne partagerons point son sort ! » — Mais il ne s'agit pas de moi.

BILLAUD.

Tu m'as raconté toi-même, Robespierre, qu'il fit tout pour sauver les Girondins, et pour frapper Hanriot, qui arrêta les traîtres.

ROBESPIERRE.

Il est vrai.

SAINT-JUST.

Toi-même, tu m'as dit, Robespierre, qu'il t'avait cyniquement avoué ses escroqueries, et celles de Fabre, son secrétaire, pendant son court passage au ministère de la Justice.

ROBESPIERRE.

J'en conviens.

SAINT-JUST.

Il fut l'ami de Lafayette. Mirabeau l'acheta. Il était en correspondance avec Dumouriez et Wimpfen. Il flattait Orléans. Tous les ennemis de la Révolution ont été familiers avec lui.

ROBESPIERRE.

Il ne faut pas exagérer.

SAINT-JUST.

C'est toi qui me l'as dit. Je ne saurais rien de ces faits, si tu ne m'en avais parlé.

ROBESPIERRE.

Sans doute... mais...

BILLAUD, violent.

Le nies-tu ?

ROBESPIERRE.

Je ne puis le nier. Danton était assidu à ces soirées royalistes, où Orléans lui-même faisait le punch. Fabre et Wimpfen y assistaient. On cherchait à y attirer les députés de la Montagne, pour les séduire ou les compromettre. — Mais ce n'est là qu'une vétille.

BILLAUD.

Fait capital, au contraire ! conspiration manifeste !

ROBESPIERRE.

Il me revient un petit détail, mais de peu d'importance. Récemment il se serait vanté, si on l'accusait, de nous jeter le dauphin dans les jambes.

BILLAUD.

Le scélérat ! Il a dit cela ! et tu peux le défendre !...

ROBESPIERRE.

Westermann sort d'ici. Il m'a menacé de Danton et d'un soulèvement.

BILLAUD.

Et nous discutons encore ! et les tigres ne sont point arrêtés !

ROBESPIERRE.

Vous le voulez ?

SAINT-JUST.

La patrie le veut.

VADIER, ricanant, à part.

Le fourbe ! il en meurt d'envie ! il faut qu'il se fasse prier.

ROBESPIERRE.

Il fut grand. — Au moins, il eut les apparences de la grandeur, par moments presque de la vertu.

SAINT-JUST.

Rien ne ressemble à la vertu comme un grand crime.

VADIER, sarcastique.

Tu feras son oraison funèbre plus tard, Maximilien. Pour le moment, mettons la bête en terre.

SAINT-JUST.

Vadier, je te rappelle au respect de la Mort.

VADIER.

Petit bonhomme vit encore.

SAINT-JUST.

Danton est rayé de la vie.

BILLAUD.

Qui rédigera l'acte d'accusation ?

VADIER.

Saint-Just. Le jeune homme s'en acquitte à merveille. Chacune de ses phrases vaut un coup de guillotine.

SAINT-JUST.

Il me plaît de me mesurer avec le monstre.

ROBESPIERRE, allant chercher des papiers qu'il donne à Saint-Just.

Voici des notes toutes prêtes.

VADIER, à part.

Il en a comme cela pour chacun de ses amis.

ROBESPIERRE.

Ne faisons pas à Danton l'honneur d'un procès pour lui seul : ce serait attirer trop sur lui les yeux de la nation.

BILLAUD.

Noyons-le dans une accusation collective.

VADIER.

Qui mettrons-nous avec, pour corser le menu ?

SAINT-JUST.

Tous ceux qui ont voulu corrompre la Liberté par l'argent, ou par les mœurs, ou par l'esprit.

VADIER.

Précisons. Ce vague est inquiétant.

ROBESPIERRE.

Danton aima l'or. Qu'il soit enterré avec l'or ! Mêlons-le à l'affaire des banques. Qu'il prenne place parmi les concussionnaires. Il y retrouvera son ami, son secrétaire, son Fabre d'Églantine.

VADIER.

Fabre, Chabot, la haute juiverie, les banquiers autrichiens, les Frey, Diederischen, — fort bien ; cela commence à prendre tournure.

BILLAUD.

Il sera bon d'adjoindre aux accusés Hérault, l'ami des émigrés.

SAINT-JUST.

Avant tous, Philippeaux, le désorganisateur de l'armée, le destructeur de la discipline.

ROBESPIERRE.

Westermann, l'épée sanglante, toujours prête à la rébellion. — Est-ce tout ?

VADIER.

Le cher Camille que tu oublies.

ROBESPIERRE.

Ne voulez-vous pas plutôt Bourdon, ou Legendre, qui sont les porte-paroles de la faction à l'Assemblée ?

VADIER.

Non. Camille.

BILLAUD.

Camille.

SAINT-JUST.

La justice.

ROBESPIERRE.

Prenez.

SAINT-JUST.

Adieu. Je vais préparer le rapport. Demain, à la Convention, je les terrasserai.

VADIER.

Non pas, non pas, jeune homme; l'imprudence de ton âge t'emporte. Quoi! tu veux attirer Danton à la tribune?

SAINT-JUST.

Danton compte sur l'idée que personne n'osera l'attaquer en face. Je vais le détromper.

VADIER.

Le cœur ne suffit pas, mon jeune ami; il faut aussi des poumons capables d'étouffer les mugissements du taureau.

SAINT-JUST.

La vérité domine les orages.

ROBESPIERRE.

Nous ne devons pas livrer la République aux hasards d'un combat en champ clos.

SAINT-JUST.

Que voulez-vous donc?

Robespierre ne répond pas.

BILLAUD.

Que Danton soit arrêté cette nuit.

SAINT-JUST, violemment.

Jamais!

VADIER.

Qui veut la fin veut les moyens.

SAINT-JUST.

Je ne frappe point un ennemi désarmé. Mettez-moi face

à face avec Danton : de tels combats ennoblissent la République ; mais votre proposition la déshonore : je la repousse du pied.

BILLAUD.

Point de bienséances à respecter avec les ennemis du peuple !

VADIER.

En politique, la témérité inutile est une sottise, parfois une trahison.

SAINT-JUST.

Je ne veux point.

Il jette violemment son chapeau à terre.

BILLAUD, sévèrement.

Est-ce donc le combat pour la République que tu aimes, et non la République ?

SAINT-JUST.

De tels desseins ont besoin du danger pour être sanctifiés. Une Révolution est une entreprise héroïque, dont les auteurs marchent entre la roue et l'immortalité. Nous serions criminels, si nous n'étions prêts à immoler constamment notre vie, comme celle des autres.

VADIER.

Sois tranquille, tu risques encore assez. Danton prisonnier peut soulever le peuple ; et ne doute pas, s'il est vainqueur, qu'il ne t'envoie au vasistas.

SAINT-JUST.

Je méprise la poussière dont je suis formé. Mon cœur est le seul bien qui m'appartienne ; je passerai au travers du monde ensanglanté, sans souiller sa pureté.

BILLAUD, avec une sévérité dure et méprisante.

L'estime de soi est un égoïsme. Que le cœur de Saint-Just soit ou ne soit pas souillé, il ne nous importe pas : sauvons la République.

SAINT-JUST, interrogeant des yeux Robespierre.

Robespierre!

ROBESPIERRE.

Mon ami, tranquillise ton âme. Les orages d'une Révolution ne sont pas soumis aux lois ordinaires; ce n'est pas avec la commune morale que l'on juge la force qui transforme le monde et recrée la morale sur des bases nouvelles. Toutefois, il faut être juste; mais la mesure de la justice n'est pas ici la conscience individuelle; c'est la conscience publique. Dans le peuple est notre lumière; son salut est notre loi. — Nous n'avions qu'une question à poser : à savoir si le peuple veut la ruine de Danton, Cette question résolue, tout est résolu; il faut livrer la bataille, de façon à être vainqueurs. La justice est que ce qui est juste triomphe. Nous ne pouvons attendre. Il faut frapper Danton sur le champ. Lui laisser des armes, par générosité, ce serait offrir sa poitrine au poignard des assassins; le despotisme militaire et financier s'emparerait alors des rênes de la Révolution; un siècle de guerres civiles désolerait notre patrie; et les malédictions du peuple s'attacheraient à notre mémoire, qui doit être chère au genre humain.

BILLAUD.

Vaincre à tout prix! Que tout rayonne de l'éclat terrible de notre dictature!

VADIER.

Il s'agit de savoir, non si un homme sera jugé conformément à la loi, mais si l'Europe sera jacobine.

SAINT-JUST, contenant sa poitrine avec ses deux mains, comme le Robespierre de David, dans le tableau du Serment du Jeu de Paume.

O République, prends donc mon honneur, puisque tu le veux, prends-moi, bois-moi, dévore-moi tout entier!

BILLAUD, trépidant, saccadé.

Peut-être, en ce moment, la République est étouffée, nos idées avortent, la Raison meurt pour des siècles... Vite!

ACTE III

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

FOUQUIER-TINVILLE, accusateur public, HERMAN, président. JURY, GENDARMES, FOULE. — Au banc des accusés, DANTON, DESMOULINS, HÉRAULT, PHILIPPEAUX, WESTERMANN, — CHABOT, LES FREY, personnages muets ; — FABRE D'ÉGLANTINE, dans un fauteuil au milieu d'eux. — Au premier rang du public, le peintre DAVID et quelques amis. — Les fenêtres de la salle sont ouvertes. On entend le remous de la foule au dehors. De temps en temps, apparait par le guichet d'une porte, derrière le président, la tête de VADIER, surveillant le procès. — Près de la porte, debout, le général HANRIOT. Herman et Fouquier-Tinville jettent par moments des regards inquiets vers lui.

On interroge Chabot et les Frey. — Danton s'agite avec indignation. Desmoulins semble accablé. Hérault, calme, regarde en souriant. Philippeaux, les mâchoires serrées, les yeux fixes, se prépare à la riposte. Fabre, souffrant, est affaissé dans son fauteuil. — La foule se pousse et regarde avidement. Elle souligne toutes les péripéties du procès, à la façon d'un public qui assiste à un mélodrame, — amusée et émue tout ensemble [1].

LE PRÉSIDENT, aux Frey.

Vous êtes les agents de Pitt. (*a*) Vous avez voulu corrompre la Convention. Pour favoriser vos spéculations et vos rapines, vous avez fait le projet d'acheter les représentants du peuple. Vous avez tarifé chacune des consciences.

1. On n'a noté qu'une partie des mouvements et des clameurs de la foule. Ces indications doivent varier avec les éléments dont on dispose, à la scène.

LE PEUPLE.

Murmures au lever du rideau.

(*a*) Ah ! canailles ! traîtres ! vendus !

DANTON, retentissant.

Président, donne-moi la parole ! (*a*)

LE PRÉSIDENT.

Votre tour viendra, Danton.

DANTON.

Qu'ai-je à faire au milieu de ces ordures ? Quel rapport entre moi et ces voleurs ?

LE PRÉSIDENT.

On vous le dira.

DANTON.

La noblesse naturelle de mon caractère me défend d'accabler ces gueux. Vous le savez, et vous abusez de mon silence, pour tâcher de me confondre dans l'esprit du peuple avec des banquiers malpropres, des tripoteurs, des concussionnaires. (*b*)

HÉRAULT.

Ne t'agite pas, Danton.

LE PRÉSIDENT.

Respectez la justice ; vous vous expliquerez tout à l'heure.

FOUQUIER-TINVILLE.

Tiens-toi tranquille, Danton. Tu auras à répondre comme tes coaccusés, au chef de corruption.

DANTON.

La corruption de Danton ne se met pas à la remorque de la canaille. Donne-lui au moins la première place. Danton ne saurait être le second en rien, ni dans le vice ni dans la vertu. (*c*)

LE PEUPLE.

(*a*) S'agitant, intéressé, se poussant pour voir :
Danton... Danton... c'est Danton qui a parlé !...
(*b*) Riant. — As-tu entendu ? Il se fout en colère...
(*c*) C'est un fameux !... tu verras tout à l'heure...

ACTE III

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

FOUQUIER-TINVILLE, accusateur public, HERMAN, président. JURY, GENDARMES, FOULE. — Au banc des accusés, DANTON, DESMOULINS, HÉRAULT, PHILIPPEAUX, WESTERMANN, — CHABOT, LES FREY, personnages muets ; — FABRE D'ÉGLANTINE, dans un fauteuil au milieu d'eux. — Au premier rang du public, le peintre DAVID et quelques amis. — Les fenêtres de la salle sont ouvertes. On entend le remous de la foule au dehors. De temps en temps, apparait par le guichet d'une porte, derrière le président, la tête de VADIER, surveillant le procès. — Près de la porte, debout, le général HANRIOT. Herman et Fouquier-Tinville jettent par moments des regards inquiets vers lui.

On interroge Chabot et les Frey. — Danton s'agite avec indignation. Desmoulins semble accablé. Hérault, calme, regarde en souriant. Philippeaux, les mâchoires serrées, les yeux fixes, se prépare à la riposte. Fabre, souffrant, est affaissé dans son fauteuil. — La foule se pousse et regarde avidement. Elle souligne toutes les péripéties du procès, à la façon d'un public qui assiste à un mélodrame, — amusée et émue tout ensemble [1].

LE PRÉSIDENT, aux Frey.

Vous êtes les agents de Pitt. (*a*) Vous avez voulu corrompre la Convention. Pour favoriser vos spéculations et vos rapines, vous avez fait le projet d'acheter les représentants du peuple. Vous avez tarifé chacune des consciences.

1. On n'a noté qu'une partie des mouvements et des clameurs de la foule. Ces indications doivent varier avec les éléments dont on dispose, à la scène.

LE PEUPLE.

Murmures au lever du rideau.

(*a*) Ah ! canailles ! traîtres ! vendus !

DANTON, retentissant.

Président, donne-moi la parole ! (*a*)

LE PRÉSIDENT.

Votre tour viendra, Danton.

DANTON.

Qu'ai-je à faire au milieu de ces ordures ? Quel rapport entre moi et ces voleurs ?

LE PRÉSIDENT.

On vous le dira.

DANTON.

La noblesse naturelle de mon caractère me défend d'accabler ces gueux. Vous le savez, et vous abusez de mon silence, pour tâcher de me confondre dans l'esprit du peuple avec des banquiers malpropres, des tripoteurs, des concussionnaires. (*b*)

HÉRAULT.

Ne t'agite pas, Danton.

LE PRÉSIDENT.

Respectez la justice ; vous vous expliquerez tout à l'heure.

FOUQUIER-TINVILLE.

Tiens-toi tranquille, Danton. Tu auras à répondre comme tes coaccusés, au chef de corruption.

DANTON.

La corruption de Danton ne se met pas à la remorque de la canaille. Donne-lui au moins la première place. Danton ne saurait être le second en rien, ni dans le vice ni dans la vertu. (*c*)

LE PEUPLE.

(*a*) S'agitant, intéressé, se poussant pour voir :
Danton... Danton... c'est Danton qui a parlé !...
(*b*) Riant. — As-tu entendu ? Il se fout en colère...
(*c*) C'est un fameux !... tu verras tout à l'heure...

PHILIPPEAUX.

Tais-toi et sois prudent.

LE PRÉSIDENT, aux Frey.

Vous êtes juifs de naissance, originaires de Moravie ; vous vous appelez Tropuscka. Vous avez ensuite pris le nom de Schoenfeld, sous lequel vous avez acheté en Autriche des lettres de noblesse ; puis vous êtes passés en France, et vous vous nommez Frey, pour le moment. Une de vos sœurs a reçu le baptême (*a*), et est entretenue par un baron allemand. L'autre a épousé Chabot, ci-devant capucin (*b*), actuellement représentant à la Convention. Vous vous étiez associés à quelques aventuriers de race douteuse comme vous : Diederischen, originaire du Holstein, employé de banque à Vienne ; Gusman, dit l'Espagnol, qui se faisait passer pour un baron allemand ; le ci-devant abbé d'Espagnac, fournisseur des armées. La complicité de quelques députés achetés favorisait vos agiotages. Chabot vous servait d'intermédiaire avec ses collègues. Il s'était lui-même évalué à 150 000 livres. (*c*) Il se chargea de votre part d'en porter 100 000 à Fabre d'Églantine. (*d*) Fabre falsifia pour ce prix le décret de la Convention, relatif à la liquidation de la Compagnie des Indes. Je fais passer l'original sous les yeux du jury. (*e*)

LE PEUPLE.

(*a*) Rires.

(*b*) Rires plus forts.

(*c*) Exclamations.

(*d*) UNE FILLE, montrant Fabre. — C'est celui-là, là-bas, dans un fauteuil.

(*e*) — Danton se bouche le nez. — Il fait le dégoûté !

DAVID. — Il grimace de fureur et de peur.

— Quelle gueule il a ! — Bravo, Danton !

TROIS FEMMES. — Tu crois qu'on va le condamner ? — Quand son tour viendra-t-il ? — C'est que je suis pressée !

VADIER, entr'ouvrant doucement le guichet de la porte, fait signe au général Hanriot, debout près de la porte.

Tout va bien, Hanriot?

HANRIOT, bas.

Ça ira.

VADIER, désignant Fouquier et le tribunal.

Ils ne bronchent pas?

HANRIOT, de même.

N'aie pas peur. J'ai l'œil.

VADIER.

C'est bon ; n'hésite pas ; et si l'accusateur fléchit, arrête-le.

Il referme le guichet.

HÉRAULT, regardant le peuple.

Comme le peuple nous regarde!

DANTON, honteux au fond, mais se forçant à rire.

Il n'est pas habitué à voir ce mufle sur le banc d'infamie ; ce n'est pas un spectacle banal : Danton escamoté par ces charlatans de la foire. Ha! ha! il faut en rire! *(a)*. — Regarde David, là-bas ; sa langue lui sort de la bouche, il bave de haine comme un chien *(b)*. — Tonnerre! tiens-toi donc, Desmoulins! Cambre-toi, que diable! Le peuple a les yeux sur nous.

CAMILLE.

Ah! Danton, jamais je ne reverrai Lucile!

DANTON.

Allons, tu coucheras avec elle, cette nuit.

LE PEUPLE.

(*a*) DAVID, tirant un carnet de sa poche. — Laisse-moi faire, j'aurai sa gueule. Il dessine Danton.

(*b*) DAVID. — Je veux que la postérité se torde devant sa face de singe.

CAMILLE.

Sauve-moi, Danton, arrache-moi d'ici ; je ne sais plus que faire, je ne pourrai me défendre.

DANTON.

Tu es plus faible qu'une fille. Ferme ! songe que nous faisons de l'histoire.

CAMILLE.

Ah ! je me soucie bien de l'histoire ! *(a)*.

DANTON.

Si tu veux revoir Lucile, ne prends pas des airs de criminel écroulé sous la loi ! Qu'est-ce que tu regardes ?

CAMILLE.

Vois, Danton, — là...

DANTON.

Quoi ? Qu'est-ce que tu me montres ?

CAMILLE.

Près de la fenêtre, ce jeune homme...

DANTON.

Ce gamin effronté, avec une mèche de cheveux qui lui tombe sur les yeux, ce clerc de procureur qui pince la taille à une femme ?

CAMILLE.

Ce n'est rien, j'ai eu une hallucination, j'ai vu... je me suis vu...

DANTON.

Toi ?

LE PEUPLE.

(*a*) Un jeune clerc, pinçant une fille. — Sur l'air d'une chanson du temps : « Mam'sel' danse-t-elle un p'tit brin ? »

La fille, le claquant. — Hé hu donc, pas d'ça, mâtin !

Le clerc, continuant la chanson. — « M'fit-elle en me donnant sa main... »

CAMILLE.

Je me suis vu brusquement à sa place, assistant au procès des Girondins, mes victimes, — oh ! Danton !

Pendant ce temps, la pièce dite falsifiée par Fabre a passé sous les yeux du jury.

LE PRÉSIDENT.

Fabre, persistez-vous dans vos dénégations ? *(a)*.

FABRE D'ÉGLANTINE, très tranquille, las, ironique.

Il est inutile que je recommence à m'expliquer, vous ne m'écoutez point, votre siège est fait. J'ai montré tout à l'heure que sur le projet régulier de décret que j'avais rédigé, des traitres ont introduit des additions et suppressions, qui en changent le caractère. Cela est clair à qui veut regarder les pièces dans un esprit de justice. Ce n'est pas le cas ici ; je sais que je suis condamné d'avance. J'ai eu le malheur de déplaire à Robespierre, et vous avez à cœur de panser son amour-propre blessé. Ma vie est perdue. Soit ! elle est trop usée, et me fait trop souffrir, pour que je fasse pour elle un effort qui me fatigue.

FOUQUIER.

Tu outrages la justice, et tu calomnies Robespierre. Ce n'est point Robespierre qui t'accuse de corruption : c'est Cambon. Ce n'est point Robespierre qui t'accuse de conspiration : c'est Billaud-Varenne. Ton esprit d'intrigue est connu. Il te sert à faire des complots scélérats et de méchantes pièces.

FABRE.

Halte-là ! *Ne sutor ultra crepidam*... Messieurs, du parterre, je vous prends à témoin : mes pièces ne vous ont-elles pas tout à fait divertis ? *(b)*... Fouquier peut faire tomber ma tête, mais non pas mon *Philinte (c)*.

LE PEUPLE.

(*a*) Le peuple qui cause pendant toutes les interruptions du procès, se tait aussitôt et fait taire ceux qui parlent.

(*b*) Rires.

(*c*) Rires. — Un homme dans le fond : Quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

FOUQUIER.

Une curiosité malsaine t'a fait considérer l'Assemblée de la Nation comme une sorte de théâtre, où tu cherchais pour en jouer les ressorts secrets de l'âme. Tu faisais usage de tout : l'ambition des uns, la paresse des autres, l'inquiétude, l'envie, tout t'était bon. Cette impudente habileté a fait de toi le chef d'un véritable système de contre-révolution, soit que ton effronterie et ton humeur brouillonne se plût à bouleverser l'ordre établi, par je ne sais quel mépris malsain de la raison humaine, soit plutôt que ton aristocratisme avéré et ta cupidité aient reçu dès longtemps des arrhes de Pitt pour ruiner la République *(a)*. En 92, on te trouve déjà conspirant avec les ennemis. Danton t'envoie auprès de Dumouriez pour ces négociations criminelles, qui ont sauvé les Prussiens, près d'être anéantis *(b)*. — Mais ceci nous amène aux autres prévenus *(c)*. Je te laisse, puisqu'aussi bien ils ont tant de hâte que j'arrache leurs masques. Je te reprendrai tout à l'heure, et je montrerai le nœud qui rattache tous les fils de cette monstrueuse intrigue.

Les accusés s'agitent. Le peuple devient plus attentif. Danton dit quelques mots brefs d'encouragement aux siens.

FABRE, impertinent, à Fouquier.

Plan mal fait, intrigue confuse ; trop de personnages ; on ne sait d'où ils viennent, et l'on sait trop où l'on va : inutile de tant parler. Ta pièce est détestable, Fouquier. Tu ferais mieux de me faire couper la tête tout de suite : j'ai mal aux dents *(d)*.

LE PRÉSIDENT, à Hérault de Séchelles,

Accusé, vos noms et qualités *(e)*.

LE PEUPLE.

(a) Murmures.

DAVID. — Hein ! Vous voyez ? — Oui... Oui...

(b) Murmures.

(c) Ah ! ah ! — La foule s'agite, intéressée.

(d) Rires.

(e) Qui est-ce ? quel est cet aristo ? — C'est Hérault.

HÉRAULT.

Feu Hérault-Séchelles. Ci-devant avocat-général au Châtelet : je siégeais dans cette salle. Ci-devant président de la Convention : j'ai inauguré en son nom la Constitution républicaine. Ci-devant membre du Comité de Salut public ; ci-devant ami de Saint-Just et de Couthon, qui m'assassinent *(a)*.

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes un aristocrate. Votre fortune date de vos relations avec la cour, et de votre présentation à la femme Capet par la Polignac. Vous n'avez jamais interrompu vos relations avec les émigrés ; vous étiez l'ami de Proly l'Autrichien, bâtard du prince de Kaunitz, guillotiné le mois passé. Vous avez divulgué les secrets du Comité de Salut public, et livré des papiers importants aux cours étrangères. Malgré la loi, vous avez donné asile au ci-devant commissaire des guerres, Catus, poursuivi comme émigré et comme conspirateur. Vous avez poussé l'audace jusqu'à aller le réclamer et prendre sa défense à la section Lepelletier, où il était arrêté *(b)*.

HÉRAULT.

Sauf un point : la divulgation des secrets d'État, que je nie formellement, et que je vous mets au défi de prouver, tout le reste est exact. Je le reconnais hautement.

LE PRÉSIDENT.

Quelle explication en donnez-vous ?

HÉRAULT.

Aucune explication. J'avais des amis. Nulle volonté d'État ne pouvait m'empêcher de les aimer et de les aider dans le besoin.

LE PEUPLE.

(a) UNE FILLE. — Ah ! il est bel homme !

(b) En v'là un aristo !

UNE TRICOTEUSE. — C'est encore un faraud de l'ancien régime !

LE PRÉSIDENT.

Vous aviez été président de la Convention. C'était à vous de donner à la nation l'exemple de l'obéissance aux lois.

HÉRAULT.

Je lui donne l'exemple de la mort pour le devoir.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce tout ce que vous avez à dire ?

HÉRAULT.

Tout.

FOUQUIER.

A un autre, Herman *(a)* !

LE PRÉSIDENT, à Desmoulins.

Vos nom, prénoms, qualités.

CAMILLE, très troublé.

Lucie-Camille-Simplice Desmoulins, député à la Convention.

LE PRÉSIDENT.

Votre âge ?

CAMILLE.

L'âge du sans-culotte Jésus, quand il fut sacrifié : trente-trois ans *(b)*.

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes accusé d'avoir diffamé la République. Vous avez calomnié les actes de l'État, comparé la gloire où nous vivons aux turpitudes des Césars romains. Vous avez ré-

---

LE PEUPLE.

(a) A travers toute la foule, le nom de Desmoulins se répète. — C'est Desmoulins... Desmoulins... Camille, Camille...; puis, tout de suite, silence.

(b) Murmures divers, de pitié et de mécontement.

UNE TRICOTEUSE, montrant le poing. — Calotin !

veillé les espérances des aristocrates, excité le soupçon contre la nécessité des répressions, entravé l'œuvre de la défense nationale. Avec une humanité simulée, que dément votre caractère passé, vous avez voulu ouvrir les prisons aux suspects pour submerger la République sous le flot des vengeances de la contre-révolution. — Qu'avez-vous à répondre ?

CAMILLE, très troublé, essaie de répondre, balbutie, porte la main à son front, avec angoisse. Ses amis le regardent, inquiets.

Je demande l'indulgence du tribunal. Je ne sais ce que j'ai. Je ne puis parler *(a)*.

LE PRÉSIDENT.

Vous reconnaissez les faits dont on vous accuse ?

CAMILLE.

Non, non.

LE PRÉSIDENT.

Alors, défendez-vous.

CAMILLE.

Je ne puis. Pardonnez-moi. J'ai une brusque faiblesse *(b)*.

Ses amis s'empressent autour de lui. Il s'est assis, respire avec peine et s'essuie le front avec son mouchoir. Le président hausse les épaules.

FOUQUIER.

Oui ou non, avoues-tu ?

PHILIPPEAUX.

Lisez les passages que vous inculpez !

LE PEUPLE.

(*a*) DEUX FILLES. — Qu'est-ce qu'il a donc ? Qu'est-ce qu'il a donc ?

(*b*) UN HOMME. — Il tourne de l'œil.

LA TRICOTEUSE. — Mamselle a ses vapeurs !

UNE FILLE. — Pauvre petit, il est tout pâle

DANTON.

Oui, lis-les, ose les lire au peuple ; qu'il juge de quel côté sont ses amis !

LE PRÉSIDENT.

Je les ai suffisamment désignés ; il ne convient pas de donner un retentissement nouveau à des paroles dangereuses.

DANTON.

Dangereuses pour qui ? pour les bandits ? (*a*).

FOUQUIER.

Cette comédie est préparée d'avance ; nous allons passer outre.

CAMILLE, avec angoisse.

Je suis honteux,... je vous demande pardon à tous... Mais voici plusieurs nuits que je ne dors point ; les calomnies dont je suis victime m'ont bouleversé ; je ne suis pas maître de moi, et je sais mal parler. Qu'on me donne un instant de répit : j'ai une sorte de vertige (*b*).

FOUQUIER.

Nous n'avons pas de temps à perdre.

DANTON.

A quelle heure es-tu donc tenu de livrer nos têtes ? Ne peux-tu attendre, bourreau ?

PHILIPPEAUX.

Tu attendras Desmoulins ; vous n'avez pas encore le droit d'égorger les gens sans les entendre (*c*).

LE PEUPLE.

(*a*) Ah ! ah ! — La foule s'agite contente et curieuse.

(*b*) UNE FILLE. — Défaites-lui donc sa cravate !

LA TRICOTEUSE. — Ça, un homme ? C'est mou comme une tripe !

(*c*) Oui ! oui !

FABRE.

Tu sais qu'il est sensible et impressionnable ; tu veux profiter d'une faiblesse pour l'égorger : tu ne le feras pas, nous vivant.

HÉRAULT, ironique.

C'est le duel de l'empereur Commode, qui, armé d'un sabre de cavalerie, forçait son ennemi à se battre avec un fleuret garni de liège.

LE PRÉSIDENT.

Silence !

LES QUATRE.

Silence, toi-même, bourreau ! Peuple, protège nos droits, les droits sacrés de la défense (*a*) !

Le peuple s'agite.

DANTON, frappant dans les mains de Desmoulins.

Allons, mon enfant, relève ton courage.

CAMILLE, encore très las, mais redevenu maître de lui, serre la main de Danton, lui sourit et se lève.

Merci, amis, mon inexplicable faiblesse se dissipe ; votre affection me ranime (*b*). — Voilà ce que vous n'aurez jamais, monstres : l'amour d'amis tels que ceux-ci ! — Vous m'accusez d'avoir dit librement ma pensée ? Je m'en fais gloire. Fidèle à la République, que j'ai fondée, je resterai libre, quoi qu'il m'en coûte. J'ai insulté la liberté, dites-vous ? J'ai dit que la liberté, c'est le bonheur, c'est la raison, c'est l'égalité, c'est la justice. Voilà mes outrages ! Peuple, juge par là des éloges qu'ils réclament (*c*).

LE PRÉSIDENT.

Ne vous adressez pas au peuple.

LE PEUPLE.

(*a*) Bravo !

(*b*) Ah ! ah ! — Ils se poussent pour le voir.

(*c*) Bravo !

CAMILLE.

A qui veux-tu que je m'adresse ? Aux aristocrates (*a*) ? — J'ai demandé un Comité de clémence ; j'ai voulu que ce peuple jouît enfin de la liberté, qu'il semble n'avoir conquise que pour satisfaire les rancunes d'une poignée de scélérats. J'ai voulu que les hommes missent fin à leurs querelles, et que l'amour fît d'eux une grande famille fraternellement unie. Il paraît que de tels souhaits sont un crime. — Et moi, j'appelle un crime la furieuse politique qui avilit la nation, qui diffame le peuple, en lui faisant mettre la main dans le sang innocent, à la face de l'univers (*b*).

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est pas vous qui accusez, c'est vous qu'on accuse.

CAMILLE.

Eh bien, je m'accuse moi-même, si vous voulez, je m'accuse de n'avoir pas pensé toujours comme aujourd'hui. Trop longtemps, j'ai cru à la haine, la passion du combat m'a égaré, j'ai fait trop de mal moi-même ; j'ai attisé les vengeances ; la hache fut plus d'une fois aiguisée par mes écrits. Ici, des innocents furent conduits par ma parole : voilà mon crime, mon vrai crime, celui que je partage avec vous, celui que j'expie aujourd'hui !

LE PRÉSIDENT.

De qui voulez-vous parler ?

FOUQUIER-TINVILLE.

De qui regrettes-tu la mort ?

PHILIPPEAUX.

Tais-toi, Desmoulins !

FABRE.

C'est un piège. Prends garde !

LE PEUPLE.

(*a*) LE CLERC. — Tiens, parbleu !

(*b*) Mouvement. — La foule suit avec une attention passionnée les paroles Desmoulins.

DANTON.

Foutre ! avale ta langue !

CAMILLE.

Je parle des Girondins (*a*).

Le peuple murmure.

LE PRÉSIDENT.

L'accusé reconnaît de lui-même qu'il a trempé dans les complots des Brissotistes.

CAMILLE, hausse les épaules.

C'est mon *Brissot dévoilé* qui les fit condamner.

FOUQUIER-TINVILLE.

Mais tu le regrettes aujourd'hui ?

CAMILLE, sans répondre.

O mes collègues ! je vous dirai comme Brutus à Cicéron : « Nous craignons trop la mort et l'exil et la pauvreté. *Nimium timemus mortem et exilium et paupertatem.* » Cette vie mérite-t-elle donc que nous la prolongions aux dépens de l'honneur ? Il n'est aucun de nous qui ne soit parvenu au sommet de la montagne de la vie. Il ne nous reste plus qu'à la descendre à travers mille précipices, inévitables même pour l'homme le plus obscur. Cette descente ne nous offrira aucuns paysages, aucuns sites qui ne se soient offerts mille fois plus délicieux à ce Salomon qui disait, au milieu de ses sept cents femmes, et en foulant tout ce mobilier de bonheur : « J'ai trouvé que les morts sont plus heureux que les vivants, et que le plus heureux est celui qui n'est jamais né »[1].

Il s'assied.

1. Cette tirade est extraite du *Vieux Cordelier*.

LE PEUPLE

(*a*) DAVID. — Il avoue ! il avoue !

DANTON.

Imbécile ! tu nous coupes la tête ! Il l'embrasse (*a*).

On vient avertir Danton que son tour est venu. Il se lève et va vers le tribunal (*b*).

LE PRÉSIDENT, à Danton.

Accusé, vos nom, prénoms, âge, qualité et demeure.

DANTON, d'une voix retentissante.

Ma demeure? Bientôt le néant. Mon nom? Au Panthéon (*c*).

Le peuple frémit. Il parle, semble approuver ; puis brusquement, un silence absolu après les paroles du président.

LE PRÉSIDENT.

Vous connaissez la loi : répondez exactement.

DANTON.

Je suis Georges-Jacques Danton, âgé de trente-quatre ans, natif d'Arcis-sur-Aube, avocat, député à la Convention, domicilié à Paris, rue des Cordeliers.

LE PRÉSIDENT.

Danton, la Convention nationale vous accuse d'avoir conspiré avec Mirabeau et Dumouriez, d'avoir connu leurs projets liberticides, et de les avoir secrètement appuyés.

Danton éclate d'un rire de tonnerre (*d*). Les juges interloqués, le peuple, et même les accusés, se penchent pour le regarder, puis sont pris par la contagion de son rire. La salle tout entière retentit des transports de cette joie homérique. Danton frappe du poing la barre devant lui.

LE PEUPLE.

(*a*) UNE FILLE. — C'est égal, il est gentil tout de même !

(*b*) Une grande houle, dans le public, quand Danton se lève. Un bourdonnement de voix. — Voilà... Voilà...

(*c*) Un frémissement général.

UN HOMME, enthousiasmé. — Hein ! crois-tu ? Hein !...

(*d*) Le peuple se tord de rire. Une frénésie de gaîté secoue la foule tout entière.

DANTON, riant.

La Liberté conspire contre la Liberté ! Danton conspire contre Danton ! — Scélérats !... Regardez-moi en face. La Liberté, elle est ici ! Il prend sa tête entre ses mains. Elle est dans ce masque pétri par sa sauvage empreinte ; elle est dans ces yeux incendiés par ses flammes volcaniques ; elle est dans cette voix, dont les mugissements font trembler les palais des tyrans jusque dans leurs fondements. Prenez ma tête, clouez-la au bouclier de la République. Elle fera encore, comme Méduse, tomber morts d'effroi les ennemis de la Liberté (*a*).

LE PRÉSIDENT.

Je ne vous demande point votre éloge, mais votre défense.

DANTON.

Un homme comme moi ne se défend pas : mes actions parlent d'elles-mêmes. Je n'ai rien à défendre, rien à expliquer. Il n'y a rien de caché dans ma vie. Je ne m'entoure point de mystères, pour forniquer avec une vieille femme, comme Robespierre (*b*). Ma porte est grande ouverte, il n'y a point de rideaux à mon lit ; la France entière sait quand je bois et quand je fais l'amour. Je suis peuple : mes vices et mes vertus appartiennent au peuple ; je ne lui voile rien. Je me montre au monde, le ventre nu (*c*).

LE PRÉSIDENT.

Danton, ce langage impudent outrage la justice. L'ignominie de vos expressions montre la bassesse de votre âme. La modération est le propre de l'innocence, et l'audace celui du crime.

LE PEUPLE.

(*a*) Applaudissements.

(*b*) Rires.

UNE FEMME, furieuse. — Il blasphème !

(*c*) DAVID. — Le Sardanapale ! Regardez-le vomir !

DANTON.

Si l'audace est un crime, j'embrasse le crime, Président, je le baise à pleine bouche, et te laisse la vertu ; les vaches maigres de Pharaon ne me font point envie. J'aime l'audace et je m'en vante : l'audace aux rudes étreintes, aux lourdes mamelles, où boivent les héros. La Révolution est fille de l'audace. C'est elle qui fit crouler les Bastilles ; c'est elle qui par ma voix lança le peuple de Paris contre la royauté ; c'est elle qui par mon poing saisit la tête coupée de Louis le Raccourci par ses grasses oreilles, et la jeta à la face des tyrans et de leur Dieu (*a*).

Le peuple approuve et s'agite.

LE PRÉSIDENT.

Toutes ces violences ne servent de rien. Je vous rappelle aux accusations précises, dirigées contre vous, et je vous invite à y répondre exactement, en ne sortant point des faits.

DANTON.

Est-ce d'un révolutionnaire comme moi qu'il faut attendre une réponse froide ? Mon âme est comme l'airain qui brûle dans la forge. La statue de la Liberté est en fonte dans mon sein. Et c'est moi qu'on veut enfermer dans une roue d'écureuil ! C'est moi qu'on veut astreindre à un questionnaire de catéchisme ! Je crèverai le filet dont vous voulez me lier ; mon torse brisera la chemise trop étroite. — On m'accuse, dites-vous ! Où sont-ils, ceux qui m'accusent ? Qu'ils se montrent, et je les couvrirai de l'opprobre qu'ils méritent (*b*) !

LE PRÉSIDENT.

Encore une fois, Danton, vous manquez à la représentation nationale, au tribunal et au peuple souverain qui a le droit de demander compte de vos actions. Marat fut accusé comme vous. Il ne s'indigna point contre ses accusa-

---

LE PEUPLE.

(*a*) Braves.

(*b*) La plus grande partie de la foule approuve. David et ses voisins protestent.

teurs. A des faits il n'opposa point des fureurs d'athlète et de rhéteur : il s'appliqua à se justifier, et y parvint. Je ne puis vous proposer de meilleur modèle que ce grand citoyen (*a*).

DANTON.

Je vais donc descendre à ma justification, je vais suivre le plan adopté par Saint-Just... En parcourant cette liste d'horreurs, je sens toute mon existence frémir ! — Moi, vendu à Mirabeau, Orléans, Dumouriez ! Je les ai toujours combattus. J'ai contrarié les desseins de Mirabeau, quand je les croyais dangereux pour la liberté. J'ai défendu Marat contre lui. Je n'ai vu Dumouriez que pour lui demander compte des millions qu'il avait gaspillés. Je pressentais ses projets, et, pour les entraver, je caressai la vanité du drôle. Fallait-il le pousser à bout, quand il tenait dans ses mains le salut de la République ? Oui, je lui envoyai Fabre ; oui, je lui fis promettre qu'il serait généralissime ; mais je chargeais en même temps Billaud de le surveiller de près. Va-t-on me reprocher d'avoir menti à un traître ? J'ai commis bien d'autres crimes pour la patrie ! On ne sauve pas un État avec des vertus de sacristie. Tous les crimes, tous, je les eusse portés sur ces épaules, sans plier, s'il l'eût fallu pour vous sauver, vous tous, juges, peuple, vils imposteurs même qui m'accusez ! (*b*)... Moi, conspirer avec la royauté ! Je me souviens, en effet, d'avoir provoqué le rétablissement de la puissance monarchique au 10 août, le triomphe des fédéralistes au 31 mai, la victoire des Prussiens à Valmy ! (*c*)... Mes accusateurs ! qu'on me les produise ! Je demande à parler des coquins qui perdent la République. J'ai des choses essentielles à révéler ; je demande à être entendu (*d*).

LE PEUPLE.

(*a*) UNE FEMME, d'un ton pénétré. — Le martyr !

(*b*) Mouvement.

(*c*) Ah ! je crois bien !

(*d*) Mais oui ! mais oui !

DAVID. — Pas tant de contes ! Tête au sac !

LE PRÉSIDENT.

Ces sorties indécentes ne peuvent que nuire à votre cause. Ceux qui vous accusent jouissent de l'estime publique. Disculpez-vous d'abord : un accusé ne devient digne de foi que lorsqu'il s'est lavé des soupçons qui ôtent toute valeur à ses dénonciations. — Votre républicanisme n'est pas seul en cause ; on accuse votre caractère tout entier, vos mœurs scandaleuses, vos débauches, vos prodigalités, vos rapines, vos concussions.

DANTON.

Ne te débonde pas d'un coup ! Rebouche le tonneau de ton éloquence (*a*) ; dispense-la goutte à goutte, que rien n'en soit perdu. — De quoi m'accuse-t-on ? D'aimer la vie, d'en jouir ?... Certes, j'aime la vie. Tous les pédants d'Arras et de Genève ne parviendront pas à étouffer la joie qui fermente dans la terre de Champagne, gonflant les bourgeons de vignes et les désirs des hommes. Vais-je rougir de ma force ? La nature m'a donné en partage les formes athlétiques et de vastes besoins. Exempt du malheur d'être né d'une race privilégiée et abâtardie, j'ai conservé, à travers les orages d'une carrière dévorante, toute ma vigueur native. De quoi vous plaignez-vous ? C'est cette vigueur qui vous a sauvés. Que vous importe que je passe mes nuits au Palais-Royal ? Je ne fais pas tort d'une caresse à la Liberté. Mes flancs suffisent à tous les embrassements. Vous proscrivez le plaisir ? La France a-t-elle fait vœu de chasteté ? Sommes-nous tombés sous la férule d'un magister maussade, ou, parce qu'un vieux renard a la queue coupée, faut-il que nous perdions la nôtre ? (*b*).

LE PRÉSIDENT.

On vous accuse d'avoir détourné à votre profit une partie de l'argent qui vous était confié par l'État ; vous avez

---

LE PEUPLE.

(*a*) Rires.

(*b*) Rires bruyants et prolongés.

employé les fonds secrets à vos plaisirs; vous avez pressuré la Belgique et ramené de Bruxelles trois chariots de butin.

DANTON.

J'ai déjà répondu à ces sottes inventions. Quand j'étais ministre de la Révolution, on m'a déposé 50 millions : je le reconnais ; j'ai offert d'en rendre un compte fidèle. Cambon m'a donné 400 000 livres pour dépenses secrètes. J'en ai dépensé 200 000 à bureau ouvert. J'ai donné carte blanche à Fabre, à Billaud. Ces fonds ont été les leviers, avec lesquels j'ai soulevé les départements. — Quant à la ridicule histoire des serviettes de l'archiduchesse, rapportées de Belgique, et démarquées par moi, me prend-on pour un voleur de mouchoirs ? On a ouvert mes malles à Béthune ; on a dressé procès-verbal ; il n'y avait que mes hardes et un corset de molleton (*a*). Ce corset effarouche-t-il la pudeur de Robespierre (*b*)? Est-ce là ce qu'on me reproche?

LE PRÉSIDENT.

La preuve de vos rapines est dans la large vie que vous menez depuis deux ans, et que votre médiocrité de fortune ne vous eût pas permise, si vous ne l'aviez engraissée des dépouilles de l'État.

DANTON.

Avec le remboursement de ma charge d'avocat aux conseils, j'ai acheté quelque bien dans le district d'Arcis. J'ai assuré de petites rentes à maman, à mon beau-père, à la brave citoyenne qui m'a nourri. Ces sommes n'excèdent pas la valeur de ma charge avant la Révolution. — Quant à la vie que j'ai menée à Paris ou Arcis, il se peut que je ne me sois pas astreint à une ignoble économie. Je n'oblige pas mes amis, quand je les reçois, à la soupe aux herbes de la mère Duplay (*c*). Je ne sais pas plus lésiner pour moi

---

LE PEUPLE.

(*a*) Rires.

(*b*) Rires.

(*c*) Rires.

que pour les autres. N'avez-vous point honte de chicaner Danton sur ce qu'il boit et sur ce qu'il mange? Une méprisable hypocrisie menace d'infecter la nation. Elle rougit de la nature ; l'énergie lui fait peur, elle se voile la face devant un geste libre. Les vertus négatives lui tiennent lieu des autres. Pourvu qu'un homme ait l'estomac mauvais et les sens atrophiés, pourvu qu'il vive d'un peu de fromage et couche dans un lit étroit, vous le nommez Incorruptible, et ce mot le dispense de courage et d'esprit. Je méprise ces vertus anémiques. La vertu, c'est d'être grand, pour soi et pour la patrie. Quand vous avez le bonheur d'avoir un grand homme parmi vous, n'allez pas lui reprocher son pain. Les besoins, les passions, les sacrifices, tout chez lui est bâti sur un autre plan que chez les autres. Achille mangeait le dos d'un bœuf à son repas. S'il faut à un Danton de vastes aliments pour nourrir sa fournaise, jetez-les sans compter : ici est l'incendie, dont les flammes vous protègent contre les bêtes fauves qui guettent la République (*a*).

LE PRÉSIDENT.

Vous reconnaissez donc les dilapidations dont on vous accuse?

DANTON.

Tu mens, je viens de les nier (*b*). J'ai vécu largement, honnêtement, ménager, mais non avare des sommes qui m'étaient confiées. J'ai rendu à Danton ce que je devais à Danton. Faites venir les témoins que j'ai réclamés, et nous éclaircirons les doutes. Ce ne sont pas des accusations et des réponses qui doivent rester dans le vague; seule une discussion précise, point par point, mettra fin au procès.

LE PEUPLE.

(*a*) Mouvement d'approbation.

DAVID. — Le viédase ! Comme il brame ! S'il pouvait se foutre une extinction de voix !

(*b*) Mais oui ! mais oui !

Ces témoins, où sont-ils? Pourquoi tarde-t-on à les faire venir (*a*)?

LE PRÉSIDENT.

Votre voix se fatigue, Danton : reposez-vous.

DANTON.

Ce n'est rien, je puis continuer.

LE PRÉSIDENT.

Vous reprendrez tout à l'heure votre justification avec plus de calme.

DANTON, furieux.

Je suis calme! — Mes témoins! il y a trois jours que je les réclame (*b*) ; aucun n'est encore assigné. Je somme l'accusateur public de me déclarer, en face du peuple, pourquoi la justice m'est refusée (*c*).

FOUQUIER-TINVILLE.

Je ne me suis point opposé à leur citation, et je ne m'y oppose point (*d*).

DANTON.

Fais-les donc venir ; rien ne se fait sans tes ordres.

FOUQUIER-TINVILLE.

Je déclare donc permettre que les témoins soient appelés (*e*), — autres toutefois que ceux désignés par les accusés dans la Convention : car l'accusation émane de l'Assemblée tout entière, et il serait ridicule de prétendre faire concou-

---

LE PEUPLE.

(*a*) QUELQUES VOIX. — Les témoins!

DAVID, à son voisin. — Vas-tu te taire! Prends garde à toi. Tu défends les traîtres? On te fera mettre aussi la tête à la fenêtre.

(*b*) Oui! oui!

(*c*) PLUSIEURS VOIX. — Les témoins!

(*d*) Ah!

(*e*) Approbations.

rir à votre justification vos propres accusateurs, surtout les représentants du peuple, dépositaires du pouvoir suprême, qui n'en doivent compte qu'au peuple.

HÉRAULT.

Ah ! la bonne jésuiterie !

Il rit avec Fabre.

DANTON.

Ainsi mes collègues pourront m'assassiner, et il me sera défendu de confondre mes assassins ?

FOUQUIER-TINVILLE.

Oses-tu insulter la représentation nationale ?

PHILIPPEAUX.

Nous ne sommes donc ici que pour la forme ? On veut nous réduire à jouer un rôle muet ?

CAMILLE.

Peuple, tu l'entends ! Ils ont peur de la vérité. Ils craignent les témoignages qui les écrasent (*a*).

LE PRÉSIDENT.

Ne vous adressez pas au peuple.

PHILIPPEAUX.

Le peuple est notre seul juge ; vous n'êtes rien sans lui (*b*).

CAMILLE.

J'en appelle à la Convention (*c*) !

DANTON.

Vous voulez nous bâillonner. Vous n'y parviendrez pas.

LE PEUPLE.

(*a*) Mouvement.
(*b*) Approbations.
(*c*) La Convention !

Ma voix remuera Paris jusque dans ses entrailles. La lumière ! la lumière (*a*) !

LE PRÉSIDENT.

Silence !

LE PEUPLE.

Les témoins ! (*b*)

Les juges s'effarent.

FOUQUIER-TINVILLE.

Il est temps de faire cesser ce débat scandaleux ; je vais écrire à la Convention (*c*), lui transmettre votre requête : nous lui obéirons.

Le peuple applaudit. — Fouquier et Herman se consultent, écrivent, lisent à voix basse ce qu'ils ont écrit.

CAMILLE, exultant.

Ah ! la cause est gagnée !

DANTON.

Nous allons confondre ces gueux ; vous allez les voir écroulés, le nez dans leur ordure (*d*). Si le peuple français est ce qu'il doit être, je vais être obligé de demander leur grâce.

PHILIPPEAUX.

La grâce de ceux qui veulent notre mort !

CAMILLE, gaîment.

Bah ! nous nommerons Saint-Just maître d'école à Blérancourt, et Robespierre marguillier à Saint-Omer (*e*).

LE PEUPLE.

(*a*) La lumière ! — L'agitation de la foule, qui n'a cessé de monter en un crescendo formidable, depuis le premier appel de Danton à ses témoins, éclate en une tempête de cris et de bravos, qui couvre toutes les paroles.

(*b*) Tous ensemble, sur le même rythme furieux : Les témoins ! Les témoins ! — David et ses amis qui protestent, sont malmenés.

(*c*) Ah !

(*d*) Quelques rires. Conversations et discussions dans la foule.

(*e*) Quelques rires.

HÉRAULT, haussant les épaules.

Ils sont incorrigibles. Ils espéreront encore, dans la charrette.

DANTON.

Les imbéciles ! accuser Danton et Desmoulins de combattre la République ! C'est Barère qui est patriote à présent, n'est-ce pas ? Et Danton aristocrate ! *(a)*... La France n'avalera pas ces bourdes, de longtemps. — A un juré. Nous crois-tu conspirateurs ? Voyez, il rit, il ne croit pas. Écrivez qu'il a ri.

FOUQUIER, s'interrompant au milieu de son travail.

Je vous prie de cesser ces conversations particulières. La loi ne le permet pas.

DANTON.

Tu vas apprendre à ton père comment on fait des enfants *(b)* ? C'est moi qui ai fait instituer ce tribunal ; je dois m'y connaître.

CAMILLE.

Je reprends goût à la lumière. Il y a un moment, elle me semblait éteinte, morte, comme dans un tombeau.

DANTON.

Ce n'est pas elle qui a repris ses couleurs, c'est toi. Tu n'en menais pas large tout à l'heure.

CAMILLE.

Je suis humilié de ma faiblesse. Mon corps est lâche.

DANTON.

Intrigant ! tu as voulu te rendre sympathique aux femmes ? Tu as réussi. Vois cette fille là-bas qui te fait de l'œil.

LE PEUPLE.

(*a*) Quelques rires, dans le groupe auquel s'adresse Danton, et parmi les jurés.

(*b*) Rires et conversations joyeuses pendant tout l'entretien de Danton avec ses amis.

HÉRAULT, doucement.

Mes pauvres amis, vous me faites pitié.

DANTON.

Pourquoi, joli garçon ?

HÉRAULT.

Vous vendez la peau de l'ours, et la vôtre est déjà livrée.

DANTON.

Ma peau ? Oui, je sais, elle a des amateurs. Saint-Just la convoite. Eh bien, qu'il vienne la prendre ! S'il réussit, je veux bien qu'il s'en fasse une descente de lit.

HÉRAULT.

A quoi sert de s'agiter ?

Il hausse les épaules et se tait. Pendant ce temps, Fouquier a écrit une lettre, qu'un garde prend et emporte.

LE PRÉSIDENT.

En attendant la réponse de la Convention, nous allons continuer l'interrogatoire. Les gendarmes font rasseoir les accusés (*a*). A Philippeaux. Vos nom, prénoms, qualités.

PHILIPPEAUX.

Pierre-Nicolas Philippeaux, ci-devant juge au présidial du Mans, représentant du peuple à la Convention.

LE PRÉSIDENT.

Votre âge ?

PHILIPPEAUX.

Trente-cinq ans.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez tenté de paralyser la défense nationale, pendant votre mission en Vendée ; vous avez voulu jeter le discrédit sur le Comité de Salut public, par d'injurieux

---

LE PEUPLE.

(*a*) Chut ! Chut !

pamphlets ; vous avez fait partie de la conspiration de Danton et de Fabre pour rétablir la royauté.

PHILIPPEAUX.

J'ai exposé à l'indignation publique les brigandages de quelques généraux. C'était mon devoir : je l'ai rempli.

LE PRÉSIDENT.

Votre devoir était, — dans la lutte implacable dont la France est le prix, — de tendre tous les ressorts de l'action nationale. Vous les avez brisés.

PHILIPPEAUX.

Ronsin et Rossignol déshonorent l'humanité *(a)*.

FOUQUIER-TINVILLE.

Tu n'étais pas représentant de l'humanité, mais de la patrie.

PHILIPPEAUX.

Ma patrie, c'est l'humanité *(b)*.

LE PRÉSIDENT.

Ceux qui excitent votre pitié, les royalistes écrasés par Rossignol, respectaient-ils l'humanité ?

PHILIPPEAUX.

Rien n'excuse le crime.

FOUQUIER-TINVILLE.

La victoire *(c)*.

PHILIPPEAUX.

Accusateur, je t'accuse.

CAMILLE.

Je dénonce au peuple ces paroles infâmes.

LE PEUPLE.

(*a*) DAVID. — C'est un Vendéen !

(*b*) Quelques bravos et beaucoup de protestations.

(*c*) DAVID. — Bravo, Fouquier !

— Oui, oui, bravo !

FOUQUIER-TINVILLE, haussant les épaules.

Que le peuple juge !

Le peuple est partagé ; il a applaudi Fouquier et cause bruyamment.

DANTON, bas à Desmoulins.

Tais-toi, animal ! tu jettes des pierres dans mon jardin.

CAMILLE, étonné.

Comment ?

DANTON.

J'en ai dit bien d'autres !

LE PRÉSIDENT, à Westermann *(a)*.

Accusé, levez-vous.

WESTERMANN.

C'est à moi ? Tonnerre ! en avant !

LE PRÉSIDENT.

Votre nom ?

WESTERMANN.

Tu le sais bien.

LE PRÉSIDENT.

Votre nom !

WESTERMANN, haussant les épaules.

Faiseurs d'embarras !... Demande-le au peuple.

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes François-Joseph Westermann, originaire d'Alsace, général de brigade. Vous avez quarante-trois ans. C'est vous qui deviez être l'épée du complot. Danton vous a fait revenir à Paris pour commander les troupes de la contre-révolution. Vous avez commis des atrocités dans votre armée. Vous avez été cause de la défaite de Châtillon.

LE PEUPLE.

(a) Murmure de voix, intéressées. — Westermann... Westermann...

D'accord avec Philippeaux, vous avez tâché d'abattre les patriotes que vous aviez la charge de défendre. — Vos antécédents sont d'ailleurs déplorables. Vous avez eu trois accusations de vol.

WESTERMANN.

Tu mens, cochon ! *(a)*.

LE PRÉSIDENT.

Je vais vous faire reconduire en prison pour insultes à la justice, et juger sans vous entendre.

WESTERMANN.

A quinze ans, j'étais soldat. Le 10 août, j'ai commandé le peuple à la prise des Tuileries. J'ai combattu à Jemmapes. Dumouriez m'a abandonné en Hollande, au milieu des ennemis ; j'ai ramené ma légion à Anvers. Ensuite j'ai été en Vendée ; j'ai donné de la tablature aux brigands de Charette et de Cathelineau. Savenay, Ancenis, le Mans sont gras de leurs charognes. Les jean-foutres m'accusent d'avoir été cruel ? Ils ne disent pas assez : j'ai été féroce pour les lâches. Veut-on des preuves contre moi ? En voici : à Pontorson, j'ai fait charger par ma cavalerie mes soldats qui fuyaient. A Châtillon, j'ai fendu la figure à coups de sabre à un officier couard. J'aurais fait brûler mon armée, s'il l'avait fallu, pour la victoire... J'ai pillé, dis-tu ? En quoi cela te regarde-t-il ? Vous êtes des imbéciles. J'ai fait mon métier de soldat ; je ne suis pas un commerçant. Mon devoir est de défendre la terre de la patrie, par tous les moyens : je l'ai rempli pendant trente ans, sans ménager ma sueur ni mon sang. J'ai reçu sept blessures, toutes par devant ; je n'en ai qu'une par derrière : mon acte d'accusation *(b)*.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez plusieurs fois, devant témoins, proféré des

LE PEUPLE.

(*a*) Rires.

(*b*) Rires et bravos.

paroles insultantes contre la Convention. Vous avez menacé de faire tomber le palais sur le dos des représentants.

WESTERMANN.

C'est vrai. Je hais cette racaille soupçonneuse et bavarde, qui entrave toute action par sa niaiserie jalouse. J'ai dit que la Convention avait besoin d'un coup de balai et que je me chargeais d'enlever le fumier *(a)*.

FOUQUIER-TINVILLE.

Tu reconnais la conspiration ?

WESTERMANN.

Que parles-tu de conspiration ? J'ai pensé seul. J'ai agi seul. Je ne suis l'ami d'aucun de ceux qui sont ici. J'ai causé quelquefois avec Danton, j'estime son énergie ; mais c'est aussi un avocat, et je n'ai pas confiance dans les avocats. La France ne peut être sauvée par des discours, mais par des sabres *(b)*.

LE PRÉSIDENT.

Cela suffit. L'affaire est claire.

WESTERMANN.

Guillotinez-moi ! La guillotine aussi est un coup de sabre. Je ne demande qu'une chose : qu'on me couche sur le dos ; je veux faire face au couteau *(c)*.

Vadier et Billaud-Varenne entrent. Fouquier se lève et va leur serrer la main. Rumeur dans la foule *(d)*.

BILLAUD-VARENNE, à mi-voix.

Les scélérats, nous les tenons !

LE PEUPLE.

(a) Rires et protestations.

(b) Quelques approbations, et de nombreuses protestations. Certains commencent par applaudir, puis s'indignent plus fort que les autres.

(c) Quelques applaudissements, et agitation. On sent que la foule a de la sympathie pour Westermann ; mais elle se surveille, et attend pour prendre parti une initiative qui ne se produit pas.

(d) Clameur. — Ah ! la réponse ! la réponse ! la réponse de la Convention ! de la Convention !...

VADIER, à mi-voix, à Fouquier.

Voici de quoi vous mettre à votre aise.

FOUQUIER, de même.

Nous en avions besoin.

Agitation, — puis profond silence. Fouquier lit, debout, — les deux Conventionnels debout auprès de lui.

FOUQUIER, lisant.

« La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses Comités de Salut public et de Sûreté générale, décrète que le Tribunal révolutionnaire continuera l'instruction relative à la conjuration de Danton et autres (*a*), que le président emploiera tous les moyens que la loi lui donne afin de faire respecter son autorité et de réprimer toute tentative des accusés pour troubler la tranquillité publique et entraver la marche de la justice, — décrète que tout prévenu de conspiration, qui résistera ou insultera la justice nationale, sera mis hors des débats sur le champ (*b*). »

Stupeur. Puis brusquement la foule parle fort, avec animation, et les accusés, d'abord atterrés, éclatent.

CAMILLE.

Infamie ! on nous étouffe (*c*) !

PHILIPPEAUX.

Ce ne sont pas des juges, ce sont des bouchers.

DANTON, à Fouquier.

Tu n'as pas tout lu. Il y a encore autre chose. La réponse ! La réponse à notre demande (*d*) !

LE PRÉSIDENT.

Silence !

LE PEUPLE.

(*a*) Agitation profonde et muette.

(*b*) Mouvement. La foule chuchote. Puis, crescendo rapide. — Ah ! bien, c'est fort ! — Conversations bruyantes.

(*c*) Agitation. — Oui ! Oui !

(*d*) Oui ! Oui ! La réponse !

FOUQUIER (*a*).

La Convention donne communication de la lettre suivante, que les Comités ont reçue de l'administration de la police, afin que le tribunal voie quel péril menace la Liberté (*b*).

Lisant : « Commune de Paris (*c*).

« Nous, administrateurs du département de police, sur une lettre à nous écrite par le concierge de la maison d'arrêt du Luxembourg, nous nous sommes à l'instant transportés en ladite maison d'arrêt, et nous avons fait comparaître devant nous le citoyen Laflotte, ci-devant ministre de la République à Florence, détenu en ladite maison depuis environ six jours ; lequel nous a déclaré qu'hier, entre six et sept heures du soir, étant dans la chambre du citoyen général Arthur Dillon, ledit Dillon, après l'avoir tiré à part, lui dit qu'il fallait résister à l'oppression, que les hommes de tête et de cœur détenus au Luxembourg et aux autres maisons d'arrêt devaient se réunir ; que la femme de Desmoulins mettait à sa disposition mille écus, à l'effet de pouvoir ameuter du monde autour du tribunal révolutionnaire... (*d*) »

CAMILLE, hors de lui.

Les misérables ! non contents de m'assassiner, ils veulent encore assassiner ma femme ! — Il s'arrache les cheveux.

DANTON, montrant le poing à Fouquier.

Canailles ! Canailles ! ils ont inventé ce complot pour nous perdre (*e*) !

Rumeur du peuple.

LE PEUPLE.

(*a*) Silence glacial.

(*b*) Mouvement de curiosité. Les gens s'interrogent entre eux.

(*c*) Silence de nouveau.

(*d*) Agitation.

(*e*) Le peuple approuve et s'indigne. — Le bruit continue, pendant le reste de la lecture de Fouquier, et éclate plus violemment après.

FOUQUIER, continuant à lire, dominant le bruit, réussissant à reprendre l'intérêt de la foule.

« ... Laflotte se décida à feindre de partager leurs idées pour mieux connaître leur plan. Dillon, s'imaginant l'avoir associé à son infâme complot, lui détailla les différents projets. Laflotte se met à la disposition du Comité de Salut public pour lui en révéler les détails... »

L'agitation de la foule couvre sa voix.

CAMILLE, comme fou.

Monstres ! Cannibales ! Il froisse les papiers qu'il tient à la main, et les jette à la tête de Fouquier. — Au peuple : A l'aide ! au secours (*a*) !

DANTON, tonitruant.

Lâches meurtriers, pendant que vous y êtes, faites-nous lier sur ce banc, prenez un couteau et saignez-nous (*b*) !

PHILIPPEAUX.

Tyrannie !

DANTON.

Peuple, ils nous tuent, ils t'égorgent avec nous ! On assassine Danton ! Paris, lève-toi ! lève-toi (*c*) !

WESTERMANN.

Aux armes (*d*) !

Immense grondement au dedans et au dehors.

LE PEUPLE.

(*a*) Clameurs.

(*b*) Le peuple, ému, intéressé, jubile et applaudit. — Il s'étrangle ! Il écume ! C'est magnifique ! Quelle voix il a !... Bravo !

(*c*) Deux voix au fond, puis tous répètent : — Tyrannie !

(*d*) Le peuple tout entier. — Aux armes !

Le tumulte couvre les voix. A peine entend-on les hurlements de Danton, au milieu de l'orage. Il se lance sur Vadier, que les gendarmes et la table du président séparent de lui. Il lui montre le poing. La foule hue Vadier, qui, le dos courbé, laisse passer la tempête, et regarde, du coin de l'œil, avec une indifférence ironique et méchante.

FOUQUIER, pâle, ému, — aux deux Conventionnels.

Que faire? D'un moment à l'autre, la foule va se ruer.

BILLAUD.

Les brigands!... Hanriot, fais évacuer la salle.

VADIER.

Ce serait le signal de la lutte, et qui sait si nous serions les plus forts?

FOUQUIER, qui vient de regarder par la fenêtre.

La foule est ameutée sur le quai. Elle peut forcer les portes.

DANTON.

Peuple, nous pouvons tout, nous avons triomphé des rois, des armées de l'Europe. Au combat! Écrasons les tyrans!

VADIER, à Fouquier.

La première chose de toutes: fais-les rentrer en prison; mets à l'ombre ce gueulard.

DANTON, montrant le poing à Vadier.

Voyez ces lâches assassins! ils nous suivront jusqu'à la mort... Vadier! Vadier! chien! viens ici! Puisque c'est une lutte de cannibales, qu'ils viennent au moins me disputer ma vie à coups de poing!

VADIER, à Fouquier.

Accusateur, exécute le décret (*a*).

FOUQUIER-TINVILLE (*b*).

L'effroyable indécence avec laquelle les accusés se défendent, les insultes, les menaces qu'ils ont l'impudence de prononcer contre le tribunal, doivent le déterminer à

LE PEUPLE.

(*a*) A la lanterne, Vadier!

(*b*) Le tumulte s'apaise, quand le président frappe sur la table.

prendre des mesures proportionnées à la gravité des circonstances. En conséquence, je requiers que les questions seront posées et le jugement prononcé en l'absence des accusés (*a*).

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal va en délibérer. Faites rasseoir les accusés.

DANTON semble ne pas avoir compris, suffoque, pousse un hurlement de bête.

VADIER, à mi-voix.

Crie, mon bonhomme, crie ! tu es dans le sac.

HÉRAULT, se levant et époussetant son habit.

C'est fini.

DANTON se laisse ramener à son banc par les gendarmes, et s'affaisse atterré.

Foutu !... Au paroxysme de la violence, se contenant brusquement. Paix, Danton, paix ! Les destins sont accomplis.

CAMILLE, criant.

Je suis l'ami de Robespierre ! Je ne puis être condamné...

WESTERMANN, à Danton.

Empêche donc ce bougre de se déshonorer.

DANTON, consterné.

Ils sont fous. Pauvre pays, que va-t-il devenir, privé d'une tête comme celle-ci ?

HÉRAULT, à Desmoulins.

Allons, mon ami, montrons que nous savons mourir.

DANTON.

Nous avons assez vécu pour nous endormir dans le sein de la gloire ; que l'on nous conduise à l'échafaud !

LE PEUPLE.

(*a*) Stupeur et agitation muette.
Le peuple continue de s'agiter ensuite et de parler, pendant tout le reste de la scène, — en proie à une sorte de fièvre.

CAMILLE.

O ma femme ! ô mon fils ! je ne vous reverrais plus !... non, cela ne se peut. Mes amis, mes amis, au secours !

LE PRÉSIDENT.

Faites retirer les accusés.

DANTON.

Reste donc tranquille, et laisse cette vile canaille.

HÉRAULT, comme s'il avait hâte d'en finir, va vers Fabre, sans attendre les gendarmes, qui font lever les accusés.

Donne-moi le bras, mon ami : voici la fin de tes maux.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Nous aurons eu un beau spectacle avant de mourir.

DANTON.

Eh bien, Fabre, sans te faire tort, voilà une pièce qui enfonce les tiennes !

FABRE.

Tu n'as pas lu ma dernière ; il y avait de bonnes choses dedans. Je tremble que Collot d'Herbois ne détruise le manuscrit. Il est jaloux de moi.

DANTON.

Console-toi, nous allons tous faire là-bas, ce que tu as fait toute ta vie.

FABRE.

Quoi donc ?

DANTON.

Des vers.

HÉRAULT.

La Convention sera bien vide demain. Je bâille à la pensée que ceux qui nous survivent seront condamnés à entendre, sans dormir, sous peine de mort, Robespierre et Saint-Just, Saint-Just et Robespierre.

DANTON.

Ils ne l'entendront plus longtemps. J'ouvre la fosse, Robespierre m'y suivra.

FABRE.

J'eusse voulu voir pourtant le développement du caractère de certaines petites canailles : Barras, Talien, Fouché. Mais il ne faut pas trop demander. Allons-nous-en, Hérault.

Ils sortent.

CAMILLE, s'accrochant à son banc, d'où les gendarmes l'arrachent.

Je ne veux pas partir ! Vous voulez me tuer en prison. A moi ! à moi ! O peuple, j'ai fait la République ! Défendez-moi, je vous ai défendus !... Vous ne m'arracherez pas d'ici, monstres ! Lâches ! assassins !... Ah ! Lucile ! Horace ! bien-aimés ! bien-aimés (*a*) !

On l'emporte, hurlant.

DANTON, ému.

Et moi aussi, j'ai une femme, des enfants. — Se reprenant. Allons, Danton, point de faiblesse.

WESTERMANN, à Danton.

Pourquoi ne profites-tu pas de l'émotion du peuple ? Il est près de se battre.

DANTON.

Cette canaille ! Allons donc !... Public de cabotins ! Ils s'amusent du spectacle que nous leur donnons ; ils sont là pour applaudir à la victoire. Je les ai trop habitués à agir pour eux.

WESTERMANN.

Agis donc !

DANTON.

Trop tard. — Et puis je m'en fous. La République est perdue : j'aime mieux mourir avant.

LE PEUPLE.

(*a*) Non, non, ça, c'est trop, c'est lâche ! pauvre petit, laissez-le, il ne faut pas le condamner !

La foule est très émue, voudrait agir, n'ose pas ; mais on sent que la révolte fermente.

WESTERMANN.

Voilà le fruit de tes hésitations. Que n'as-tu devancé Robespierre !

DANTON.

La Révolution ne peut vivre sans nos deux têtes. Je n'aurais pu me défendre qu'en l'égorgeant. J'aime mieux la Révolution que moi.

Westermann sort.

PHILIPPEAUX.

Viens, Danton, il est consolant de mourir comme on a vécu.

DANTON.

J'ai commis tous les crimes pour la Liberté. J'ai endossé toutes les tâches redoutables que fuyait l'hypocrisie des autres. J'ai tout sacrifié à la Révolution, et je vois bien à présent que c'est en vain. Cette garce m'a trompé ; elle me sacrifie aujourd'hui ; elle sacrifiera Robespierre demain ; elle cédera au premier aventurier qui entrera dans son lit. — N'importe ! je ne regrette rien ; je l'aime, je suis content de m'être déshonoré pour elle. Je plains les pauvres bougres qui n'auront point frotté leur peau à celle de la Liberté. Quand on a une fois baisé la gueuse divine, on peut mourir : on a vécu.

Il sort avec Philippeaux.

FOUQUIER-TINVILLE.

J'invite le jury à déclarer s'il est suffisamment instruit.

LE PRÉSIDENT.

Le jury se retire pour en délibérer.

Le jury sort.

La foule est houleuse, indécise, mal disposée. — Au dehors, on entend la voix de Danton, et les vociférations du peuple. — Le public se presse aux fenêtres. Quelques gens du tribunal vont aussi voir. Ceux qui sont dans la salle répètent les paroles du dehors, d'abord à mi-voix, puis plus fort. (*a*)

LE PEUPLE.

(*a*) LE CLERC, se penchant à la fenêtre. — Les voilà qui sortent ! LE PEUPLE, qui est autour de lui, se pressant pour voir. — Voyons, voyons...

FOUQUIER.

L'émeute commence. Nous allons être écharpés.

VADIER.

Empêchons que ces cris influent sur l'esprit du jury. Allons les éclairer.

Ils sortent. La foule proteste contre Vadier et Fouquier, qui entrent dans la chambre du jury (*a*).

LE PRÉSIDENT, épouvanté.

Citoyens... la sainteté du tribunal... le respect de la justice...

Le tumulte couvre sa voix (*b*).

LE PRÉSIDENT.

Nous sommes débordés. Ils vont tout massacrer.

Il recule vers la sortie, la main sur le bouton de la porte. La foule, furieuse, brise les bancs et envahit le tribunal, en vociférant des menaces de mort (*c*).

LE PEUPLE.

LE CLERC. — Desmoulins hurle et se débat.

UNE FILLE. — Pauvre diable! il est fou; ses habits sont déchirés; il a la poitrine nue.

LE CLERC. — Danton parle.

LE PEUPLE. — Écoutez! Voix de Danton, au dehors.

LE PEUPLE, au dehors. — Vive Danton! Fouquier à la lanterne!

LE PEUPLE, au dedans, répétant les cris du dehors. — Vive Danton, à mort Fouquier!

(*a*) La partie du public qui est éloignée de la fenêtre. — Ah! non, pas de ça, Vadier! Vadier! ça n'est pas juste! ça n'est pas de la justice!

LES AUTRES, près de la fenêtre, continuant de regarder:

LE CLERC. — On court après la voiture. On agite les chapeaux.

LA FOULE. — Ah! Ah!

LE CLERC. — Voilà un gendarme jeté à bas de son cheval!

LA FOULE. — Bravo! Il ne faut pas qu'ils les condamnent!... Les autres, s'ils veulent, mais pas Danton! Danton en liberté! Danton en liberté! — Tumulte asssourdissant, au dedans et au dehors.

(*b*) Danton! nous voulons Danton!

(*c*) Danton!... Le Comité assassine les patriotes! Mort au Comité!

SAINT-JUST entre (*a*).

Le peuple se tait brusquement, intimidé. — Saint-Just regarde la foule, froidement, durement, en face. Elle recule. Silence glacial de quelques secondes. Puis des murmures s'élèvent de nouveau, mais moins violents (*b*).

VADIER est rentré à la suite de Saint-Just et profite de l'accalmie d'un instant.

Citoyens, la Commission des subsistances et approvisionnements de la République...

La foule fait taire ceux qui parlent (*c*).

VADIER, continuant.

...porte à la connaissance du public l'arrivage ce soir d'un convoi de farine et de bois au port de Bercy.

Une grande clameur s'élève (*d*). Débandade générale. La foule se bouscule et se bat pour sortir. Un petit nombre seulement de curieux obstinés restent jusqu'à la fin du procès.

VADIER, regardant la foule, d'un air gouailleur.

Le cœur est bon, mais l'estomac meilleur.

Le jury rentre. La monotonie des questions du président se perd dans les cris de la foule qui sort. Graduellement, le bruit s'éteint au dehors, et la voix d'Herman se fait entendre plus nette. La sentence est prononcée dans un silence de mort.

LE PRÉSIDENT, aux jurés.

Citoyens jurés, — il a existé une conspiration tendant à diffamer et avilir la représentation nationale, à rétablir la

---

LE PEUPLE.

(*a*) Saint-Just... Saint-Just... — Un frémissement parcourt la foule. — Un jeune homme qui a commencé le cri de : « Danton en liberté ! » s'interrompt au milieu, et reste, la bouche ouverte.

(*b*) UNE FEMME, seule. — Danton libre, Saint-Just !

PLUSIEURS VOIX. — La grâce de Danton ! — Murmures.

(*c*) Hein ! quoi ?... Silence !

(*d*) Brouhaha général. — Laisse-moi passer ! — Après moi, donc ! — Je suis pressé. — Eh bien, et moi ? — Tu attendras ! — Au diable ! — Vite ! — Attends, je veux voir la fin.

DEUX VIEUX BOURGEOIS. — Allons doucement, et laissons-les crier. Pas à pas, on va bien loin.

monarchie et à détruire par la corruption le gouvernement républicain. — Georges-Jacques Danton, avocat, député de la Convention nationale, a-t-il trempé dans cette conspiration?

LE CHEF DU JURY.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Lucie-Simplice-Camille Desmoulins, avocat, député à la Convention, a-t-il trempé dans cette conspiration?

LE CHEF DU JURY.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Marie-Jean Hérault-Séchelles, avocat général, député à la Convention, a-t-il trempé dans cette conspiration ?

LE CHEF DU JURY.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Philippe-François-Nazaire Fabre, dit d'Églantine, député à la Convention, a-t-il trempé dans cette conspiration?

LE CHEF DU JURY.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Pierre-Nicolas Philippeaux, ci-devant juge, député à la Convention, a-t-il trempé dans cette conspiration ?

LE CHEF DU JURY.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

François-Joseph Westermann, général de brigade, a-t-il trempé dans cette conspiration ?

LE CHEF DU JURY.

Oui.

FOUQUIER-TINVILLE.

Je requiers l'application de la loi.

LE PRÉSIDENT.

En conséquence, le tribunal prononce que Georges-Jacques Danton, Lucie-Simplice-Camille Desmoulins, Marie-Jean Hérault-Séchelles, Philippe-François-Nazaire Fabre dit d'Églantine, Pierre-Nicolas Philippeaux, François-Joseph Westermann, sont condamnés à la peine de mort ; — ordonne que ce jugement leur sera notifié entre les deux guichets de la maison d'arrêt de la Conciergerie par le greffier du tribunal ; — exécuté ce jourd'hui, 16 germinal, place de la Révolution.

La foule s'écoule (*a*). Au dehors, rumeurs lointaines qui peu à peu s'éteignent. — Saint-Just, Vadier, Billaud-Varenne, restés sur le devant de la scène, se regardent, implacables et muets.

VADIER.

Le colosse pourri est abattu. La République respire.

BILLAUD-VARENNE, regardant Saint-Just d'un œil farouche.

La République ne sera libre, que quand les dictateurs ne seront plus.

SAINT-JUST, regardant durement Vadier et Billaud.

La République ne sera pure, que quand les hommes de proie ne seront plus.

VADIER, ricanant.

La République ne sera libre, la République ne sera pure, que quand la République ne sera plus.

SAINT-JUST.

Les Idées n'ont pas besoin des hommes. Les peuples meurent, pour que Dieu vive.

LE PEUPLE.

(*a*) DAVID ET SES AMIS. — Eh ! allons donc ! la bête est à terre, nous mangerons du boudin... Vive la Convention ! — Ils sortent...

DEUX VIEUX BOURGEOIS, à mi-voix. — Que dites-vous de cela ? — Allons, il faut se taire. — En vivant, on devient vieux.

Ils lèvent les bras, et se retirent, hochant la tête, peureusement.

A CHARLES PÉGUY

Les Loups.

Homo homini lupus

Cette pièce a été représentée, pour la première fois, au théâtre de l'Œuvre, le 18 mai 1898, sous le titre de *Morituri*, avec la distribution suivante :

Bias-Brutus Quesnel	MM. Ripert
J.-B. Teulier	Lugné-Poë
Verrat	Damoye
D'Oyron	Dessonnes
Chapelas	Hérouin
Buquet	D'Avançon
Jean-Amable	Saillard
Vidalot	Beauduit
L'Aubergiste	Buisson
L'Espion	Nyson
Un Soldat	Mathieu

PERSONNAGES

QUESNEL, commissaire de la Convention. Soixante ans. Gros sanguin, goutteux, marchant péniblement ; les traits bouffis l'air assoupi, mais l'œil vif et dur, avec de brusques éclats de colère.

TEULIER, commandant, membre de l'Académie des Sciences. Quarante ans. Froid, correct, soigné, boutonné de la tête aux pieds dans une grande redingote, avec les trois couleurs ; les cheveux très courts. Très grand, très droit, l'air d'un puritain énergique, et, par moments, fanatique ; parlant de façon tranchante, *sans gestes*.

VERRAT, commandant, charcutier. Même âge. Rouge de peau, cheveux très blonds, taillés en brosse ; énorme tête ; grosses oreilles avec des anneaux ; athlétique ; large dos ; mains poilues aux doigts rongés. Débraillé, tonitruant, sacrant, frappant du poing en parlant.

D'OYRON, commandant, ci-devant. Cinquante ans. D'une mise recherchée, qui contraste avec les autres ; les cheveux longs et poudrés ; maigre, petit, pincé, ironique et hautain.

CHAPELAS, général. Quarante-cinq ans. Un boutiquier sans caractéristiques, que son air buté.

VIDALOT, chef de brigade, garçon d'écurie. Trente-cinq ans. Parlant difficilement, avec une langue pâteuse, et de gros rires pesants. Nature apathique et brutale.

BUQUET, capitaine, clerc d'avoué. Moins de trente ans. L'air déluré, vif et grimaçant.

JEAN-AMABLE, sous-lieutenant. Moins de vingt ans. Petit bourgeois, avec de bonnes joues d'enfant, et une exubérance joyeuse.

L'Espion, paysan rhénan.

L'Aubergiste.

Officiers, Soldats et Foule.

La scène, à Mayence, en 1793, dans la grande salle de l'Hôtel du roi d'Angleterre, qui sert de quartier général à l'état-major.

Une porte à gauche. Deux portes à droite ; dont l'une, à deux battants, ouvre sur un escalier. Grande fenêtre au fond, donnant sur les arbres d'une place. Dans un coin, grand poêle de faïence allumé. Aux murs, affiches, proclamations, images républicaines. Sur les tables, des cartes, des papiers, des victuailles, des sabres. Le double désordre d'une auberge mal tenue, et d'un camp après une bataille.

Pendant tout le drame, on entend le canon, les coups de fusil au loin, dans les silences, — ou les pas de troupes dans la rue, des musiques, des chants, des commandements, — tout un bourdonnement de ville assiégée, qui est l'atmosphère de la pièce.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Les officiers républicains, — TEULIER, D'OYRON, VERRAT, CHAPELAS, BUQUET, VIDALOT, JEAN-AMABLE, — réunis en conseil, et présidés par le représentant QUESNEL. — Assemblée tumultueuse. Quesnel s'efforce en vain de les calmer. D'Oyron, froid et ironique, est assis un peu à l'écart des autres.

LES OFFICIERS, tumultueusement.

Nous sommes trahis !

QUESNEL.

Paix, citoyens, paix...

Sa voix se perd dans le bruit.

VERRAT, frappant sur la table.

Custine nous a trahis.

QUESNEL.

Rien ne nous autorise...

VERRAT, plus fort.

Custine nous a trahis. Il avait promis de défendre Mayence. Il nous a laissé bloquer par l'ennemi. Il nous laisse maintenant nous débrouiller comme nous pourrons. Il nous laissera crever sans rien faire pour nous sauver.

QUESNEL.

Du calme, du calme. Qu'avons-nous à craindre ? Mayence est imprenable. Nous avons pour des mois de ressources. Croyez-vous que la Convention laissera écraser, sans broncher, la meilleure de ses armées, le palladium de

la France ? — Patience ! Vous connaissez bien Custine. Le vieux diable a plus d'un tour dans son sac. Qui sait s'il n'est pas tout proche ? Peut-être qu'en ce moment il plane au-dessus de l'ennemi, choisissant sa victime. L'heure venue, il fondra sur elle, comme l'aigle sur sa proie.

VIDALOT.

Custine est loin et nous oublie.

BUQUET.

Le général Moustache fait le beau dans quelque petite ville d'Allemagne ; il se pavane avec des femmes ; il prononce des discours.

VERRAT.

Custine écrit des lettres qui sentent l'esclavage. Custine est un aristocrate comme tous les aristocrates. Custine trahit, — comme Dumouriez a trahi, se tournant brusquement vers d'Oyron — comme d'Oyron trahira.

D'OYRON, se levant.

Citoyens, personne n'a le droit de mettre en doute mon civisme.

VERRAT.

Tous les aristocrates sont les mêmes. Ils ne pensent qu'à étrangler la République. Plus de nobles à la tête de nos troupes ! Il faut remplacer par des talents plébéiens toutes ces canailles pourries dans le fumier des cours. Il faut des généraux qui n'aient pas dans les veines un sang corrompu. Destituons les ci-devant, et nous aurons triomphé.

D'OYRON, froid et ferme.

Au lieu de déclamer dans le vide, regarde-moi en face. Je suis le seul ci-devant noble de l'état-major. C'est à moi que tu en veux ? Dis-le sans phrases.

VERRAT.

Je ne mâche pas mes mots. C'est à toi que j'en veux. Je demande que tu sois cassé de ton grade, mis au rang de simple soldat, surveillé étroitement, et guillotiné si tu bouges.

QUESNEL.

Tais-toi, commandant Verrat, tu n'as pas à imposer tes volontés ici. Vous n'avez rien à reprocher au citoyen d'Oyron. Les officiers murmurent. Nous ne devons pas décourager les ralliés. Nous avons besoin de toutes les forces pour vaincre.

TEULIER, qui seul est resté silencieux et immobile au milieu du tumulte.

Non, représentant.

QUESNEL.

Quoi, toi aussi, Teulier ! toi qui es un homme sensé, qui m'as dit toi-même tout le parti qu'on pourrait tirer de l'expérience militaire des aristocrates !

TEULIER.

Depuis, je les ai vus de près. Ils nous font plus de mal que de bien. Moins nombreux, nous serons plus forts. Les pires ennemis sont les amis tièdes, qui discutent et critiquent, sans croire aveuglément. Je me défie des aristocrates. Fais ce que tu voudras de d'Oyron ; pour moi, je viens de le voir à l'ouvrage : je n'en veux plus.

QUESNEL.

As-tu à te plaindre de lui ?

TEULIER.

Je te l'ai dit. Sans lui, Kalkreuth, le prince prussien, et toute la nichée de brigands seraient mes prisonniers.

D'OYRON.

Teulier n'a pas la défaite indulgente. Ses plans étaient impossibles, je l'avais toujours dit.

TEULIER.

Que parles-tu d'impossible ? Jamais un général républicain ne doit calculer avec la nature. Tout ce que j'ai décidé, je l'ai fait. Avec mes deux mille hommes, j'ai traversé, cette nuit, par surprise, l'armée ennemie entière ; j'ai pénétré jusqu'aux portes du grand quartier général. Si tu étais venu, comme je l'avais ordonné, j'enlevais sans com-

bat, d'un grand coup de filet, l'état-major de Prusse endormi.

D'OYRON.

Le difficile n'était pas d'aller, mais de revenir. Tu t'étais jeté follement dans la gueule du loup ; il s'en est fallu de peu qu'elle se refermât sur toi. Si je n'avais pris sur moi de modifier tes plans et de détourner l'attention de l'ennemi, en attaquant un autre point, tu ne serais pas revenu à Mayence.

TEULIER.

Ton simulacre d'attaque n'est qu'une fuite déguisée. Tu devais me rejoindre, quelque prix qu'il t'en coûtât.

D'OYRON.

Si j'avais obéi aveuglément, je me serais fait écraser avec toi dans le même traquenard.

TEULIER.

Tu te serais entendu avec les Prussiens que tu n'aurais pas agi autrement.

D'OYRON, haussant les épaules.

J'ai sauvé ton armée.

TEULIER.

Tu avais un plan tracé. Tu devais le suivre sans dévier d'une ligne.

D'OYRON, ironique.

Le citoyen Teulier se croit toujours dans son fauteuil de l'Académie des Sciences. Il s'imagine que la réalité se plie docilement aux chiffres et aux figures géométriques. Ce n'est pas la dernière fois que le fait donnera une chiquenaude à son idée.

TEULIER.

Toute volonté forte soumet la nature à sa raison. Une action calculée jusque dans les détails par un esprit lucide et résolu, est plus qu'aux trois quarts accomplie.

D'OYRON, sarcastique.

Il croit que les hommes sont des leviers, et non des bêtes capricieuses qui dévient constamment de la route tracée.

TEULIER.

Les tiens peut-être : car tu leur donnes l'exemple du caprice et de l'indiscipline. Les vrais patriotes n'ont pas de volonté, ils ont celle de la nation.

D'OYRON.

Tu ne peux les empêcher de voir qu'ils vont à une défaite.

BUQUET.

Donne-moi des baïonnettes et du pain, et je me charge de traverser le monde !

TEULIER, à d'Oyron.

Ils n'ont rien à prévoir. Leur chef leur a dit de vaincre. Qu'ils s'arrangent pour obéir !

D'OYRON.

Le moyen de leur fermer les yeux !

VERRAT.

Soûle-les d'eau-de-vie, et fous-leur deux batteries au derrière.

TEULIER, mécontent, à Verrat.

Il y a d'autres moyens.

VERRAT.

Il faudrait se gêner ! Là-bas, ils donnent à leurs esclaves une boisson de belladone.

CHAPELAS.

Un mélange de sulfate et de soufre.

VERRAT.

Ils les rendent fous avant de les lancer contre nous.

D'OYRON, haussant les épaules.

Des gasconnades !

VERRAT.

Est-ce que ce n'est pas évident ? Il faut qu'ils aient perdu la raison pour nous combattre.

TEULIER.

Gardons la nôtre. Notre force est d'être des hommes libres et conscients ; n'y portons pas atteinte. S'il faut une ivresse à nos hommes, la *Marseillaise* suffit.

D'OYRON.

C'est insensé ! On n'a jamais fait la guerre ainsi.

VERRAT.

Le bougre ! Il se croit toujours dans les camps de Capet ! Il faut qu'il lésine sur la peine et la vie des hommes, comme au temps où les brigands couronnés faisaient la guerre, à coups de mercenaires. Ils se gardaient bien alors d'exposer aux balles des peaux qui leur avaient coûté si cher !

D'OYRON.

La peau des sans-culottes est-elle meilleur marché ?

TEULIER, avec une exaltation froide et concentrée.

Oui, d'Oyron, la vie est pour rien ici. Tout le monde en a fait le sacrifice. Donne-la sans compter, quand la nation le veut.

D'OYRON.

Vous savez bien que je ne crains pas pour moi, et je ne suis pas plus ménager qu'un autre de la vie des soldats. Mais je ne puis souffrir l'absurde, et je hausse les épaules, quand je vois agir contre toutes les règles de la guerre, comme on le fait ici depuis deux mois.

TEULIER.

Les règles de la guerre ! elles se font en ce moment. Il n'y a rien eu avant nous. Nous renouvelons le monde, et la guerre comme le reste.

D'OYRON, croisant les bras et les regardant tour à tour en face, avec impertinence.

Je vous admire. Vous vous mêlez de guerre depuis tout

juste un an ; et tu voudrais, citoyen académicien, il s'adresse à Teulier, et toi, citoyen clerc d'avoué, il regarde Buquet, ou toi, citoyen charcutier, il se tourne vers Verrat, vous voudriez morigéner de vieux renards comme Kalkreuth et Brunswick, qui ont blanchi sous le harnois, et connu Frédéric !

CHAPELAS.

Il me semble que nous n'avons pas mal commencé déjà.

VERRAT.

Est-ce que ce jean-foutre va se foutre de nous longtemps ?

BUQUET.

Sois tranquille, nous leur ferons danser la carmagnole ; et si leur Frédéric était là, le vieux singe hypocrite la sauterait plus haut que les autres. Nos violons sont d'accord.

TEULIER.

Nous allons leur apprendre une guerre nouvelle, dont leur timide routine et leurs secs calculs sont loin de se douter. Nous n'en gardons point le secret, sûrs que personne que nous n'usera de ce redoutable don.

D'OYRON.

Et quel est ce secret ?

TEULIER, mettant le doigt sur une proclamation.

Il est écrit ici, et en tête de tous nos actes : Liberté, Égalité, ou la Mort.

D'OYRON.

Voilà une belle tactique !

TEULIER, même exaltation sombre qui monte peu à peu.

La Mort. Comprends-tu, citoyen ci-devant ? La mort comme but et comme moyen, et non plus les froides parties d'échec, les jeux tranquilles et corrects, les belles capitulations. La mort au bout du duel qui s'est engagé entre nous et les envahisseurs sacrilèges de la patrie. La mort pour eux, ou pour nous ; peut-être pour tous deux. Et quand

nous ne serons plus, d'autres armées sortiront de nos os, pour mourir et pour tuer, jusqu'à ce que la liberté ait broyé les tyrans.

CHAPELAS.

Cela te fait sourire, d'Oyron. Trouves-tu cela si plaisant ?

D'OYRON, méprisant.

Je veux bien être tué, je ne veux pas être ridicule.

TEULIER.

La patrie est en danger, et il se mire dans sa glace !

QUESNEL, conciliant.

Allons, citoyens, ne nous disputons plus. Est-ce que de bons bougres de sans-culottes ne doivent pas toujours faire céder leurs sympathies ou leurs antipathies naturelles à l'intérêt de la nation ?

TEULIER.

Citoyen représentant, tu dirais vrai si je n'avais vu par expérience qu'on ne fait rien de bon et de grand qu'entre gens qui s'estiment et croient aux mêmes choses. Ce n'est pas le cas pour nous : sépare donc nos tâches. Pour accomplir des actions héroïques, il faut y apporter un cœur tout croyant et brûlant. Nos pères disaient qu'avec la foi on marche sur les eaux. Ils parlaient ainsi de la fausse foi romaine. La foi républicaine est plus puissante encore. Elle passe au travers du feu et de la mort, et elle recrée le monde à chacun de ses pas. Mais pour qu'elle ait sa vertu tout entière, il faut éloigner de nous ceux qui ne sont pas capables d'en sentir la brûlante haleine sur leur front. D'Oyron est trop aristocrate, et d'un monde trop blasé, pour comprendre nos transports. Qu'il ne vienne pas au moins les troubler par son doute ; qu'il ne puisse pas énerver la force de nos soldats ! Il est d'autres besognes où tu peux l'occuper.

QUESNEL.

Je ne demande pas mieux que d'employer chacun aux tâches qui lui conviennent. Citoyen d'Oyron, puisque tu

affiches un si superbe dédain pour la guerre que nous faisons, montre-nous une bonne fois ce que tu as dans le ventre.

D'OYRON, haineux.

Charge-moi seulement de pousser une pointe contre le camp des émigrés.

QUESNEL.

Contre les émigrés? Pourquoi précisément contre les émigrés?

D'OYRON.

Qu'as-tu à y objecter?

QUESNEL.

Rien... Il me semblait qu'un ci-devant comme toi... ce n'est pas ta place. — Après tout, c'est ton affaire.

D'OYRON.

C'est mon plaisir. — Après un silence. Au moins, ce sont des adversaires qui se battent dans les règles.

QUESNEL.

A ton aise! Mais plus tard. Aujourd'hui, c'est Verrat qui donne le bal.

CHAPELAS.

Cela ne manquera pas de musique.

VERRAT.

Cette nuit, je prends Kostheim et les îles du Mein.

QUESNEL.

Tu es toujours résolu?

VERRAT.

Parbleu!

QUESNEL.

Tu sais ce que tu risques?

VERRAT.

D'Oyron t'a-t-il passé sa frousse?

QUESNEL.

Fais à ton gré. Toi seul, tu t'es imposé ce dangereux projet. Tu m'as promis de vaincre : arrange-toi, et n'oublie pas qu'après des journées comme celle-là, la Conventio guette la tête des chefs pour y mettre la couronne de laurier, ou...

VERRAT, faisant le geste.

Ou une cravate rouge. Sois tranquille : ce sera la couronne.

QUESNEL.

On fera de fausses attaques sur tous les points de l'enceinte, pour te faciliter la tâche.

VERRAT.

Je n'ai besoin de personne. Je ne veux partager avec qui que ce soit le plaisir et le danger.

QUESNEL, sèchement.

Je n'ai pas à écouter ta vanité, mais l'intérêt du pays.

VERRAT.

Tu accuses mon désir d'accomplir de grandes choses ?

QUESNEL, qui semble souffrir depuis quelque temps, et devient irritable.

Vous êtes tous de grands enfants gonflés d'orgueil. Vous ne pouvez souffrir qu'un autre ait part à vos actions. Allons, obéissez ! Que diable ! il faut pourtant que chacun se fasse à ce que d'autres que lui meurent pour la patrie !

CHAPELAS.

Tu as l'air d'humeur diantrement maussade.

QUESNEL.

Je le crois, sacredieu, bien. Je voudrais t'y voir avec ma goutte. Je souffre comme un possédé, depuis ce matin, de cette gueuse !... Après un court silence, reprenant d'un ton qui n'admet pas de démentis. Donc, c'est dit. Toi, Teulier, tout le jour, tu continueras, de ce côté des remparts, à tenir en haleine

les Prussiens par des escarmouches et des sorties, comme si tu n'avais pas abandonné ton projet de cette nuit. Profites-en si tu peux, pour rejoindre Verrat par l'autre rive du Mein. — Et vous, la paix, n'est-ce pas? plus de disputes! Songeons à la patrie. — Allons, de la concorde, foutre, de la concorde! ou gare aux têtes! Unissons-nous pour écraser ces gueux!

Il sort péniblement. La plupart des officiers se dispersent.

SCÈNE II

D'OYRON, TEULIER, VERRAT, CHAPELAS.

Des officiers entrent et sortent pendant tout l'entretien. Pas un moment, on ne doit cesser de sentir le bouillonnement de l'armée et du siège autour de toutes ces conversations.

D'OYRON, ironique.

J'aime ces mots de paix dans la bouche du vieux diable. Oui, l'union dans la haine, la seule qui nous convienne. Sans l'ennemi détesté qui nous entoure, nous nous dévorerions comme une troupe de loups qui manquent de pâture.

TEULIER.

On dirait que ces pensées cruelles te réjouissent.

D'OYRON.

Homo homini lupus... cela est vieux comme le monde. Qu'irais-je m'en étonner? Je ne déteste pas la haine, et je suis servi ici... Comme vous me jalousez! Prenez garde : si je n'étais plus là, c'est contre vous-mêmes que vous tourneriez vos dents.

TEULIER.

Tu blasphèmes. Jamais sentiment autre qu'une noble émulation ne s'est élevé entre mes frères d'armes et moi. Nous aimons notre gloire; et si nous cherchons à nous surpasser, c'est pour le bien public.

D'OYRON.

Allons donc, je sais lire. Vous feignez de vous entendre.

Mais il ne faudrait qu'une occasion pour faire éclater tout ce que vous avez accumulé de dépits, de rancunes, de petites jalousies, les uns contre les autres. Si vous n'étiez pas si occupés, vous verriez tout ce qui vous sépare. Mais l'ennemi nous bombarde ; et d'ailleurs, vous n'avez d'yeux en ce moment que pour moi. Vous ne me pardonnez pas d'être d'une autre race.

TEULIER, calme.

Tu te trompes, d'Oyron. Je ne fais pas de distinction entre la naissance d'un homme et celle d'un autre homme: je ne puis donc t'en vouloir de ton origine. C'est toi que je n'aime pas, et je te l'ai toujours dit en face. Je n'aime pas les aristocrates qui renient leur parti, sans avoir les vertus et l'âme d'un patriote.

D'OYRON.

Quels gages vous faut-il donc de mon civisme? Ai-je jamais laissé échapper une occasion d'en donner des preuves? Va le demander plutôt à l'armée des Princes.

TEULIER, avec une nuance de mépris.

C'est vrai : tu n'as jamais épargné tes anciens amis.

D'OYRON.

Est-ce que cela te choque, par hasard?

TEULIER.

Peut-être. — Je les hais. Tous, nous avons des raisons pour les haïr. Mais toi, ce n'est pas ton rôle ; qui t'oblige à le prendre? Tout à l'heure, personne ne te forçait à te charger de cette expédition... Au reste, je ne devrais plus m'étonner, depuis cette affreuse poursuite à travers les Ardennes. Spectacle lamentable ! Toute la vieille gloire de la patrie, — d'Harcourt, Vauban, Castries, — pourchassés dans les bois, traqués par les paysans, trahis par leurs alliés, fous de honte et de peur, fuyant devant nos troupes sous les torrents de pluie, vêtus de loques sordides, transis, rongés de fièvre, mourant de fatigue et de faim, laissant à chaque pas, dans la boue des fossés et les immondices san-

glants, râler les misérables comme des bêtes crevées. Et parmi eux, ces femmes désespérées, qui pleuraient de misère, effondrées dans la vase, mangées de vermine, leurs robes de cour souillées, semblables à des haillons... Toute ma haine est tombée devant tant d'infortune. Mes soldats, silencieux, passaient, détournant les yeux pour laisser mourir en paix ces misérables. — Mais toi, tu t'acharnais contre eux. Tout ce qui vivait encore, tout ce qui pouvait encore souffrir, tout ce qui était bon pour la guillotine, tu le faisais entasser dans tes fourgons ; et tu raillais les femmes sur leur linge sali, sur les trous de leurs robes, et leur peau grelottante qu'on voyait au travers.

Verrat se met à rire.

D'OYRON.

Tu es trop sentimental, Teulier. Si tu étais tombé dans leurs mains, ils auraient eu moins d'égards. Tu ne sais pas quels cœurs féroces dorment sous les seins dodus de ces caillettes grassouillettes. Quand Érasme de Contades mettait à feu les chaumines de l'Ardenne, elles riaient à belles dents, les mignonnes dont les petits derrières te font pleurer de pitié.

VERRAT.

En cela, il a raison. Je réserve ma pitié pour des objets plus dignes.

CHAPELAS.

Des appas plébéiens !

VERRAT.

Tu te gausses de moi, Chapelas. Ne ris pas ; j'ai de l'humanité, moi aussi ; il n'y a pas de cœur plus sensible que le mien. Seulement je suis pudique, je ne l'étale pas tout nu.

D'OYRON, à Teulier.

On voit bien que tu n'as pas à te venger, Teulier. Je risque plus que vous ici. Je les tuerai, ou ils me tueront. Tu ne sais pas de quelle haine féroce et raffinée ils me pour-

suivent. Mon frère est le plus acharné. Il ne se passe pas de semaine que je ne reçoive d'eux des libelles d'une perfidie atroce, des rendez-vous de femmes pour m'attirer dans des guet-apens, des lettres pour me compromettre, toutes sortes d'inventions savantes et diaboliques. Tu ne connais pas la puissance de mal qu'il y a dans un aristocrate.

TEULIER.

Je sais tout ce qu'il y a de sec et de cruel dans le cœur d'un aristocrate. Si je n'en avais fait depuis longtemps l'expérience, je la ferais aujourd'hui, en te voyant, d'Oyron.

D'OYRON, ironique.

Il va me faire un crime de servir la République ! Aimerais-tu mieux me voir dans l'armée de Condé ?

TEULIER.

Je n'aime pas les rénégats.

D'OYRON.

Il est difficile de vous satisfaire... Relis Corneille. Ne conseille-t-il pas de sacrifier les siens à sa patrie ?

TEULIER.

Tu te moques ; mais je ne suis point ta dupe. Je lis dans ton jeu. Nulle foi républicaine n'explique ta cruauté. Tu détestes les aristocrates ; mais tu es un aristocrate. Ce n'est pas la patrie, c'est ton ambition que tu es venu servir parmi nous... Prends garde, Catilina, je veille.

D'OYRON.

Ne crois pas m'intimider ; moi aussi je te connais. Qui t'a fait quitter tes livres, tes travaux, ta vie de laboratoire ? Qui, si ce n'est le désir de commander aux autres, de traîner un sabre à ton côté, l'espoir de dominer ? Je sais à quoi m'en tenir sur le désintéressement des hommes de science. Ce sont les pires ambitieux, les ambitieux tristes, toujours mécontents, qui ne savent pas jouir, qui ne prennent jamais le temps de se fixer nulle part, qui convoitent toujours plus, l'esprit toujours inquiet, toujours envieux

de tout. Les plus dangereux de tous : car ils assimilent leurs intérêts à ceux des grandes idées dont ils se croient les représentants.

TEULIER, avec calme d'abord, puis s'exaltant à la fin.

Je ne désire rien pour moi, d'Oyron. Si je ne suis pas tué, quand ma chère République n'aura plus besoin de nous, je reviendrai à mes études tranquilles. Mais tant que l'envahisseur menacera la patrie, la science sera servante de l'action. Ce n'est pas tout de créer des idées ; il faut leur assurer la vie, les faire régner sur la terre, dans les libres esprits dégagés des mensonges... Liberté, immortelle Liberté, tu es sortie de nous ; la science t'alluma jadis, étincelle vacillante et menacée. Que la science ait le droit de te défendre aujourd'hui, de porter ton flambeau en tête de tes armées, lumière qui vas brûler la nuit où l'Europe se débat, — soleil de la Raison !

D'OYRON.

Tu parles beaucoup de la Liberté ; vous avez tous son nom à la bouche. Qui sait ? Ce sera peut-être moi qui la défendrai un jour contre vous.

TEULIER.

Je sais, tu voudrais bien : tu aimes tant la Liberté que tu la confisquerais si tu pouvais.

VERRAT.

Je ne suis pas inquiet. La Liberté est une robuste fille ; il lui faut d'autres caresses que celles d'un freluquet.

D'OYRON, insolent.

Tu crois qu'elle est tentée par la peau d'un charcutier ?

VERRAT.

Tonnerre !

Il met la main à son sabre. D'Oyron fait de même.

TEULIER, les arrêtant.

Pas de combats entre nous.

D'OYRON, ironique et froid, rentre son sabre.

Ah ! l'admirable guerre, où l'on marche entouré d'un triple rang d'ennemis, — où les soldats sentent, braquée sur leur dos, la gueule de leurs canons, — où les chefs ont au cou le frisson de la sainte guillotine, — où les compagnons d'armes escomptent votre mort, — où la défiance mutuelle fait la sûreté publique !... C'est ici qu'il faut envoyer les blasés qui ont perdu l'appétit. Quelle saveur a la vie, quand elle est menacée !... Qui de nous mourra le premier ? Qui de nous, le premier, aura la tête des autres ?

Il sort.

SCÈNE III

TEULIER, VERRAT, CHAPELAS

CHAPELAS.

Au diable son insolence, ses airs ironiques et insultants ! Je commence à en avoir par-dessus les épaules.

TEULIER.

Son orgueil le rend imprudent, à mesure qu'il devrait se surveiller davantage.

VERRAT.

Il ne cesse de me provoquer. Nous avons une vieille dette à régler ensemble. L'un de ces jours, je me paierai sur la bête.

TEULIER.

C'est un homme dangereux. Nulle sincérité, et une audace cynique, prête à tous les coups de main...

CHAPELAS.

Point de doute : c'est un ennemi, que les circonstances ont forcé à s'allier avec nous.

TEULIER.

Et quelles circonstances ! Des friponnades ; une catin

qui lui a été enlevée par son frère, le désir de se venger, à n'importe quel prix, par n'importe quels moyens.

CHAPELAS.

La patrie est en danger, il faut faire flèche de tout bois. Laissons, il travaille pour nous. Quand nous n'en aurons plus besoin, nous nous débarrasserons de lui.

TEULIER.

Prenons garde qu'il ne nous devance. J'ai des soupçons, depuis quelque temps...

VERRAT.

Des soupçons ?

TEULIER.

Oui, de vagues inquiétudes.

VERRAT.

Dis toujours.

TEULIER.

Non. J'ai tort d'en parler. Rien de fondé... une impression personnelle...

VERRAT.

C'est assez pour le faire expédier à la Convention.

TEULIER.

Je n'en ai pas le droit. Je n'ai aucune preuve contre lui.

VERRAT, haussant les épaules.

Des preuves ? Est-ce qu'on a besoin de preuves, quand on a sa conviction ?

TEULIER.

Je n'ai pas de conviction sans preuves.

VERRAT, même jeu.

C'est bon. Quand le moment sera venu, tu n'as qu'à me faire signe. Que Quesnel me le donne seulement dans une de mes sorties.

TEULIER.

Pourquoi ?

VERRAT.

C'est excessivement meurtrier, où je fais ma promenade. Il se trouvera peut-être une balle intelligente pour arranger les choses.

TEULIER, hésitant à comprendre.

Que dis-tu, Verrat ?

Il le regarde fixement.

VERRAT, brutalement, soutenant son regard.

Eh bien, quoi ? — Tu ne vois pas que je plaisante ?

TEULIER, après un silence.

Il faut toujours agir selon la justice, Verrat.

VERRAT, haussant les épaules.

Parbleu !

Silence.

TEULIER, se préparant à sortir.

Il est temps que je parte. Je ne vous reverrai pas sans doute avant demain matin. Bonne chance, camarades.

VERRAT.

Salut et victoire.

Teulier sort.

SCÈNE IV

VERRAT, CHAPELAS

CHAPELAS, regardant s'éloigner Teulier.

Celui-là, c'est un bon patriote, et un savant, à ce qu'on dit. Mais on n'est jamais à l'aise avec lui. Il est froid et cassant ; pas moyen d'être un peu familier. Il se tient sur la réserve, il ne rit jamais, il ne dit pas ce qu'il fait ; on ne sait même pas qui est sa maîtresse. Je n'aime pas qu'on se surveille toujours ainsi. Quand on est entre camarades, il faut pouvoir se déboutonner franchement ! que diable !

VERRAT.

Il y a un vieux fond d'aristocrate en lui. Vois-tu, Chapelas, tous ces gens qui étudient les livres, ce ne sont pas des vrais sans-culottes, des purs, des amis du peuple comme nous. Ils se croient supérieurs; et pourtant, je voudrais bien savoir comment ils s'en tireraient sans nous. Si on laissait faire Teulier, on attendrait de voir les flammes pour crier : Au feu !... Voilà bien la façon de raisonner méticuleuse et stupide de ces hommes de science! Ils n'ont aucun sens des choses réelles. Il faut des gens comme cela pour noircir le papier, pour fabriquer des pensées ; mais s'il n'y avait qu'eux pour donner le coup de balai, la nation risquerait de pourrir dans l'ordure. — Vois ce bougre de d'Oyron. Il est suspect : autant dire criminel. Il est capable de faire une trahison : c'est comme s'il l'avait faite. Que manque-t-il? le fait, la constatation du fait. C'est-à-dire qu'il faudrait attendre que le mal fût irréparable pour l'empêcher? — Non pas. — Du reste... Suffit, nous sommes là.

SCÈNE V

BUQUET, JEAN-AMABLE, VIDALOT ET LES PRÉCÉDENTS. Trois soldats traînent et poussent un paysan qui gémit. — Quelques jeunes officiers les suivent par curiosité.

SOLDATS.

Avance, Prussien. Veux-tu bien avancer?

VERRAT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

UN SOLDAT.

Le citoyen représentant n'est pas là?

VERRAT.

Il est souffrant, dans sa chambre; il se repose. — Un espion?

LE SOLDAT.

Oui, commandant. Nous venons de l'arrêter. Il était entré par la porte de Francfort ; il vendait des pigeons. Le brigadier s'est avisé de quelque chose, il l'a interrogé. L'imbécile s'est troublé ; on l'a fouillé, et voilà ce qu'on a trouvé sur lui.

Il donne à Verrat un paquet de lettres.

VERRAT, prenant les lettres.

Donne. — De l'état-major prussien ? Son compte est bon.

JEUNES OFFICIERS, s'approchant.

Des lettres, Verrat ? Voyons un peu.

VERRAT, qui vient de parcourir les lettres, donne un coup de poing sur la table. Il devient cramoisi et crie, exultant de joie.

Ha ! Tonnerre ! ha ! ha ! ha !

CHAPELAS.

Eh bien, qu'est-ce que tu as ?

VERRAT, criant.

Rien. — Je l'ai ! Je l'ai !

CHAPELAS.

Quoi ?

VERRAT, de même.

Rien, je te dis... Quesnel, où est Quesnel ? Il rit bruyamment. Ha ! ha ! Il y a un jean-foutre de bon Dieu pour ceux qui n'y croient pas ! Il se précipite chez Quesnel, riant avec fracas, faisant des gestes lourds et bousculant les chaises et les gens sur son passage. Se retournant au moment de passer la porte, rouge, la figure gonflée, apoplectique, il agite les papiers, et crie : Tayaut !

CHAPELAS.

Il est soûl.

Verrat entre chez Quesnel, en faisant claquer la porte, Chapelas le suit.

SCÈNE VI

LE PAYSAN, les soldats qui le gardent, BUQUET, JEAN-AMABLE, VIDALOT. Vers la fin de l'entretien, d'autres officiers entrent peu à peu, individuellement, ou deux à deux, de façon que la scène soit remplie, quand reviendra VERRAT avec QUESNEL.

BUQUET, au paysan.

Eh bien, mon vieux, tu t'es donc fait prendre?

LE PAYSAN, gémissant.

Laissez-moi partir !

BUQUET, riant aux éclats.

Tout à l'heure, tout à l'heure.

LE PAYSAN.

Vous me laisserez partir tout à l'heure?

BUQUET.

Un instant, que diable! Il n'y a pas deux minutes que tu es avec nous. Tu t'ennuies donc?

LE PAYSAN.

Vous ne me ferez pas de mal?

BUQUET.

Mais non. On te coupera le cou sans que tu t'en aperçoives.

LE PAYSAN.

Mes bons messieurs!...

BUQUET.

Quoi! quoi! Voilà-t-il pas une affaire?

Le paysan pleure comme un enfant.

JEAN-AMABLE, dégoûté.

Pouah!

Il lui tourne le dos.

BUQUET, ne s'occupant plus du paysan.

Eh ! bien, Jean-Amable, tu étais donc de la sortie de cette nuit ?

JEAN-AMABLE, avec une joie enfantine.

Oh ! cela a été si amusant, Fortuné ! Imagine que nous avons traversé toute l'armée ennemie. Une fois, nous avons rencontré des patrouilles de cavalerie, — tu sais, des hussards rouges. Nous leur avons dit le mot d'ordre. Ils nous ont pris pour des paysans chargés de couper les blés la nuit... Et le flegme de Teulier ! Il a causé cinq minutes avec un officier prussien, sans que l'autre s'aperçût de rien. Pendant ce temps, les camarades tournaient le village, entraient dans les maisons. Ah ! sans cet imbécile de Bonin qui a tiré trop tôt, nous les prenions au lit. Kalkreuth a fui en chemise. Je l'ai vu. Je l'ai manqué !

BUQUET.

Tu ne devrais pas t'en vanter.

JEAN-AMABLE.

Oh ! bien, c'est presque aussi amusant comme cela.

BUQUET.

Tu es dans un joli état !

JEAN-AMABLE.

Dame, on a sauté les haies. Et puis, j'ai eu un coup de sabre, — le premier, Fortuné !

BUQUET.

Tes parents pousseraient de beaux cris, s'ils voyaient leur Benjamin, leur poupon gâté, avec cette estafilade.

JEAN-AMABLE.

Ça n'est pas laid au moins ?

BUQUET.

Et tu n'es pas fourbu ? tu n'as pas été te coucher en rentrant ?

JEAN-AMABLE.

Pourquoi ? je suis un homme comme les autres.

BUQUET.

Un homme! une fillette à qui, il y a six mois, sa maman apportait son café dans son lit!

JEAN-AMABLE.

Fortuné, je te défends...

BUQUET.

Eh bien, eh bien, ne te fâche pas, il n'y a pas de quoi rougir comme la crête d'un coq. Je trouve très bien qu'un petit bourgeois débute aussi crânement, à peine au sortir des jupes de sa mère. Pauvre bonne femme! elle ne pouvait lui voir faire un pas dehors, sans courir après lui pour lui nouer son foulard autour du cou!

JEAN-AMABLE, arrachant sa cravate.

Au diable!

BUQUET.

Eh bien, tu vas aller maintenant le cou nu, par bravade?

JEAN-AMABLE.

S'il me plaît.

Ils rient.

VIDALOT.

Ses parents ne le reconnaîtraient plus.

BUQUET.

Et que dirait aussi mon patron, le procureur, s'il me voyait ici avec ce grand sabre et ces galons?... Quand je pense qu'à cette heure, je pourrais être à Amiens, courbé sur un pupitre, dans l'étude de maître Lasseret, occupé à mettre en ronde des foutaises de considérants, avec pour toute distraction, la vue de temps en temps, au travers des barreaux, de quelque vieille dévote s'en allant à l'église!

VIDALOT.

Et moi, que j'enlèverais le crottin, à l'hôtel de la Boule d'Or, et que j'irais le brouetter ensuite sur le tas de purin!

BUQUET.

Et qu'au lieu de ça, nous marchons en tête de la patrie, que nous avons roulé nos canons sur les rives du Rhin, et que les meutes des chiens de la tyrannie viennent se briser les dents contre nos sabres !

VIDALOT.

Oui, c'est une sacrée aventure qui nous réunit dans cette ville, dont on ne comprend même pas le satané jargon, et qui fait trembler sous nous les esclaves d'Europe !

JEAN-AMABLE.

Dis que c'est une joie enivrante. Être libres, défendre une patrie libre, la seule libre en Europe, — marcher comme des rois sur l'Europe foudroyée, avoir l'âme dégagée de toutes les craintes, de tous les préjugés, étreindre à pleins bras ce grand monde qui est à nous, briser les liens des peuples, ne sentir au-dessus de sa tête que ce beau ciel affranchi du mensonge écrasant de Dieu !... qui a jamais connu une volupté pareille à la nôtre ?

BUQUET.

Nos ennemis la soupçonnent et commencent à l'envier. Sais-tu ce que Kalkreuth a dit ? « La fin du monde est proche. Chacun de ces Jacobins parle comme s'il était roi. »

JEAN-AMABLE.

Rois du monde, il dit vrai ! Rien n'est qui ne soit à nous. Tout nous appartient : il ne s'agit que de le prendre.

SCÈNE VII

QUESNEL, VERRAT, CHAPELAS sortent de la chambre : Verrat, toujours congestionné, avec une expression de joie féroce ; Quesnel en proie à une violente colère, qui fait trembler les lettres dans ses mains.

BUQUET.

Regardez le représentant et Verrat ! Quelle mine ils ont ! Il y a quelque chose de grave...

QUESNEL, violemment agité.

Où est d'Oyron ?

BUQUET.

Chez sa maîtresse probablement, la fille du juge de paix, rue des Hommes-Armés.

QUESNEL.

Deux officiers : Vidalot, Buquet. Allez. Ramenez-le sur le champ. Ne le laissez s'éloigner ni parler à personne, sous aucun prétexte que ce soit.

JEAN-AMABLE.

Qu'y a-t-il donc ?

Vidalot et Buquet sortent.

QUESNEL.

Abomination ! Où est l'homme qui a porté ces lettres ?

VERRAT.

Ici.

LES OFFICIERS, agités, inquiets.

Que s'est-il passé, citoyen ?... Verrat, des nouvelles graves ? — Quoi, c'est une trahison ? — Nous sommes trahis ?

QUESNEL, au paysan.

Gredin, écoute !

LE PAYSAN.

Grâce !

QUESNEL.

Qui t'a chargé de cette lettre ?

LE PAYSAN.

Pardon, pardon...

QUESNEL.

Réponds.

LE PAYSAN.

Le major de Zastrow.

VERRAT.

L'aide de camp du roi de Prusse ?

LE PAYSAN.

Oui.

QUESNEL.

Combien de fois t'a-t-il déjà chargé de ce message ?

LE PAYSAN.

C'est la première fois que je suis envoyé. C'est d'autres qui étaient venus. Grâce ! Je ne recommencerai plus...

CHAPELAS.

Parbleu ! Tu n'as pas besoin de nous le dire.

VERRAT.

Tu ne t'y frotteras pas deux fois.

LE PAYSAN.

Est-ce que vous allez me tuer ?

VERRAT.

Un peu, mon petit.

L'espion se désole bruyamment.

QUESNEL.

Allons, cesse de braire, âne que tu es. Ne savais-tu pas ce que tu risques ? Réponds. — Comment connaissais-tu d'Oyron ?

LES OFFICIERS, poussant des exclamations.

D'Oyron ? c'est d'Oyron ?

QUESNEL.

Veux-tu répondre ? Je te ferai donner la schlague, jusqu'à ce que tes os en cassent.

LE PAYSAN.

Ne me tuez pas, mes bons messieurs !

QUESNEL.

Tu fais un sale métier, et tu n'en es même pas digne. Tu ne vaux pas le plomb qu'on te foutra dans le corps demain.

VERRAT.

Depuis quand le traître était-il en correspondance avec les Prussiens ?

Le paysan, gémissant comme une vieille femme, s'affaisse, à moitié évanoui. Les officiers lui donnent des coups de botte.

VERRAT.

Rien à tirer de cette ordure. Il est à moitié mort de peur. Emportez-le, il ne ferait que gêner.

On traîne le paysan comme un sac.

LES OFFICIERS, tumultueusement.

Ainsi, d'Oyron, d'Oyron, il correspondait avec eux ?

QUESNEL.

Oui, une lettre de l'état-major prussien. Le misérable nous trahissait depuis des semaines.

Tumulte furieux, où l'on ne distingue que des syllabes au milieu de cris frénétiques : — des gens hors d'eux, gesticulant et hurlant comme des fous.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, sauf le paysan. VIDALOT et BUQUET reviennent avec D'OYRON.

BUQUET, ouvrant la porte, et entrant le premier.

Il était tout près d'ici. Nous l'avons trouvé se promenant.

Quesnel fait signe au tumulte de s'apaiser. Le bruit s'arrête quelques secondes, juste le temps pour d'Oyron de prononcer deux phrases.

D'OYRON, surpris.

Que se passe-t-il donc ? Me voici, représentant.

Il est interrompu par une explosion d'injures.

D'OYRON, ne comprenant pas d'abord, puis pâlissant.

Quoi ? que dites-vous ?... Pardieu ! A Quesnel. Citoyen, fais-les taire ! Je te somme de les faire taire ! J'exige l'explication et le châtiment de ces injures. Aux officiers. Qu'un de vous sorte des rangs et ose répéter cela !

JEAN-AMABLE.

Vendu ! Traître ! Prussien !

D'OYRON, le saisissant à la gorge.

Rétracte ! Rétracte !

Tous les officiers dégaînent contre lui, et arrachent Jean-Amable de ses mains. Verrat et Quesnel s'interposent. L'hôtelier et les gens de l'hôtel se pressent à la porte, épouvantés, surexcités, et parlent d'une façon indistincte.

QUESNEL.

Silence ! Silence !... Écoute, traître. Et vous, citoyens, soyez calmes. Voici la lettre que portait au commandant d'Oyron un espion du roi de Prusse.

D'OYRON, hurlant.

C'est faux !

QUESNEL, lisant.

« Monsieur le chevalier, c'est avec une joie véritable que je vous donne acte de notre satisfaction pour la sincérité de vos promesses et l'efficacité de vos bons offices. Peu s'en est fallu que notre état-major ne fût, sans vous, pris au piège de cette nuit. Il me semble pourtant que vous eussiez pu nous prévenir un peu plus tôt. Néanmoins, grâce à votre adroite feinte d'attaque sur le Bretzenheim et à votre fuite habile, je me plais à reconnaître que vous nous avez tirés d'un sérieux embarras, et évité un échec dont les conséquences eussent été des plus graves. Je tiens à vous assurer que le roi mon maître gardera le souvenir de si précieux services, et qu'il les reconnaîtra dès que les temps seront plus calmes et la victoire assurée. Continuez-nous votre aide et vos renseignements. Confiance ! D'ici peu, la carcasse de ces tueurs de rois se balancera aux murs de notre pauvre Mayence. Vous pouvez me répondre par le même courrier. Il est de toute sûreté. — Signé : DE ZASTROW. »

D'OYRON, qui n'a cessé de se débattre, avec des cris inarticulés, rugit.

C'est faux, c'est faux ! tout est faux et absurde ! On veut me perdre !

Les officiers vocifèrent.

VERRAT, à Quesnel.

C'est ce que disait Teulier. Rappelle-toi ce matin. Il se plaignait d'avoir été trahi.

QUESNEL.

Oui, tu as raison, Verrat. Il l'a dit en effet. Je n'y avais pas pris garde : je l'attribuais à son emportement.

CHAPELAS.

Et il y a des semaines que cela dure !...

On entend les vociférations de la foule au dehors.

QUESNEL.

Quoi donc ?

UN OFFICIER.

Le bruit s'est déjà répandu dans la ville.

L'HOTELIER, éperdu, se précipitant vers Quesnel.

Citoyen représentant, ils cassent tout, ils veulent entrer, ils veulent la tête du traître.

QUESNEL.

Gardez les portes. Appelez les grenadiers. Chassez la foule. Que la justice s'accomplisse librement !

LA FOULE, au dehors, hurlant.

A la lanterne !

On voit passer des soldats, et on entend le bruit d'une lutte.

VERRAT.

Il n'arrivera pas à la prison ; il sera écharpé en chemin.

QUESNEL.

Enfermez-le dans la chambre à côté. Deux hommes avec lui, qui ne le perdent pas de vue, d'une minute... Liez-le. Il faut empêcher qu'il se tue.

On enlève d'Oyron qui écume et qui tremble de fureur et de terreur. — L'agitation frénétique tombe tout d'un coup. Tous semblent épuisés. Silence de mort. On entend l'homme se débattre et crier, à côté.

QUESNEL, bref.

Que le Conseil se réunisse! D'urgence. Prévenez tous les membres. Les autres, laissez-nous. — Teulier... Allez le chercher.

VERRAT.

Teulier n'est plus ici. Tu lui as donné ordre. Il est hors des remparts. Il ne reviendra que dans la nuit.

QUESNEL.

N'importe, nous ne pouvons attendre; la ville sait déjà tout. Nous passerons outre; nous avons assez de témoignages contre lui. — Très grave, très triste. Citoyens, avant de commencer, un mot: Ne pensons qu'à la patrie, oublions tout le reste. Amitiés et inimitiés doivent se taire, quand parle la justice. — Et maintenant, délibérons.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Même chambre. — La nuit. — TEULIER rentrant. L'AUBERGISTE.

L'AUBERGISTE.

Ah! citoyen, te voilà de retour? On ne t'attendait pas si tôt.

TEULIER.

Oui, c'est partie remise. J'ai voulu enlever Mombach : les ennemis étaient prévenus, le diable sait comment! Il a fallu revenir. Nous recommencerons demain.

L'AUBERGISTE.

Les ennemis étaient prévenus? C'est encore cette canaille. ... Ah! le gredin! En a-t-il fait du mal!

TEULIER.

De qui parles-tu?

L'AUBERGISTE.

Comment? de qui?... Est-ce que tu ne sais rien?

TEULIER.

Rien. Je n'ai rencontré personne. Est-il arrivé quelque chose, en mon absence?

L'AUBERGISTE.

S'il est arrivé quelque chose? Ah! citoyen Teulier, il s'en est passé des événements, depuis que tu es parti! Bon Dieu, qui eût dit cela?

TEULIER.

Parle.

L'AUBERGISTE.

Tu ne devineras jamais.

TEULIER.

Je n'ai pas de temps à perdre. Parle.

L'AUBERGISTE.

Il y a que ce scélérat de ci-devant, ce louche aristocrate, le d'Oyron...

TEULIER.

Eh bien? d'Oyron...

L'AUBERGISTE.

Il nous trahissait, parbleu!

TEULIER.

Que dis-tu?

L'AUBERGISTE.

C'est comme je te le dis. Il nous trahissait, citoyen. Il était vendu à l'ennemi.

TEULIER.

Il s'est sauvé?

L'AUBERGISTE.

Arrêté. Pris la main dans le sac. Impossible de nier. On le guillotine demain.

TEULIER.

Ah! le gredin! Voilà une bonne nouvelle!... Une sale nouvelle!... mais qui me fait plaisir pourtant : car je la prévoyais. Je me défiais de cette canaille. Tu sais si je le lui ai jamais caché!

L'AUBERGISTE.

C'est une justice à te rendre, citoyen. Tu as le flair de l'homme vertueux. Tu sens le crime à une lieue.

TEULIER.

Il n'y a pas de mérite. Cette figure de tartuffe, cette parole mielleuse, cette écœurante odeur de mensonge et d'impudence répandue autour de lui... Il suffisait d'avoir une fois accepté sa molle poignée de main, ce contact hypocrite et repoussant, pour se tenir sur ses gardes... C'est une grande chance, Rieffel, qu'on ait pris le coquin. Il aurait pu nous faire un mal terrible.

L'AUBERGISTE.

Il en a dû faire son compte.

TEULIER.

Probable; nous découvrirons le pot aux roses maintenant... N'importe, je dormirai plus tranquille cette nuit, le sachant en lieu sûr. Voilà l'armée débarrassée de son écume! — Raconte-moi un peu comment ça s'est passé... Attends, je crève de faim. Donne-moi à manger; je n'ai rien pris, depuis ce matin.

L'AUBERGISTE.

Je puis te faire chauffer un peu d'oie rôtie. Mais il te faudra attendre, mes fourneaux sont éteints. Ou, si tu es pressé, veux-tu du cochon froid?

TEULIER.

Ce qui sera prêt; n'importe! J'ai hâte de dormir. L'aubergiste sort. — Seul. Ainsi, mes prévisions ne m'avaient pas trompé! c'était pour nous trahir qu'il était avec nous. C'est singulier. Avoir de la noblesse, de l'intelligence et du courage, et mettre tout cela au service d'une si ignoble tâche! Il faut être bien corrompu pour se déshonorer à plaisir, quand rien ne vous y force. Traître par désœuvrement! C'est singulier... Et comme il avait su mener son jeu, sans se démentir une fois! Car il n'y a pas à le nier, il s'est bien battu pour la bonne cause depuis six mois. Une telle force de dissimulation!...

L'AUBERGISTE revient, tenant un plat.

Oui, citoyen, c'est incroyable. On se demande comment

il a pu s'imposer cette contrainte. C'est que cela durait depuis des mois, pense donc.

TEULIER.

Vraiment ?

L'AUBERGISTE.

On a les preuves. Toute une correspondance avec le roi de Prusse. Des lettres de lui, depuis le commencement du siège.

TEULIER.

Mais qui a mis la main dessus ?

L'AUBERGISTE.

C'est Verrat.

TEULIER, léger sursaut.

Ah ! Verrat ?... Vraiment ?... Quand a-t-il trouvé cela ?

L'AUBERGISTE.

Il n'y avait pas vingt minutes que tu étais parti. On a arrêté un espion portant des lettres...

TEULIER.

Et on l'a interrogé, cet espion ?

L'AUBERGISTE.

Oh ! lui, il ne voulait pas convenir... il disait qu'il ne savait pas ce qu'on voulait dire... Hein ! fallait-il qu'il s'entendît bien avec eux, ce gredin !

TEULIER.

C'est bon, laisse-moi.

L'AUBERGISTE.

Tu ne veux plus rien ?

TEULIER.

Non.

L'AUBERGISTE.

Tu ne manges pas. Est-ce qu'il n'est pas bon ?

Il montre le plat.

TEULIER.

Si. Tout à l'heure. Je suis fatigué.

L'aubergiste sort.

SCÈNE II

TEULIER seul. — Il ne parle pas, pendant quelque temps. Il se balance sur sa chaise, en regardant dans le vide. Puis il se lève, se promène machinalement, avec des yeux préoccupés, quelques gestes et des mots entrecoupés qui n'ont pas de sens. Il s'arrête et se passe la main sur le front.

TEULIER.

J'ai la tête vide. Je me suis trop fatigué aujourd'hui. Il s'assied. C'est curieux, je n'ai plus faim. Il faut manger pourtant. Il approche son assiette, mais ne mange pas. C'est un bonheur qu'il soit arrêté. La canaille! voilà donc pourquoi il désirait cette expédition contre les émigrés. Il se sentait filé ; il cherchait à s'échapper, après avoir pris note de notre plan de défense. Et alors, il lui eût été facile... Il laisse tomber sa pensée. Verrat, c'est Verrat qui... Reprenant machinalement. Il lui eût été facile... — « Une balle intelligente peut arranger les choses... » — Irrité. Ah! ça, qu'est-ce que j'ai donc? Je ne suis plus capable de finir une phrase! — Il repousse son assiette et se lève. Une correspondance avec le roi de Prusse! et depuis des mois! Je venais de partir, dit Rieffel. — Il défendait Brunswick encore ce matin, il admirait la tactique prussienne... — Mais ce frère, ce frère acharné à le perdre, toutes ces machinations parties du camp des émigrés... Tonnerre! Il souffle, il s'assied de nouveau. Voyons, du calme, Teulier. Tu perds la tête. Raisonne un peu. Ce que t'a dit d'Oyron n'était peut-être qu'une ruse de plus. Toute la question, c'est de savoir s'il a imaginé ce conte pour détourner tes soupçons. S'il y a, comme dit l'autre, des pièces évidentes, des lettres écrites par lui, toute une correspondance saisie... Il se lève et va brusquement à la porte. Appelant. Rieffel! — Plus fort. Rieffel!

L'aubergiste accourt.

L'AUBERGISTE.

Eh bien, eh bien, tu vas réveiller toute la maison. Que veux-tu, citoyen ?

TEULIER, repoussant le plat.

Emporte ça. C'est cru, c'est répugnant ; cela sent le suif !

L'AUBERGISTE.

Par exemple ! Le citoyen Chapelas a dit que, de sa vie...

TEULIER.

Assez ! Ne réplique pas. — Attends : tu étais là, quand on l'a arrêté ?

L'AUBERGISTE.

Le traitre ? — Sur cette porte. C'était effrayant. Ils étaient tous comme des enragés...

TEULIER.

Sais-tu si les lettres qu'on a trouvées étaient de la main du...

L'AUBERGISTE.

Du gredin ? Ah ! dame, je ne sais pas. Ils se sont enfermés pour le conseil. Des lettres de lui, ou des lettres à lui, je ne peux pas dire ; mais c'est la même chose. En tout cas, il y avait des lettres.

TEULIER.

Va. L'hôtelier sort. — Seul. Il serait absurde, s'il avait écrit des lettres aux Prussiens, qu'on ait pu les trouver sur l'espion qui portait leur réponse. — Mais alors, s'il n'a été condamné que sur des lettres écrites par eux... Ah ! bon Dieu ! qu'ont-ils fait !

Il va à la fenêtre et l'ouvre. L'aubergiste rentre un instant pour desservir la table.

L'AUBERGISTE.

Mais, citoyen, tu fais entrer la neige. Tu vas nous geler tous.

TEULIER, violemment.

Je t'ai dit de me laisser. L'aubergiste s'en va, en levant les bras. — Seul, assis de nouveau. J'avais bien besoin de revenir, ce soir ! Sans ce maudit contretemps, je serais à Mombach, je passerais la nuit au camp, et demain... C'est un gredin, après tout. Que nous en soyons débarrassés, et qu'on n'en parle plus ! — A lui-même. Lâche ! — Mais que puis-je faire ?... Je n'ai pas le choix. Je dois demander, m'informer, me rendre compte par moi-même... Oui, c'est cela. Il faut aller chez Quesnel. — Il ne bouge pas. Aller tout de suite. — Il reste assis. Eh bien ? — Il ricane de lui-même. J'ai les jambes molles et courbaturées. J'ai... j'ai peur. Je serai bien avancé après, si je vois... Ah ! je connais Verrat : que n'a-t-il pas osé ? Il se lève, boit une gorgée à la carafe. Marche ! Si j'hésite tant, c'est que je sais déjà. J'irai jusqu'au bout.

Il fait quelques pas vers la porte de Quesnel.

SCÈNE III

QUESNEL, TEULIER

QUESNEL, à demi déshabillé, entr'ouvre sa porte.

Quel est le bougre qui fait ce vacarme ? — C'est toi, Teulier ? Que le diable t'emporte ! Il y a une demi-heure que tu grondes tout seul. A qui en as-tu ?

TEULIER.

Tu dormais, Quesnel ?

QUESNEL.

Dormir, est-ce que je sais ce que c'est ? Depuis ce matin, elle n'a pas cessé de me travailler le corps.

TEULIER.

De quoi parles-tu ?

QUESNEL.

De ma diablesse, parbleu. Ma goutte. Impossible de fermer l'œil. — Avec angoisse. Et ce n'est pas tout, Teulier, je le sens venir.

TEULIER.

Qui ?

QUESNEL.

L'accès. Mes coliques néphrétiques. Elles se préparent depuis quelques jours... Ah ! pourriture de chair !

TEULIER.

Prends-tu quelque chose ?

QUESNEL.

Il n'y a qu'une chose qu'il me faudrait, c'est le repos, les eaux. Faute de cela, le médecin me l'a dit, je serai enlevé, d'un jour à l'autre. Qu'y faire ? Il ne s'agit pas de nous. Il s'agit de la pauvre patrie qui est bien malade aussi, et que nous sauverons, n'est-ce pas, Teulier ? — Nous, nous y resterons tous.

TEULIER.

Ne te décourage pas si vite.

QUESNEL.

Je ne me décourage pas. Je sais que Custine ne pense plus à nous. Ce matin, je ne voulais pas leur dire. Mais le général Moustache se garderait bien d'user sa gloire à tâcher de nous débloquer. Il nous laissera pourrir ici. Nous y passerons tous, l'un après l'autre. — Ah ! tant mieux, tant mieux, va ; je voudrais que ça fût demain.

TEULIER.

Tu souffres, citoyen ?

QUESNEL.

Oui... Ah ! la guenille, comme elle se joue de moi ! — Allons, sacrebleu, laissons cela ! Quand on fait attention à elle, elle s'en donne à cœur joie. — Parlons d'autre chose.

TEULIER.

C'est ce que je voulais, justement.

QUESNEL.

Tu avais quelque chose à me dire ? Tu n'es donc pas fatigué ? Tu peux dormir, toi.

TEULIER.

Non, je ne pourrais pas plus que toi, cette nuit.

QUESNEL.

Es-tu souffrant aussi ? Tu as la figure couverte de sueur. On gèle pourtant ici. Bougre ! ferme donc la fenêtre... Tu es malade ?

TEULIER.

C'est moralement que je suis malade.

QUESNEL.

Pas la peine d'en parler alors ! Il n'y a de souffrances que celles du corps.

TEULIER.

Tu es aigri : tu ne penses pas ce que tu dis.

QUESNEL.

Mal à l'âme ! On ne peut beaucoup souffrir de ce qui n'existe pas.

TEULIER.

Respecte ta raison. Tous les jours, tu exposes ton corps à la mitraille pour défendre la sainte Liberté contre l'atteinte des tyrans.

QUESNEL, radouci.

Ne m'écoute pas. C'est encore un accès. — Parle, camarade. Qu'est-ce qui te tourmente ?

TEULIER.

Cela m'est dur à te dire. — Voilà : vous avez condamné d'Oyron à mort.

QUESNEL.

Faute de mieux. Il méritait davantage. Enfin, ce sera assez pour lui.

TEULIER.

Vous vous êtes bien pressés.

QUESNEL.

Il fallait se hâter. La ville savait tout. On devait rassurer l'opinion par un coup de foudre.

TEULIER.

Qu'a-t-il dit pendant le procès ?

QUESNEL.

Tu ne l'aurais pas reconnu : il était bien changé. Les premières minutes, il avait encore son air d'arrogance. Puis, tout de suite, abattu comme d'un coup de massue, tout rouge, cramoisi, les yeux lui sortant de la tête, il haletait ; il avait l'air d'un loup forcé et pantelant.

TEULIER.

A-t-il avoué ?

QUESNEL.

Jamais. Seulement, au commencement, il niait de façon furieuse. Peu à peu, sa voix s'est enrouée, et il se contentait à la fin de secouer la tête avec haine. Il sentait bien qu'il était perdu, qu'il n'y avait plus rien à faire.

TEULIER.

Et avec l'autre, l'espion, — l'a-t-on confronté ?

QUESNEL.

Naturellement. Mais il a feint de ne pas le connaître. Je ne vois pas d'ailleurs comment il aurait pu agir autrement.

TEULIER, se promenant de long en large, à grandes enjambées.

J'aurais voulu être là.

QUESNEL.

Ce n'était une fête pour aucun de nous. Rien de pénible comme cet écroulement.

TEULIER.

Crois-tu que j'aie dit cela, parce que j'aurais voulu me rassasier de l'humiliation de mon ennemi ?

QUESNEL.

Je pensais.

TEULIER, irrité.

Merci... J'ai plaisir à casser l'orgueil de ceux que je hais ; mais je ne recours pas à la justice pour cela.

QUESNEL.

Tu es bien agité, ce soir.

TEULIER, venant à Quesnel, et lui prenant les mains.

Quesnel, vous êtes sûrs, dis-moi, vous êtes bien sûrs ?

QUESNEL, ne comprenant pas.

Quoi ?

TEULIER.

De son crime ?

QUESNEL.

Quoi ? il te reste un doute ? Ne sais-tu pas sur quelles preuves écrasantes il a été condamné ?

TEULIER.

Plusieurs lettres, ou une seule ?

QUESNEL.

Une seule, mais qui en vaut dix, par la mention qu'elle fait de toute une correspondance antérieure.

TEULIER.

Une seule lettre ! Il faut y regarder à deux fois avant de condamner un homme, sur un bout de papier.

QUESNEL, irrité.

C'est bon, Teulier, c'est bon. Je sais lire.

TEULIER.

Ne te fâche pas, citoyen.

QUESNEL.

Tu es diantrement injurieux. Croîs-tu que nous jugions de la vie d'un homme, à l'étourdie? D'où te vient cette défiance?

TEULIER.

Qui nous dit que ce n'est pas un système de nos ennemis, pour ébranler la confiance parmi nous, et pour nous détruire les uns après les autres? Si nous acceptons de tels témoignages contre nous-mêmes, ne pouvons-nous tous craindre, à tout moment?

QUESNEL.

Je n'attends rien de bon des hommes : je les connais, les pires férocités ne peuvent me surprendre. Mais rien n'autorise cette pensée. D'Oyron est moins à craindre pour eux, que toi ou que Verrat. Pourquoi se seraient-ils attaqués à lui plutôt qu'à vous?

TEULIER.

La tâche était plus aisée; et ils le haïssent plus.

QUESNEL.

C'est un des leurs.

TEULIER.

Depuis des semaines, ils s'acharnent à sa perte.

QUESNEL.

Qu'en sais-tu?

TEULIER.

Il l'a dit, ce matin.

QUESNEL.

Qui? d'Oyron? qu'a-t-il dit?

TEULIER.

Il se plaignait avec fureur des ruses scélérates, ourdies par les émigrés, afin de le compromettre, des dénonciations, des lettres anonymes.

QUESNEL.

Il t'a dit cela, à toi ?

TEULIER.

Verrat était présent, et Chapelas.

QUESNEL.

Ils ne m'en ont rien dit.

TEULIER.

Je m'en doute bien.

QUESNEL.

Pourquoi ? — Teulier, tu soupçonnes quelqu'un. Prends garde, Teulier, je ne te demande rien. Prends garde, tu es tout près de commettre un crime.

TEULIER.

D'en empêcher un.

QUESNEL.

Attends. Ne parle pas. Sors dans la rue ; va prendre l'air ; ton imagination est surchauffée. Nous avons eu tort d'engager cette discussion si tard, après les fatigues de ta journée, deux nuits sans dormir. Couche-toi. Nous recauserons de cela plus tard. Une fois que tu auras ouvert la bouche, je ne pourrai plus rien arrêter ; il faudra que je t'écoute jusqu'au bout, et que je te juge toi-même.

TEULIER, se levant.

C'est bon. En me rappelant ce que je risque, tu me rends la force de l'oser. Me voici prêt.

QUESNEL.

Teulier...

TEULIER.

Silence, citoyen représentant. Ton devoir est de m'entendre. Juge-moi, ou je te juge.

QUESNEL.

Parle.

TEULIER.

La lettre d'abord... Quesnel veut se lever. Ne bouge pas. Je vais la prendre.

QUESNEL.

Sur la table, sous le globe de verre. Teulier sort. — Seul, un instant. Ainsi... Ainsi..? — Impossible ! Cela n'est pas. Il ne faut pas que cela soit... — Teulier revient avec la lettre. Regarde, Teulier ; cette lettre est précisément d'accord avec ce que tu nous as dit toi-même, dans le conseil : ton expédition manquée par la faute de d'Oyron, sa feinte d'attaque sur le Bretzenheim, la fuite de sa colonne...

TEULIER.

Calomnies pour le perdre !

QUESNEL.

Tu l'accusais, ce matin. Tu as été jusqu'à dire que s'il s'était entendu avec les Prussiens, il n'eût pas agi autrement.

TEULIER.

Eh ! tu sais bien comme je suis violent. Quand la passion m'emporte, je fonds tête baissée, je ne pense qu'à broyer l'adversaire. J'en voulais à d'Oyron ; il n'a pas l'enthousiasme sacré et le souffle qu'il faut pour enlever nos bataillons ; il me désobéit, il me pousse à bout par son insolence d'aristocrate. Mais rien dans ce qu'il fit hier ne peut être suspecté. Il prit le Bretzenheim et passa la garnison au fil de l'épée. Il n'opéra pas, c'est vrai, sa jonction avec moi. Mais mon plan était imprudent, et peut-être sa diversion a-t-elle sauvé l'armée. Au point de vue de la stricte discipline, il est coupable de n'avoir pas obéi ; mais qui oserait l'accuser sérieusement d'avoir su changer à propos des dispositions erronées? Ma surprise a échoué : la faute en est à moi. Il n'y a qu'un ennemi, et un ennemi très au courant de nos dissensions, pour tâcher de le perdre, sous un semblable prétexte, qui satisfait nos rancunes.

QUESNEL, après être resté quelque temps à réfléchir d'un air sombre, en se grattant la tête, se lève.

L'espion !

Teulier va à la porte, l'ouvre et appelle :

TEULIER.

Decaen !

UN SOLDAT.

Mon commandant ?

TEULIER.

Amène-nous le Prussien. Le soldat sort. — Quesnel marche péniblement et avec agitation. Tu ne devrais pas marcher, Quesnel ; tu vas te faire du mal.

QUESNEL, furieux.

Au diable ! fous-moi la paix !

Un silence. — Ils ne se regardent pas, préoccupés, absorbés.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, deux soldats amènent l'ESPION.

TEULIER, aux soldats.

C'est bon. Sortez. Gardez la porte.

LE PAYSAN, s'avançant vers les deux hommes, avec une expression de joie craintive.

Merci, merci...

QUESNEL, surpris.

A qui en as-tu, animal ? Le paysan remue les lèvres, balbutie, en regardant sournoisement les deux officiers, de ses yeux clignotants, recule de quelques pas, et se tait. Tu es Jacob Gabel du village de Weisenau ?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur le général.

QUESNEL.

Appelle-moi citoyen. — Tu as été envoyé par l'état-major de Prusse pour porter des lettres secrètes ?

LE PAYSAN.

Oui, citoyen, j'ai tout avoué, j'ai tout avoué.

QUESNEL.

Qui t'a chargé d'une lettre pour le citoyen commandant d'Oyron ?

LE PAYSAN.

J'ai tout dit, je vous jure ; je ne sais rien de plus, rien de plus que ce que j'ai dit à M. le commandant.

QUESNEL.

Quoi ?

TEULIER.

Quel commandant ?

LE PAYSAN, méfiant.

Est-ce que... ?

QUESNEL.

Eh bien ?

LE PAYSAN.

Est-ce qu'il ne vous a... rien...

QUESNEL.

Vas-tu parler ?

Le paysan, après les avoir bien regardés, de ses yeux peureux et rusés, prend une expression fausse et fermée.

LE PAYSAN.

Mais rien ; je n'ai rien à dire.

Teulier observe attentivement l'espion qui baisse les yeux.

QUESNEL.

C'est le major de Zastrow lui-même, qui t'a remis la lettre pour d'Oyron ?

LE PAYSAN.

Oui, citoyen.

TEULIER.

Est-ce que d'Oyron écrivait là-bas ?

LE PAYSAN.

Oui, citoyen.

TEULIER.

Tu es bien sûr ?

LE PAYSAN.

Sûr.

TEULIER.

Comment le sais-tu ?

Le paysan se tait.

QUESNEL.

Est-ce que tu as porté des lettres de lui ?

LE PAYSAN.

Oui, citoyen ; — c'est-à-dire non ; ce n'est pas moi : c'est Güllich, Gottfried Güllich d'Obermoschel.

QUESNEL.

Il a porté beaucoup de lettres de lui ?

LE PAYSAN.

Des masses.

TEULIER.

Tu le jures ?

LE PAYSAN.

Oh ! citoyen, sur le bon Dieu !

Il fait un signe de croix.

TEULIER.

Il ment.

QUESNEL.

Va-t'en !

LE PAYSAN, tremblant d'émotion.

Alors je peux m'en aller?

QUESNEL.

Oui, puisque je te le dis.

LE PAYSAN.

Je peux m'en retourner vraiment? Oh! citoyens! Oh! citoyens!...

QUESNEL.

Qu'est-ce que cela signifie? T'en retourner? Où cela?

LE PAYSAN.

Mais chez moi, à Weisenau, comme vous m'avez promis.

QUESNEL.

Tu divagues. A la prison, drôle! Tu ne sortiras de là que pour la guillotine.

LE PAYSAN, saisi.

Ça n'est pas vrai!

QUESNEL, haussant les épaules.

Tu verras bien.

LE PAYSAN.

Citoyen!... Mais tu m'as fait grâce!

QUESNEL.

Moi?

LE PAYSAN.

Vous m'avez promis!

QUESNEL.

Je t'ai promis?

LE PAYSAN.

Pas toi; — le commandant.

TEULIER.

Quel commandant?

LE PAYSAN.

Le commandant Verrat.

TEULIER.

Le commandant Verrat t'a promis quelque chose ? Il a causé avec toi ? Quand t'a-t-il vu ? Que t'a-t-il dit ?

LE PAYSAN, éperdu.

Il ne vous a rien dit ? Vous ne m'avez pas fait grâce ? — Ah ! le brigand ! il m'a trompé !... Pitié, citoyens ! Sauvez-moi ! Je dirai tout.

QUESNEL.

Parlé.

LE PAYSAN.

Est-ce que vous me sauverez au moins, vous autres, si je dis la vérité ?

QUESNEL.

Non. La Convention n'arrache point la vérité par un mensonge. Tu mourras.

LE PAYSAN, haineux.

Eh ! que m'importe alors que vous vous tuiez les uns les autres !

TEULIER.

Donc d'Oyron n'est pas coupable?

LE PAYSAN.

Il est coupable, et toi aussi, et vous tous, vous êtes coupables.

QUESNEL.

Nous n'en tirerons rien.

Le paysan s'achemine vers la porte, ramassé sur lui-même, les jambes flageolantes. — Brusquement, il se retourne, et revient furieusement.

LE PAYSAN.

Non, il faut d'abord qu'il me le paie !

QUESNEL.

Qui ?

LE PAYSAN.

Taisez-vous, je vas tout raconter. Je voudrais que vous fussiez tous crevés, — mais lui d'abord, la carne !... Ecoutez. J'ai dit que je voulais révéler quelque chose.

QUESNEL.

Quand cela ?

LE PAYSAN.

Tout à l'heure, dans l'après-midi... j'ai dit que je voulais parler. — Le commandant est venu. Nous étions seuls. Alors je lui ai raconté tout.

TEULIER.

Quoi ?

LE PAYSAN.

Tout. Tout ce qui est vrai. Que la lettre n'est pas vraie. Que c'était pour perdre le commandant d'Oyron. Que c'est le frère, le comte d'Oyron, qui me l'a donnée, pour se venger de lui ; qu'il disait qu'il ne serait content que quand il l'aurait fait pendre par les sans-culottes. Que je devais m'arranger pour laisser saisir le papier. — Tout, j'ai tout raconté.

Teulier et Quesnel se regardent épouvantés.

QUESNEL, d'une voix étranglée.

C'est faux.

LE PAYSAN.

Je lui ai fourni les preuves.

QUESNEL.

Quelles preuves ?

LE PAYSAN.

Les Prussiens ont écrit, il y a quelques jours, à un d'ici, Melchior Haupt, le professeur, pour le mettre au courant du tour qui se préparait et de ce qu'on attendait de lui. Je

devais lui remettre la lettre du major de Zastrow à d'Oyron, et Melchior te l'eût portée ensuite.

QUESNEL, de même.

Après ?

LE PAYSAN.

Après, c'est tout.

TEULIER.

Verrat ?

LE PAYSAN.

Il n'a rien dit ; il m'a écouté ; puis il s'est mis en colère ; il sacrait, en donnant des coups de pied au mur. Puis il m'a dit que je mentais, que si je continuais à mentir, on me couperait la tête. J'ai dit que je ne mentais pas ; mais il m'a mis son poing sous le nez, et il jurait, avec un bruit épouvantable. Alors j'ai demandé si, en ne mentant pas, je ne serais pas condamné : et il a dit que oui, qu'on me ferait grâce. Alors il est parti ; et moi, j'ai attendu tout le jour qu'on vînt me chercher. Et quand vous m'avez fait demander, j'ai cru que vous alliez me mettre en liberté. — Ah ! le gueux ! il m'a trompé !

Quesnel et Teulier se taisent, se regardent. Le paysan pleure, secoué de hoquets de rage.

QUESNEL.

Va-t'en !

Le paysan va vers la porte, l'ouvre, se retourne vers les officiers, et les injurie.

LE PAYSAN.

Buveurs de sang ! Sales Français ! Tueurs de rois !

Les soldats l'entraînent.

SCÈNE V

TEULIER, QUESNEL. — Teulier et Quesnel atterrés restent sans parler, sans oser se regarder. Teulier se lève enfin, et touche l'épaule de Quesnel.

TEULIER.

Allons !

QUESNEL.

Tonnerre ! Comment sortir de toutes ces saletés ? Que faire, Teulier ? Que faire ?

TEULIER.

Casser la condamnation. Il en est temps encore.

QUESNEL.

Temps encore ? Y as-tu seulement réfléchi !

TEULIER.

Il est deux heures. A six, l'exécution. Il y a donc quatre heures. Qu'as-tu besoin de plus ?

QUESNEL.

Ce serait quatre jours au lieu de quatre heures, que je ne serais pas plus avancé.

TEULIER.

Quoi ? il suffit d'un trait de plume !

QUESNEL.

Que je gracie d'Oyron ? Et que dira-t-on à Mayence ?

TEULIER.

Que t'importe ?

QUESNEL.

On dirait que j'ai des indulgences pour les traîtres, que je m'entends avec eux, que je prends mes arrangements en prévision de la défaite.

TEULIER.

Est-ce pour l'opinion que tu travailles ?

QUESNEL.

Je ne dois point l'ébranler, l'affaiblir en ce moment.

TEULIER.

Dis-leur qu'il est innocent.

QUESNEL.

Ils ne me croiront pas.

TEULIER.

Dis-le à l'état-major.

QUESNEL.

Il ne me croira pas davantage, et ceux qui me croiraient seraient suspects demain.

TEULIER.

Citoyen, je pense rêver. Crois-tu que d'Oyron est innocent?

QUESNEL.

Je le crains maintenant.

TEULIER.

Donc tu vas le sauver?

QUESNEL.

Je ne sais pas.

TEULIER.

Tu ne vas pas le sauver?

QUESNEL.

C'est peut-être impossible.

TEULIER.

Il te sera impossible de sauver l'innocent que tu as condamné?

QUESNEL.

Innocent? Il faudrait le prouver innocent aux autres.

TEULIER.

Prouve-le : tu en as les moyens.

QUESNEL.

Quels moyens? Je ne sais pas, après tout, s'il est innocent.

TEULIER.

Tu ne sais pas?

QUESNEL.

Le témoignage d'un espion. Il a commencé par mentir avec nous. Qui me dit qu'il n'a pas menti jusqu'au bout ?

TEULIER.

Tu n'as donc pas vu ses yeux, son émotion ? Tu n'as pas entendu son accent de sincérité désespérée ?

QUESNEL.

Eh ! que sais-je maintenant ?

TEULIER.

Il t'a indiqué ses preuves. Ce plan de la trahison. Ces lettres à Melchior Haupt. Fais perquisitionner chez lui.

QUESNEL.

Ou l'espion a menti, et l'on ne trouvera rien. Ou il a dit vrai, et les lettres auront été déjà brûlées ; — à moins que... Crois-tu que quelqu'un ne nous aura pas devancés ?

TEULIER.

Oui. Verrat ? Rappelle-le ! Réclame-lui les documents.

QUESNEL.

Il niera.

TEULIER.

Confronte-le avec l'espion.

QUESNEL.

Sauver ainsi d'Oyron, c'est condamner Verrat.

TEULIER.

Qui en doute ?

QUESNEL.

Tu voudrais publiquement que la dégoûtante accusation fût jetée à la face de cet homme terrible ?

TEULIER.

Saint-Just ferait dresser l'échafaud, cette nuit, sur les remparts, devant les deux armées, et l'y ferait monter.

QUESNEL.

Je le ferais, en temps de paix ; mais ici, je ne puis décimer mes propres forces. D'Oyron gracié reste suspect. Verrat condamné, le doute règne partout. Et enfin, je ne puis me passer de Verrat. J'ai besoin de lui. — Ecoute! Tu entends le canon?... C'est lui qui se bat en ce moment... Verrat condamné, il me manque la moitié de l'armée. Qui sait comme lui entraîner les hommes? Ils ont pris Kostheim, ce soir. Par cette nuit glaciale, ils ont passé le Mein. Ils aiment ce diable poilu, qui leur fait casser la tête, et qui les mène au feu sous une bordée d'injures. Ils l'aiment pour cela. Il est maître de sa légion. Si on l'arrêtait, il y aurait une révolte. Ils ne me pardonneraient jamais.

TEULIER.

Gagne du temps, retarde l'exécution. Prétends qu'il te faut encore prolonger l'enquête. Préviens la Convention.

QUESNEL.

Impossible! Le peuple, l'armée ont été affolés par la nouvelle. L'opinion est énervée et accuserait l'état-major. Quant à la Convention, il n'y faut pas compter. Verrat nous a été envoyé par les Jacobins. Il est ami de Fouquier, de Hébert; le *Journal de la Montagne*, tous les aboyeurs du club sont pour lui.

TEULIER.

Silence à ces raisons indignes! Quand on voit où est la justice, on l'impose aux partis. Tu risques ta tête à tout instant pour la patrie. Ne peux-tu l'exposer pour la justice?

QUESNEL.

J'aime mieux ma patrie que la justice.

TEULIER.

Sépares-tu l'une de l'autre? Ah! ça, pourquoi crois-tu que nous nous faisons casser la tête ici? Est-ce pour l'ambition de quelques Jacobins? C'est pour la justice, Quesnel, que la nation s'est levée en armes. Le jour où elle la vio-

lerait, elle ne serait rien de plus qu'un des repaires de tyrans où nous portons la hache. Elle s'effacerait du monde... La France oppressive, et bourreau à son tour ! J'aimerais mieux la briser de mes mains, comme ceci !

Il brise sur le carreau une assiette, qu'il a prise sur la table en parlant.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS. — UN SOLDAT entre, hors d'haleine.

LE SOLDAT.

Citoyens !

QUESNEL.

Un courrier.

LE SOLDAT.

C'est fait ! nous les avons !

QUESNEL.

Les îles sont prises ?

LE SOLDAT.

Vainqueurs ! Les sans-culottes ont repoussé les bien-vêtus. Nous les avons frottés et envoyés souper dans le Mein, la tête en bas, avec les carpes. Ah ! citoyens, ç'a été beau ! — Tu permets ? la langue me colle... Il boit au flacon et dans le verre de Teulier. Toute la nuit, j'ai mangé des cartouches. — L'île Kopf est à nous ! Tonnerre, quelle bataille !... Vous n'avez jamais vu ça, mes petits... Le commandant Verrat... ah ! le bougre ! c'est un lion ! on ne lui voit plus que les yeux ; il est tout noir de poudre... Imagine, citoyen, ce que ce sacré bon gas a inventé pour nous faire passer. Pour détourner l'ennemi, tandis que nous allions sur nos radeaux, ce diable-là croisait dans le canal, entre la rive et l'île, sur un bateau avec trente hommes et deux pièces de canon, afin d'attirer sur lui l'attention des Prussiens. Une heure, il est resté ; il attirait tous

les boulets sur lui avec ses grands bras : c'était à faire trembler ! Pendant ce temps, nous passions. Il n'a voulu revenir que quand le bateau coulait... Et le combat après, corps à corps, comme des bêtes ! Verrat a scié la gorge au commandant ennemi... Si las que nous étions, fatigués à crever, nous l'avons pourtant porté sur nos épaules, comme un Romain, tout autour de l'île que nous venions de conquérir. — Il m'a dit de venir pour te raconter cela. Ça me coûtait de partir ; mais quand ce bougre parle, il n'y a qu'à obéir. — Ils font un bruit là-bas ! Ils l'acclament général !

QUESNEL.

C'est bien. Va prendre quelque chose à la cuisine, et retourne.

Le soldat sort.

SCÈNE VII

TEULIER, QUESNEL

QUESNEL.

Tu vois bien, Teulier. Je ne puis frapper ce brigand.

TEULIER.

Eût-il quarante victoires, il doit compte de son crime.

QUESNEL.

Plus tard. Laisse-moi faire. Après le siège, si nous sommes encore de ce monde.

TEULIER.

Le sang innocent aura coulé par nous. — Jamais !

QUESNEL.

Teulier, souviens-toi que toi-même m'avertis que d'Oyron nous trahirait un jour.

TEULIER.

J'ai dit qu'il fallait prendre garde, et je le dis encore. Mais il est innocent aujourd'hui.

QUESNEL.

Tu n'en sais rien, Teulier. Et dis-toi que ce n'est pas pour l'affaire d'aujourd'hui, mais pour les dangers à venir que nous nous débarrassons de lui.

TEULIER.

Sophisme indigne de la nation ! Toutes les férocités, s'il le faut ; mais pas un mensonge !

QUESNEL.

Je ne puis frapper Verrat. Il y aurait une insurrection.

TEULIER.

Donne-moi tes pouvoirs, et je me charge de l'arrêter à la tête de son armée.

QUESNEL.

Tiens-toi tranquille, Teulier, il n'y a rien à faire.

TEULIER.

Quoi, tu n'agiras point ? Tu garderas la marque du soufflet sur ta joue, ta part du crime ?...

QUESNEL.

Verrat n'est pas coupable.

TEULIER.

Tu n'oserais le jurer.

QUESNEL.

Eh bien, s'il y a un crime, qu'il retombe sur moi !

TEULIER.

Tu as les reins solides ; mais moi, je ne puis pas. Que dirait ma conscience ? Quelles tortures, jour et nuit, si je pouvais me taire !

QUESNEL.

Eh ! que m'importe ta conscience ? Il s'agit de sauver la

patrie, et tu penses à toi-même, à tes insomnies, à tes souffrances morales, à je ne sais quelles inquiétudes ! Tu souffres, tu souffres, dis-tu ? Et moi, est-ce que je ne souffre pas ? Souffre en silence, malheureux, mais épargne la patrie ! Ne lui avons-nous pas fait le sacrifice de tout ? Nos biens, nos santés, nos vies, nos affections, n'avons-nous pas tout jeté dans le gouffre, comme Décius ? Si la patrie l'exige, jettes-y ta conscience, et jette-toi toi-même !

TEULIER, entêté.

Rappelle Verrat.

QUESNEL, irrité.

Assez ! J'ai dit non. Obéis.

TEULIER.

Je ne dois obéissance qu'au conseil, non à toi. Tu vas le réunir.

QUESNEL.

Que veux-tu faire ?

TEULIER.

Fais réveiller les officiers ; mande ceux qui sont aux murailles ; rappelle Verrat ; convoque le conseil.

QUESNEL.

Tu te perds, et tu nous perds. Réfléchis, réfléchis !...

TEULIER.

Ma résolution est prise. Si toi, tu n'oses pas, moi, je parlerai.

QUESNEL.

Prends garde, tu vas être criminel à ton tour. Tu veux faire ton devoir. Ton premier devoir est de vaincre, de nous aider à vaincre. Si tout à l'heure Verrat te disait que tu es un traître, c'est Verrat qui aurait raison.

TEULIER.

Condamne-moi donc si tu l'oses !

QUESNEL.

Au nom de notre amitié, Teulier !

TEULIER.

Je n'en veux plus.

QUESNEL, menaçant.

Ne me pousse pas à bout ! Je te combattrai, Teulier, car tu vas faire le mal.

TEULIER, obstiné.

Rappelle Verrat.

QUESNEL.

Malheureux, tu vas jeter ici la haine, le soupçon, la guerre civile !

TEULIER, avec une violence concentrée.

Que la justice se fasse, et que le ciel croule !

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Même salle. — Le matin, au petit jour. — Conseil des officiers, comme au premier acte, sauf d'Oyron et Verrat ; mais les officiers ne sont pas groupés autour de la table. Quelques-uns seulement : Quesnel, Vidalot, Chapelas sont assis. Les autres restent debout, près de la cheminée, avec leurs manteaux sur les épaules, ou se promènent, vont et viennent vers la fenêtre. On sent continuellement chez eux la préoccupation de ce qui se passe au dehors, de la bataille qui continue.

QUESNEL.

Citoyens, c'est à regret, et sur les instances de l'un des vôtres, que je vous réunis à cette heure matinale, pour décider d'une affaire urgente,

LES OFFICIERS.

Des nouvelles, Quesnel ? — Un courrier de Custine ? — Un message de la Convention ? — Verrat a pris les îles. — Je sais, je sais, ç'a été magnifique. — Il est mort du monde, cette nuit.

QUESNEL.

Il s'agit du condamné.

CHAPELAS.

Quoi ! c'est pour cette canaille que tu me fais venir en hâte de Kastel ?

VIDALOT.

Le fait est, citoyen, que nous avons assez de fatigues pour qu'on ne nous empêche pas de dormir, quand par hasard nous le pouvons.

BUQUET.

Sacrebleu ! c'était pour cela ! pour cela ! On ne dérange pas les gens ainsi. J'étais nécessaire là-bas.

QUESNEL.

Il est cinq heures et demie. On le guillotine, dans une demi-heure. Il y avait urgence.

CHAPELAS.

Pourquoi ? C'est jugé, signé ; toutes les formalités sont remplies. Est-il nécessaire que nous assistions à sa crevaison ?

VIDALOT, sans écouter.

Hein ! ce Verrat ! qu'en dis-tu ?

BUQUET, de même.

Prodigieux. Il a sauvé Mayence.

VIDALOT.

Les Prussiens doivent réfléchir, à cette heure. Encore une ou deux frottées de ce genre, et nous les verrons penauds rentrer dans leurs repaires.

BUQUET.

Le petit Jean-Amable n'a pas eu de chance.

VIDALOT.

Oui, le pauvre gosse ! la tête emportée par un boulet, dès le début de l'affaire...

QUESNEL, faisant signe de se taire.

Il s'est produit des faits nouveaux depuis hier.

CHAPELAS.

Il a fait des aveux ?

QUESNEL.

Un membre du conseil prétend qu'il est innocent.

LES OFFICIERS.

Innocent ! — Allons donc ! — Qui dit cela ?

QUESNEL.

Je lui laisse la responsabilité de son opinion.

TEULIER, se levant.

Citoyens...

CHAPELAS.

Ah ! Teulier... Naturellement !... Il a fallu qu'il trouve à se distinguer.

TEULIER.

Citoyens, vous savez si je suis l'ennemi de d'Oyron. Hier matin, je l'accusais. Mais envers un ennemi, on est tenu par des règles d'honneur aussi strictes qu'envers un ami. Que pouvais-je faire, si le hasard laissait tomber dans mes mains la preuve de son innocence ? Étouffer mes rancunes, et vous apporter le moyen de réparer une injustice.

Des exclamations ironiques soulignent les mots d' « innocence » et d' « injustice ». Les officiers haussent les épaules, écoutent avec une incrédulité indifférente. Quelques-uns tournent le dos à Teulier, et se mettent à causer entre eux.

VIDALOT.

Il faut qu'il dise toujours le contraire de tout le monde !

DEUX OFFICIERS, écoutant le canon.

Verrat recommence la bataille. Écoute. Cela vient de chez lui. — Non, c'est le vent qui a tourné.

CHAPELAS, à Quesnel, d'un air ennuyé.

Tu n'as donc pas mis le citoyen Teulier au courant de ce qui s'est passé ?

QUESNEL.

Je lui ai tout dit.

CHAPELAS.

Il connaît la lettre ?

QUESNEL.

Oui.

CHAPELAS.

Mais l'a-t-il vue ?

TEULIER.

Précisément, je l'ai vue.

CHAPELAS.

Et tu ne la trouves pas assez catégorique ?

TEULIER.

La lettre a été forgée par les ennemis pour le perdre.

LES OFFICIERS.

Ah ! bien, je m'y attendais ! — C'est ce qu'a dit le traître. — C'est trop facile à dire.

TEULIER.

Je puis le démontrer.

CHAPELAS, ironique.

Les Prussiens te l'ont dit ?

TEULIER.

J'ai interrogé l'espion.

VIDALOT.

Il a comparu devant nous tous.

TEULIER.

Il m'a avoué la vérité.

CHAPELAS.

Qu'en sais-tu ?

TEULIER.

Les preuves de l'innocence de d'Oyron sont aux mains d'un officier.

CHAPELAS, menaçant.

Tu serais bien embarrassé de dire qui.

TEULIER.

Je vais le dire.

CHAPELAS.

Bah ! — Et c'est ?

TEULIER.

C'est Verrat.

Stupeur. Explosion d'indignation.

CHAPELAS.

C'est abominable! Citoyen représentant, on nous insulte, et tu laisses faire!

QUESNEL.

C'est à vous d'écouter l'accusation. Vous déciderez ensuite.

BUQUET.

On n'a pas le droit d'outrager un des nôtres!

TEULIER.

D'Oyron aussi est un des nôtres.

BUQUET, CHAPELAS.

Un traître! un aristocrate!

TEULIER.

Nous sommes égaux devant la justice.

BUQUET.

Tu oses comparer le héros de Kostheim au misérable qui nous a livrés?

CHAPELAS.

C'est une infamie d'accuser un absent.

QUESNEL.

J'ai convoqué Verrat : il sera ici, dans un moment. Soyez tranquilles, nous le confronterons avec son accusateur. Mais il est bon que vous entendiez d'abord les raisons de celui-ci. Laissez parler le citoyen Teulier. Quels que soient mes sentiments personnels, mon devoir est de faire écouter les deux parties.

TEULIER.

Citoyens, je comprends votre premier mouvement d'incrédulité passionnée, et je ne songe pas à m'offenser de sa

violence. Moi-même, à votre place, j'aurais sans doute agi de même. Ayez un peu de patience. — Mais avant toute chose, voyant l'aube qui jaunit, je te demande, représentant, d'envoyer des ordres immédiats pour suspendre l'exécution, jusqu'à ce que les débats engagés devant vous soient tranchés par votre arrêt.

BUQUET.

Qu'est-ce que toutes ces simagrées? Dis-nous en deux mots ton affaire, et finissons-en. Nous avons autre chose à faire.

CHAPELAS.

L'arrêt a été rendu. Il n'y a pas lieu de surseoir.

UN OFFICIER.

C'est casser le premier jugement.

AUTRE OFFICIER, haussant les épaules avec ennui.

Impossible pourtant de rejeter cette demande.

QUESNEL écrit un mot qu'il donne à un sous-officier.

Ordre de suspendre.

Le sous-officier sort.

TEULIER, debout, toujours très calme.

D'Oyron est innocent.

Protestations bruyantes.

TEULIER.

Prenez garde! En vous refusant à m'entendre, vous seriez criminels.

LES OFFICIERS, hors d'eux.

Des preuves! Allons, donne-nous tes preuves, et laisse-nous nous battre! Tu n'entends donc pas le canon?

TEULIER.

La justice, d'abord.

BUQUET.

Te crois-tu plus infaillible que nous?

TEULIER.

Non ; mais j'ai ce principe à la fois scientifique et républicain, de ne rien admettre sans examen, et de ne croire que ce que ma raison me donne comme évident.

LES OFFICIERS.

Il nous ennuie ! Il fait trop l'important !

BUQUET.

Est-ce que la raison est le monopole des membres de l'Académie ?

VIDALOT.

Dis-toi bien, citoyen, que l'aristocratie de la cervelle est aussi haïssable que l'autre aristocratie. Nous avons assez des scientistes. Nous sommes tous égaux.

QUESNEL, à Buquet.

Allons, silence, là-bas ! — A Teulier Et toi, explique-toi.

TEULIER, continuant avec calme.

Si l'espion, sur le témoignage duquel vous avez condamné d'Oyron, vous affirmait maintenant que d'Oyron n'est pas coupable, que diriez-vous ? Que dirais-tu, Chapelas ?

CHAPELAS.

Je dirais qu'il veut sauver son complice.

TEULIER.

Mais s'il assure qu'il en a donné les preuves à Verrat, et qu'après les avoir reçues, celui-ci lui a commandé de se taire, lui promettant la vie pour prix de son silence ?

CHAPELAS.

S'il me disait cela en face ? — Je le tuerais comme un chien.

Les officiers approuvent Chapelas.

TEULIER.

Verrat eut dans l'après-midi un entretien secret avec l'espion.

CHAPELAS.

Dans son zèle pour la nation, il a voulu sans doute tirer du prisonnier tous les renseignements dont il avait besoin pour son attaque de cette nuit.

TEULIER.

Il se rendit ensuite chez Melchior Haupt, professeur en cette ville, où se trouvaient déposées des pièces établissant l'innocence de d'Oyron, et il y fit une perquisition secrète.

CHAPELAS.

Quel en fut le résultat ?

TEULIER.

Verrat partit pour son expédition, sans parler de ses recherches à personne.

CHAPELAS.

C'est qu'elles furent infructueuses.

TEULIER.

Ou trop fructueuses peut-être.

Protestations.

VIDALOT.

Que dit Melchior Haupt ?

TEULIER.

Je viens de chez lui. La maison était vide, Melchior avait disparu.

BUQUET.

Et voilà toutes tes preuves ! Et c'est pour cela que tu désorganises l'armée !... Mais tu es donc devenu fou ?

CHAPELAS.

Des témoins qui s'évanouissent, quand on a besoin d'eux !

TEULIER.

L'espion est là : appelez-le ; faites-le parler. Quand Verrat viendra, mettez-les en présence.

LES OFFICIERS.

C'est inutile. — C'est inconvenant. — Verrat n'est pas

un suspect ; on n'a pas le droit de mener cette enquête. — Est-ce ainsi que nous le paierons de ses services ? — — Nous n'avons pas besoin de voir ce drôle. Si Verrat le désire, on le fera venir. Mais en l'absence de Verrat, et sans son consentement, je m'y oppose.

TEULIER.

Si vous vous refusez à rien entendre, comment connaîtrez-vous jamais la vérité ?

CHAPELAS.

La lettre est là. Je ne veux rien savoir.

TEULIER.

Mais si la lettre est fausse ! — Tu as entendu, Chapelas, — (tu étais avec moi), — d'Oyron se plaindre lui-même des guet-apens où les ennemis tâchaient de l'attirer sans cesse.

CHAPELAS.

J'ai entendu cela, moi ?

TEULIER.

Hier matin.

CHAPELAS.

Tu rêves.

TEULIER.

Tu as la mémoire courte. — Mais soit, prenons la lettre. Ne voyez-vous pas qu'elle ment ? que seul un ennemi, non un ami de d'Oyron, pouvait l'écrire ?... Faites attention, je vous prie.

Il montre la lettre à Chapelas et à quelques autres, qui la regardent, d'un air ennuyé et indifférent. D'autres, Buquet, Vidalot, forment un petit groupe hostile, debout, à quelques pas.

BUQUET, à mi-voix à Vidalot.

Dis-moi, quel peut bien être son intérêt à décharger le traître sur le dos de Verrat ?

VIDALOT.

Je ne sais pas.

BUQUET.

A tout le moins, c'est étrange. Le meilleur gas que nous ayons, un jacobin comme il n'y en a pas deux, un Marius, un vrai général sans-culotte, — et s'en prendre justement à lui, au lendemain d'une victoire qui passe tout ce qu'on a jamais vu !

VIDALOT.

Il est jaloux.

UN OFFICIER.

Probable. C'est la seule explication.

AUTRE OFFICIER.

Ça n'est pas propre.

BUQUET.

On ne peut pourtant pas soupçonner son intégrité ?

VIDALOT.

Est-ce qu'on sait jamais ? L'intégrité s'achète comme le reste. Un peu plus cher, voilà toute la différence.

Acclamations au dehors.

QUESNEL.

Qu'est-ce que ce bruit ?

Un officier va à la fenêtre.

L'OFFICIER.

C'est Verrat qui arrive. On le porte en triomphe. Les soldats l'acclament.

TEULIER.

Citoyens, nous n'avons pas à nous laisser troubler par les clameurs. Que la délibération continue !

Le bruit augmente. D'autres officiers vont regarder à la fenêtre, ou se dirigent vers la porte qui s'ouvre.

SCÈNE II

VERRAT paraît, porté sur les épaules de deux jacobins, une couronne de feuillage sur la tête, noir, barbouillé, barbu, hirsute, couvert de poussière, avec un vêtement déchiré, troué partout, crasseux de boue et de

poudre. Des soldats sans-culottes l'entourent en criant et dansant, et portent leurs bonnets rouges sur leurs sabres ou leurs piques. Un enfant bondit devant, en poussant des cris aigus, et jette en l'air son bonnet. Un fifre joue le *Ça ira*. Par la porte, on aperçoit une grande foule qui ne peut entrer. Les jacobins qui le portent, font avec lui le tour de la salle, avec des gestes absurdes et emphatiques, et finissent par le déposer sur la table. Les officiers du conseil se sont levés, sauf Teulier qui s'assied. Quesnel soulève son chapeau en silence. Verrat salue avec son sabre nu.

LA FOULE, criant.

Honneur au sauveur de Mayence ! Verrat général ! Vive le général Verrat !

Verrat fait signe aux soldats de le déposer et de le laisser.

VERRAT.

C'est bon, assez gueulé ! Mettez-moi là, jean-foutres, et foutez le camp ! Nous avons à causer. La foule s'en va. Verrat descend de la table. Citoyens, salut et victoire ! J'ai tenu parole. Le Mein rouge a bien gagné son nom. — Que me voulez-vous ? Je viens de recevoir votre ordre au milieu de ma conquête. J'ai tout quitté pour vous témoigner mon respect. Parlez : je suis à vos ordres ; mais renvoyez-moi vite : j'ai à travailler là-bas. Je ne fais que commencer. Je tiens les ennemis à la gorge ; maintenant, je vas les saigner.

QUESNEL, froidement.

Nous regrettons, citoyen, de t'arracher à tes exploits : nous y sommes forcés. Ta gloire est attaquée ; il est de ton intérêt comme du nôtre de te laver sans attendre.

VERRAT.

Qui ? moi ? on m'accuse ? Tandis que je répands à grands flots mon sang pour la patrie, il y a quelqu'un qui travaille contre moi ? — Et de quoi m'accuse-t-on ! Et qui ? et qui ? Quel est le fils de cochon ?

QUESNEL.

On prétend que tu as les preuves de l'innocence de d'Oyron et que tu les as soustraites.

VERRAT.

Nom de Dieu ! je voudrais savoir quel est le foutre de

lâche, le vendu... Où est-il ? Où est-il ? que je lui crache à la gueule, que je lui barbouille le nez avec son ordure, que je le taille en miettes ! Où se cache-t-il ? Faites-le venir.

TEULIER.

Il est ici.

VERRAT.

Ah ! — Et c'est ?

TEULIER.

Moi.

VERRAT.

Toi ?... Tu te gausses de moi... Répète... Ce n'est pas possible ! — Ha ! Il feint un étourdissement. Citoyens, c'est trop fort pour moi, voyez-vous. Un ami en qui j'avais toute confiance, un frère, un bougre à côté de qui j'ai combattu vingt fois, — je lui ai sauvé la vie ! — Excusez-moi, ça me fait un coup trop fort. Cela va passer... Attendez... Il se relève, écumant. Ah ! salaud ! Ah ! jean-foutre ! — Mais non, il vaut mieux ne pas s'abaisser à répondre à de pareilles saletés !

TEULIER.

Verrat, il m'en coûte ; mais la justice le veut.

VERRAT.

Je te défends de me parler. J'aurai ta peau, c'est sûr. Mais je ne te répondrai pas. — Si tu ne crains pas de te salir le gosier, toi, citoyen représentant, parle-moi. Je suis prêt.

QUESNEL.

Verrat, Teulier t'accuse d'avoir reçu de l'espion la preuve manifeste que la lettre à d'Oyron était une machination des émigrés contre lui, et au lieu de nous l'apporter, d'avoir obligé cet homme à garder le silence. Qu'as-tu à répondre ?

VERRAT.

Je jure que j'ai sauvé la patrie.

QUESNEL.

Citoyen, nous rendons tous hommage à tes vertus mili-

taires ; mais puisqu'une imputation précise est dirigée contre toi, il importe que tu y répondes.

VERRAT.

Jamais ! Jamais je ne m'abaisserai à me disculper de cet infâme outrage. J'en laverai tout à l'heure la bave dans le sang de ce traître. Mais parler avec lui, discuter, non, ce n'est pas mon affaire. Je ne suis pas comme lui un cracheur de phrases, un hâbleur de salons, un conférencier d'aristocrates. Je ne parle point, j'agis. Que ceux qui m'accusent retroussent leurs manches et me suivent dans cette cour ! Voilà la réponse que je leur ferai.

Il brandit son sabre nu, et en frappe violemment la table.

TEULIER.

Je te suivrai, Verrat ; je jette volontiers ma vie dans la querelle. Mais avant la réparation que je te dois, tu en dois une à la justice. La justice est la première offensée, tu lui dois le respect. Rentre ce sabre factieux, et réponds à ses questions, comme le plus humble de ses sujets.

VERRAT, se mord les doigts avec fureur.

Entendez-vous le jésuite, comme le miel et le fiel lui suintent de la bouche ! Son amer a crevé. — Je ne lui répondrai pas. Que ceux qui doutent de moi, aillent interroger les rives des deux fleuves et leurs eaux grasses de morts ! Que dans le silence dédaigneux de ma bouche, mes blessures parlent pour moi, — Il ouvre en les déchirant, sa redingote et sa chemise. — ma poitrine rouge de mon sang et de celui de l'ennemi, (je ne les distingue plus),... ma peau fumée par la poudre, mes poils grillés par le feu, mes habits éventrés, déchiquetés par les sabres !... Je sais ce que je vaux, et je le dis comme je le sais. La modestie est une vertu d'imbéciles et de filles bossues... Citoyens, je vous somme de déclarer que j'ai bien mérité de la patrie !

Les officiers l'acclament.

TEULIER.

Cette façon de discuter est intolérable. Laisse donc le souvenir des services que tu rendis à la patrie. Nous tous,

Verrat, nous avons bien mérité d'elle. Tu as fait ton devoir : rien de plus, comme tous ceux qui sont ici. Pas un n'est avare de son sang ; des centaines de combattants obscurs te valent bien : tous tes soldats, tous les miens, tous ceux qui dorment en ce moment sous la terre allemande. Sois donc humble, et...

Il est interrompu par les protestations des officiers.

CHAPELAS.

L'envie l'étouffe !

BUQUET.

Représentant, ne laisse pas flétrir ceux qui honorent la patrie !

QUESNEL.

Silence à tous les deux ! — L'accusation ayant été portée publiquement devant nous, je dois la faire connaître à l'accusé. Je le laisse libre de répondre ou de se taire. Qu'il écoute seulement les charges principales ! — On affirme, Verrat, que tu as fait hier une perquisition secrète chez Melchior Haupt afin de retrouver les preuves de l'innocence de d'Oyron, que l'espion t'avait signalées. Est-ce vrai ? Qu'en as-tu fait ? As-tu quelque chose à répondre ?

Verrat, qui a écouté Quesnel en reniflant et soufflant, comme s'il avait peine à se contenir, tend violemment la tête vers Teulier, le regarde avec des yeux furieux, lui lâche une grosse injure, et tourne le dos à Quesnel.

CHAPELAS.

Quel intérêt aurait eu Verrat à perdre d'Oyron ?

TEULIER.

Sa haine contre lui.

LES OFFICIERS, tumultueusement.

Nous le haïssons tous.

VERRAT.

Je constate que ce n'est donc pas moi qui suis mis en cause : c'est l'honneur de tous les officiers qui sont ici.

TEULIER.

Non, Verrat, ne détourne pas la question : je n'accuse que toi, pour les raisons que voici.

VERRAT, se retournant brusquement contre lui.

Et moi, je t'accuse.

TEULIER.

Moi ?

VERRAT.

Oui, toi. Tu es payé par d'Oyron pour me perdre.

TEULIER.

Je ne te hais point.

VERRAT.

Tu prétends être mon ami, et tu veux me déshonorer !

TEULIER.

Je fais mon devoir.

VERRAT.

Ton devoir de chien enragé, de bête venimeuse, d'hilote des aristocrates !

TEULIER.

Ne répondras-tu pas aux faits dont je t'accuse ?

VERRAT.

Par le fer, pas autrement !

TEULIER.

Citoyens, puisqu'il est impossible de rien tirer de cet homme, puisque ma parole et la sienne sont également suspectes, je demande qu'on interroge devant vous l'espion. Il suffira à nous instruire.

CHAPELAS.

Nous perdons notre temps ici.

TEULIER.

J'insiste pour qu'il soit entendu.

VERRAT.

Oui, amenez la fripouille, que je la coupe en morceaux!

TEULIER.

Il est là, à côté.

QUESNEL.

Faites-le venir.

Un soldat sort. — Bruits de la ville au dehors. — Une horloge d'église sonne six heures. — Canon. — Murmures de la foule. Musique au loin. Pas cadencés.

OFFICIERS.

Six heures. — L'heure de l'exécution.

BUQUET, va voir à la fenêtre.

Ils attendent qu'on l'amène. La place est pleine de monde.

Le brigadier qui est sorti pour chercher l'espion, revient.

LE BRIGADIER.

Citoyen représentant...

QUESNEL.

Eh bien, ton prisonnier?

LE BRIGADIER, tranquillement.

Il est mort.

Étonnement général.

TEULIER.

Que dis-tu?

LE BRIGADIER, froidement, faisant le geste.

Etranglé.

QUESNEL.

Il s'est tué?

LE BRIGADIER.

Probable.

Teulier regarde Quesnel impassible, et Verrat qui ricane.

VERRAT.

Le bougre a eu peur. Il a bien fait.

BUQUET.

Beaux témoignages ! Un mort et un absent !

Les officiers haussent les épaules. — Teulier, un instant accablé, se relève.

TEULIER, opiniâtre.

N'importe !... Sa mort ne fait que confirmer mes doutes.

VERRAT, comprenant mal d'abord.

Quoi ? Quoi ? — Vociférant. Jean-foutre, je te tuerai ! Il se jette sur Teulier, le sabre levé. Les officiers les séparent. — Hors de lui. Citoyens, je suis victime d'une machination effroyable. Vous le voyez, mon accusateur, ce bandit, il montre Teulier, descend aux pires insultes, d'accord avec les traîtres et les espions prussiens. Comme ils tremblent devant moi, ils ne reculent devant aucun moyen pour me perdre. Ils ont acheté cette crapule, indigne du nom de Français. Je l'avais ménagé jusqu'à présent ; le souvenir de notre amitié passée me retenait malgré moi. Je l'aurais égorgé, mais en silence. Puisqu'il me pousse à bout, je parlerai. Je ne me défends plus, j'accuse. J'accuse Teulier d'être vendu aux Prussiens, d'être complice des royalistes, des feuillantistes, des rolandistes, et des aristocrates de toutes couleurs. J'en donnerai des preuves. Je me suis toujours défié de lui : son dédain pour les patriotes, ses jugements sans respect pour la Convention, son admiration éhontée pour des ennemis, tout en lui est suspect. — Et il sait l'allemand !... Je vous donnerai des preuves... Je vous mets en demeure de juger entre lui et moi. L'un de nous est un traître. Je ne sortirai point d'ici qu'il ne soit condamné.

TEULIER, très calme, très ferme, avec une ardeur intérieure.

Citoyens, ce débordement d'injures ne m'atteint point. Vous connaissez ma vie, elle s'étale au grand jour. Je suis pauvre, j'ai laissé tous les miens, mes fonctions, mon repos, et, ce qui m'était plus cher, mes travaux, pour offrir mes forces à ma patrie. Pas un jour, je ne les ai marchandées. Je ne désire aucun titre. J'ai été à onze batailles. Je

ne vous montrerai pas ma peau flétrie : ce sont des moyens de prostituées. J'ai déjà assez de honte et de dégoût d'avoir à rappeler mes services. Je hais les histrions. Il ne me plaît d'étaler ni mon corps, ni mon cœur. Nous sommes des hommes, nous ne devons parler qu'à la raison. La raison, la raison, la raison. Quand sa voix se fait entendre, nul ne peut lui résister. C'est à elle que j'obéis, et je lui sacrifie, s'il le faut, mes amitiés, mes inimitiés, ma vie. Vous l'entendrez aussi. Il faudra que vous l'entendiez. Si désireux que vous soyez de lui échapper, elle sera la plus forte, et elle fera justice. Ne m'accusez point d'orgueilleuse présomption ; je ne veux rien par moi-même : c'est la Vérité qui veut par moi. Toute âme qui voit une fois la vérité en face, et tâche de la nier, se suicide elle-même. Vous avez beau faire maintenant ; tous vos efforts pour vous fermer les yeux ne servent de rien ; vous avez *vu* ; vous *savez,* comme moi. Obéissez, comme moi. Obéissez, quoi qu'il en coûte, parce qu'il le faut.

Silence glacial.

QUESNEL.

Citoyens, voulez-vous que nous fassions éloigner un instant les deux parties, afin de délibérer ?

CHAPELAS, qui s'est entretenu à voix basse avec les officiers.

Inutile, citoyen représentant, nous sommes tous d'accord. Nous avons jugé hier en toute loyauté ; nous n'avons aucune raison de nous déjuger aujourd'hui. Au nom de mes collègues, je déclare qu'il n'y a pas lieu de modifier la sentence. Que la justice suive son cours. Et comme toutes les considérations sont ici réunies, l'intérêt de la patrie, comme l'humanité, pour que l'attente du condamné ne soit pas prolongée davantage, nous te prions de donner l'ordre d'aviser à l'exécution immédiate du traître. Un silence. — Quesnel, sans dire un mot, impassible, écrit un ordre qu'un brigadier prend et emporte aussitôt. — Un autre devoir nous reste. Un des nôtres a été accusé. Pressé de s'expliquer, l'accusateur s'est retranché derrière des suppositions injurieuses et gratuites, des on-dit malveillants, des allégations sans fondement.

Ainsi, il a compromis la défense, désorganisé la victoire, troublé l'armée dans une nuit de combat, risqué de tout perdre, pour des soupçons criminels que rien n'appuie. Il importe d'en faire justice, et d'empêcher à l'avenir...

VERRAT.

Ne t'inquiète pas, Chapelas. Je m'en charge, c'est mon affaire.

CHAPELAS.

Cela nous regarde tous. Tous, nous avons été atteints; nous devons frapper de tels actes qui détruisent la patrie. Ayant égard aux services rendus par le citoyen Teulier, nous écartons l'accusation de trahison portée contre lui par Verrat, et nous ne retenons que celle de s'être laissé entraîner à ces soupçons scélérats par des pensées de jalousie et de haine, indignes d'un soldat. A vous de décider, camarades : qu'en voulez-vous faire ?

LES OFFICIERS.

Au Comité de Salut Public !

CHAPELAS.

Tu entends, citoyen représentant. Défère-le donc au Grand Comité, dès qu'il te sera possible. Nous nous en remettons à lui de décider de son sort.

BUQUET ET VIDALOT, se levant, bouclant leurs ceinturons.

Bon, son affaire est claire. Il ne nous ennuiera plus.

VERRAT.

Citoyens, je ne vous remercie pas. Vous avez fait votre devoir en défendant la justice; mais je vous félicite d'avoir une fois de plus déjoué les pièges des aristocrates. Vous voyez dans quel réseau de crimes nous marchons enveloppés. Ferme, appuyons l'épaule, et frayons-nous la route à coups de hache. Que l'Europe nous insulte : nous répondrons par des coups de tonnerre !

Bruit violent de la foule au dehors. Sifflets et huées.

OFFICIERS, à la fenêtre.

Il sort de la prison.

— On ne le reconnaît plus, avec ses cheveux coupés.

— Quelle arrogance a toujours la canaille !

Silence. Les officiers sont aux fenêtres. Verrat tourne le dos au public. Teulier et Quesnel restent assis à la table, — Quesnel impassible, impénétrable ; Teulier, la tête dans les mains. — On entend une voix forte et monotone lire au dehors.

BUQUET.

On lit l'arrêt.

TEULIER, à mi-voix, angoissé, suppliant Quesnel.

Quesnel,... Quesnel,... au nom de Dieu !... un mot, ... il suffit d'un mot ;... j'ai dit vrai, tu le sais ; tu le sais bien, toi !

Roulement de tambours.

QUESNEL, se levant et se découvrant.

A la patrie !

LES OFFICIERS, avec solennité.

Vive la nation !

Cris de la foule au dehors.

VERRAT.

Et maintenant, allons vaincre !

Ils sortent bruyamment. — Teulier est resté atterré, assis près de la table. Quesnel, qui sort le dernier, passe près de lui.

QUESNEL.

Adieu, Teulier, je t'avais averti. Tu t'es frappé toi-même.

TEULIER, se relevant fièrement et méprisant.

Ne me plains pas. J'aime mieux être à ma place qu'à la tienne.

QUESNEL.

Que mon nom soit flétri, mais que la patrie soit sauvée !

TABLE

Pages.

Le 14 Juillet. 1

Danton. 153

Les Loups. 273

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

PQ
2635
O5Q3

Rolland, Romain
Le 14 [Quatorze] juillet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY